

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE PRÉSENTÉ À
L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DE LA MAÎTRISE EN LETTRES (COMMUNICATION SOCIALE)

PAR
SANDRA PRONOVOST

RACONTER LA VIOLENCE CONJUGALE :
ÉTUDE DES TÉMOIGNAGES DE VICTIMES DE
VIOLENCE CONJUGALE SUR L'INTERNET

AOUT 2017

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

« Ce matin, dans ma voiture, je repensais à une situation qui a fait monter en moi une bouffée de culpabilité alors que je savais clairement que je n'avais eu aucun contrôle sur cette situation. Envahie par le sentiment que c'était moi la coupable, je me suis spontanément écriée à voix haute : "Ok wow, ça, ça ne m'appartient pas!". C'était comme si ma parole était devenue la porte de sortie de cette malicieuse culpabilité.

J'ai alors pensé "En voilà une belle façon de reprendre du pouvoir sur sa vie : la parole". »

Anonyme

(Témoignage tiré du site vivrelaviolenceconjugale.ca)



Sommaire

Depuis l'avènement d'Internet, et en particulier du Web social, les usagers participent à l'élaboration de contenus médiatiques (Millerand, Proulx et Rueff, 2010). Ils développent par ailleurs des communautés en ligne, ce qui permet à des individus socialement marginalisés de partager leur vécu de façon anonyme et dans un contexte sécurisant (Giles, 2006). Bien que les technologies de l'information et de la communication (TIC) en général et l'informatique connectée en particulier ne conduisent pas forcément à davantage de justice sociale (Granjon, 2009), le Web est pourtant utilisé afin de faire connaître des causes et les usagers peuvent générer de véritables mouvements sociaux par le biais des réseaux sociaux. Dans le cadre de ce mémoire, nous nous sommes intéressée à un espace virtuel créé afin de recueillir les témoignages de victimes de violence conjugale. Nous voulions saisir les expériences et les motivations à communiquer pouvant être dégagées dans les écrits qui y étaient déposés. Nous avons donc analysé 270 témoignages publiés sur le site *vivre laviolenceconjugale.ca* en date du 29 septembre 2014 à l'aide du logiciel QDA Miner. Nous avons procédé à une analyse inductive et qualitative en suivant les principes épistémologiques et méthodologiques de la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE). Les résultats obtenus ont permis d'identifier les motivations à communiquer des usagères et mis en lumière la nature « émancipatoire » de ce type de communication. Nous avons pu également esquisser un processus de communication incluant un auditoire imaginé ainsi que des stratégies utilisées afin d'atteindre des conséquences que les usagères anticipent ou qu'elles espèrent atteindre chez l'auditoire ciblé. Nous avons aussi compris que l'espace virtuel a permis aux personnes de redéfinir leur identité, ce que certaines utilisatrices ont considéré comme bénéfique.

Table des matières

Sommaire	i
Liste des figures	iv
Liste des tableaux	v
Liste des abréviations, des sigles et des acronymes	vi
Remerciements	vii
 Introduction	 1
 Chapitre I : Problématique et cadre conceptuel	 3
1.1. Origines de ce projet de recherche	3
1.2. Élaboration de la problématique	5
1.3. Problématique	6
1.3.1. Pertinence scientifique	6
1.3.2. Pertinence sociale	7
1.3.3. Étendue à explorer	8
1.3.4. Cadre conceptuel	13
1.4. Objet et objectifs de la recherche	21
 Chapitre II : Méthodologie	 23
2.1. Posture épistémologique	23
2.2. Justifications du choix méthodologique	25
2.3. Description de la méthodologie de la théorisation enracinée	27
2.4. Description du corpus	29
2.5. Opérationnalisation de la recherche	31
2.5.1. Étapes de codage	34
2.5.2. Échantillonnage théorique et le codage sélectif	35
2.5.3. Catégorisation	36
2.5.4. Établissement de mémos	36
2.5.5. Construction théorique	38
2.5.6. Saturation théorique	39
2.6. Considérations éthiques	40

Chapitre III : Résultats	44
3.1. Remaniement des objectifs.....	44
3.2. Auditoire.....	48
3.2.1. Victime.....	48
3.2.2. Population générale.....	52
3.2.3. Intervenante/ressource	55
3.2.4. Agresseur	57
3.3. Les stratégies	58
3.3.1. La description.....	59
3.3.2. La qualification	73
3.3.3. L'appel à la mobilisation.....	76
3.3.4. Positionnement identitaire.....	82
3.4. Les conséquences anticipées	93
3.4.1. Augmenter les connaissances.....	94
3.4.2. Prévenir	99
3.4.3. Soutenir	102
3.4.4. Se libérer	104
Chapitre IV : Discussion	108
4.1. Le processus	108
4.2. Un cadre théorique renouvelé.....	110
4.2.1. Internet en tant qu'outil d'émancipation	111
4.2.2. L'identité en ligne	114
4.2.3. Le détournement des usages.....	116
4.3. Implications pratiques	118
4.3.1. L'utilité des RSN pour sensibiliser (et leurs limites)	119
4.3.2. Augmenter et adapter la présence en ligne des groupes d'entraide ..	121
Conclusion	123
Références	126
Annexe 1 — Communiqué de presse de la campagne	135
Annexe 2 — Exemples de témoignages extraits du site	136
Annexe 3 — Grille d'analyse finale	138
Annexe 4 — Différents types de mémos	140
Annexe 5 — Exemples de modélisations.....	144

Liste des figures

Figure 1 — Fiche de témoignage VLVC	30
Figure 2 — Une des premières schématisations conceptuelles du phénomène	39
Figure 3 — Publicité du RMFVVC	55
Figure 4 — Le cycle de la violence conjugale (RMFVVC, 2006)	62
Figure 5 — Schéma du processus	110
Figure 6 — Témoignage vidéo sur la violence conjugale.....	113
Figure 7 — Page d'accueil de VLVC	117
Figure 8 — Fiche de témoignage VLVC	117

Liste des tableaux

Tableau 1 — Définition de la violence conjugale selon l'organisme.....	10
Tableau 2 — Fréquence des différents types d'identification.....	90
Tableau 3 — Fréquence du statut selon les différents types d'identification.....	92

Liste des abréviations, des sigles et des acronymes

MTE	Méthodologie de la théorisation enracinée
OMS	Organisation mondiale de la santé
ONU	Organisation des Nations Unies
OSBL	Organisme sans but lucratif
RMFVVC	Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale
RSN	Réseaux sociaux numériques
TIC	Technologies de l'information et de la communication
VLVC	Vivrelaviolenceconjugale.ca (site d'où provient le corpus)

Remerciements

Ce mémoire a été un défi colossal pour moi. Évidemment, un travail de cette envergure nécessite moult efforts et sacrifices qui, dans mon cas, ont été partagés par de nombreuses personnes de mon entourage. D’abord, les « 4 fantastiques », parce qu’ils sont LA raison qui m’a poussée à entreprendre des études universitaires à trente ans et surtout, à ne pas les abandonner. Mes enfants sont aussi ceux qui ont le plus « souffert » des sacrifices d’argent, de temps et d’énergie nécessaires aux études supérieures. Ophélie, Xavier, Médéric et Zoé, j’espère pouvoir vous rendre la pareille en vous aidant un jour dans la poursuite de vos rêves personnels et professionnels. Je vous remercie d’être les personnes exceptionnelles que vous êtes et d’endurer sans trop vous plaindre la drôle de mère que la vie vous a donnée...

Il n’y a pas de mot pour exprimer toute la reconnaissance que je ressens pour mon directeur de recherche, François Guillemette. Il est de ces personnes trop rares qui savent inspirer le meilleur chez les autres et susciter l’envie de se dépasser. Ce mémoire lui doit pratiquement d’exister, tout simplement parce que je n’ai jamais voulu saper la confiance qu’il avait placée en moi en acceptant de diriger ce mémoire. Son inébranlable confiance, son indéfectible soutien et sa foi en mes capacités m’auront permis de déplacer des montagnes. Comme il n’y a pas de mot assez fort pour exprimer ma gratitude envers toi, je vais devoir me contenter de te dire MERCI. Merci pour l’écoute, pour les conseils, pour l’attitude bienveillante, pour l’expertise, pour le temps pris à me lire et me relire, pour la direction de recherche. J’avais besoin d’un miracle pour finir ce mémoire. Je l’ai eu et c’était toi.

Merci aux coévaluateurs de ce mémoire : Jason Luckerhoff et Yvon Laplante. Je vous suis extraordinairement reconnaissante du temps que vous m’avez généreusement accordé. Merci aux professeurs du département qui m’ont enseigné la communication

sociale avec toute leur passion et leur couleur bien personnelle, faisant de mes cours des activités stimulantes et agréables. Un merci particulier à Jason Luckerhoff qui, dans le cadre de ses fonctions de professeur, est un pédagogue unique et une personne passionnée extrêmement agréable à côtoyer. Un merci spécial et sincère à Synda Ben Affana pour m'avoir défriché un trajet qui m'a conduite à ce mémoire.

Merci aux gens de mon entourage qui m'ont soutenue, parfois sans comprendre les raisons qui me poussaient à continuer, du début de ce parcours à la toute fin : Benoît, pour ton soutien moral et les sacrifices que tu as bien voulu faire pour notre « petite » famille, ma famille, mes amies et amis. Et bien sûr, merci à mon amoureux, Mathieu, d'avoir vu en moi autre chose qu'une mère étudiante, d'avoir enduré mes nuits blanches, mon caractère, mon bordel, les tâches supplémentaires, etc. Merci surtout pour les nombreuses fois où la montagne m'est apparue au-dessus de mes forces et que tu m'as gentiment poussée dans le dos en me suggérant fortement d'appeler François.

Ces études supérieures furent un défi à plusieurs niveaux et je tiens donc à remercier ceux qui m'ont aidée d'une manière bien terre-à-terre, c'est-à-dire financièrement : la Fondation Shire, l'Université du Québec à Trois-Rivières et la Fondation Desjardins.

Enfin, les derniers, mais non les moindres, je tiens à exprimer ma gratitude à mes nombreux et appréciés collègues universitaires. Travailler à vos côtés fut rafraichissant et enrichissant à tous les points de vue. Je ne saurais conclure cette section sans mentionner Olivier Champagne-Poirier : ce que tu as fait pour moi peut te sembler peu, mais pour moi, cela a eu un impact considérable. Tu m'as donné, et plus d'une fois, la petite tape dans le dos (ou derrière la tête) dont j'avais besoin pour sauter dans le vide. Tu seras un excellent professeur! En fait, tu l'es déjà...

Introduction

Internet est une technologie qui a changé la façon dont nous communiquons avec autrui (Chayko, 2012), en particulier depuis l'avènement de ce que Millerand, Proulx et Rueff (2010) appellent le Web social. Par le biais de différentes plateformes, dont les réseaux sociaux numériques (RSN), quiconque possède un ordinateur et une connexion Internet peut ainsi s'exprimer, tout en ayant le privilège de moduler le degré d'anonymat désiré (Cardon, 2008). Cette possibilité fait donc d'Internet une plateforme communicationnelle intéressante pour les personnes isolées ou vulnérables (Hurley, Sullivan & McCarthy, 2007). Bien qu'Internet soit fascinant en tant que dispositif communicationnel, notre intérêt s'est porté sur les discours qu'on y tient plutôt que sur l'usage ou l'appropriation de ce dispositif.

De façon plus précise, nous nous sommes penchée sur les discours d'une catégorie bien particulière d'utilisateurs, soit les victimes de violence conjugale. Notamment, parce que ces discours sont à peu près absents de l'espace public. Il va sans dire que la violence conjugale fait l'objet de manchettes, de reportages ou de publicités sociales, mais il n'en reste pas moins que les victimes sont rarement leurs propres porte-paroles. Dans le cadre de cette recherche, nous avons donc procédé à l'analyse des expériences rapportées de violence conjugale, mises en ligne sur le site « Vivre la violence conjugale ». Nous voulions donner une résonance à ces récits en décortiquant leurs thématiques et les significations qui s'en dégagent.

Ce mémoire est l'aboutissement de ce projet de recherche et il a été structuré en quatre parties distinctes. Dans le premier chapitre, nous cadrerons les origines ontologiques et théoriques du projet ainsi que sa pertinence scientifique autant que sociale. Nous y préciserons également la problématique de la recherche, le cadre conceptuel afférent ainsi que les objectifs poursuivis. Dans le second chapitre, nous ferons état de nos

positions, questions et décisions méthodologiques prises dans le cadre de ce projet de recherche. Dans le troisième chapitre, nous étayerons nos résultats de recherche. Enfin, dans le quatrième et dernier chapitre, nous suggérons une modélisation du processus communicationnel ayant été révélé dans le cadre de nos analyses et l'intégrerons dans un cadre théorique renouvelé.

Chapitre I : Problématique et cadre conceptuel

Afin de bien poser les bases de ce mémoire, nous débuterons par une mise en contexte en énonçant d'abord les prémisses de ce projet de recherche. Nous poursuivrons ensuite en expliquant la construction de la problématique telle que préconisée par les tenants de la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE) avant de présenter ladite problématique. Enfin, nous détaillerons notre cadre conceptuel pour ensuite conclure ce chapitre avec le problème de recherche établi et les objectifs que nous pensons atteindre dans le cadre de ce projet de recherche.

1.1. Origines de ce projet de recherche

En accord avec les principes de base de la méthodologie de la théorisation enracinée, cette recherche provient d'un souci de comprendre une réalité constatée sur le terrain. Alors que nous réalisions un stage de recherche dans le cadre du baccalauréat en communication sociale, nous avons été sensibilisée au problème de la violence conjugale, mais aussi à la grande difficulté que rencontraient ces femmes victimes de se raconter. Pourtant, elles choisissaient d'elles-mêmes de narrer leur histoire, alors que le canevas de l'entrevue que nous avons développé visait justement à cadrer les questions de manière à minimiser la réminiscence de souvenirs douloureux. Elles qui, pétries de honte, n'osaient s'ouvrir à leur famille et à leur entourage se dévoilaient sans peine à une étudiante qui leur assurait simplement la confidentialité de leurs échanges. Cette honte, cet embarras et la peur d'être jugée sont par ailleurs des raisons qui empêchent les femmes de parler à quelqu'un de leur entourage de leurs problèmes de violence conjugale (Fugate, Landis, Riordan, Naureckas, & Engel, 2005). Et pourtant, elles rapportaient un soulagement et un sentiment de libération à la suite de leur entretien.

Internet aurait pu être, pour ces personnes fragilisées, un lieu où elles pourraient se confier, se raconter, s'épauler ou chercher de l'aide. Internet est devenu un service commun, en particulier chez les jeunes Québécois qui ont un taux de branchement des foyers de pratiquement 100 % et qui passent une trentaine d'heures par semaine à y naviguer (CEFRIO, 2014). Le peu d'intérêt de la ressource d'hébergement où nous étions envers les « nouvelles technologies » nous rendait perplexe. N'y avait-il pas un risque à ne pas offrir ces services d'une manière qui pourrait rejoindre une clientèle vulnérable? Après tout, les jeunes de cette tranche d'âge (18 – 34 ans) sont également plus à risque d'être victimes de violence conjugale, le taux d'infractions étant pratiquement le triple de la moyenne québécoise qui était de 261,6 infractions par 100 000 habitants en 2014 (Ministère de la Sécurité publique, 2016). Nous avons donc vérifié sur le Web nos prétentions afin de voir si des ressources s'y annonçaient ou si des groupes de discussion s'y étaient établis portant sur la problématique de la violence conjugale.

Non seulement nos recherches ont d'abord été décevantes, mais il s'est avéré que notre préoccupation par rapport à la place des victimes de violence conjugale sur le Web était partagée par d'autres. En effet, en novembre 2013, le Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale (RMFVVC) mettait en ligne un site visant à actualiser deux de leurs objectifs organisationnels : conscientiser le public à la réalité vécue par les victimes en offrant des témoignages concrets et permettre aux victimes de constater qu'elles n'étaient pas seules à vivre cette situation.

Bien que le site n'ait pas eu pour but d'offrir une plateforme de discussion aux victimes, la structure du site et ses composantes nous semblaient bien ciblées afin de faciliter une prise de parole par ces femmes. D'abord, l'anonymat y était permis et il n'y avait pas de fonction permettant les commentaires (qui auraient pu être négatifs ou même agressifs). Le RMFVVC avait même prévu un lien neutre pour une sortie rapide et des instructions pour effacer les traces du passage sur le site afin de permettre aux victimes de

voir à leur sécurité. Et les témoignages n'ont pas tardé à venir. Un an plus tard, 284 personnes avaient déposé un témoignage sur le site. Comme le site était québécois, récent et utilisé par des victimes, il nous est apparu comme un terrain de recherche prometteur et surtout pertinent. Et c'est ainsi que le projet de recherche prenait forme.

1.2. Élaboration de la problématique

Dans tout projet de recherche, on se doit d'établir une problématique cohérente à propos de l'objet de recherche. Comme nous avons choisi un sujet qui se prêtait bien à une recherche suivant les principes de la MTE, nous devons préciser que l'élaboration de la problématique suit dans ce cas un cheminement spécifique. Tout d'abord, comme discuté au point précédent, le choix d'un objet de recherche s'est fait en fonction d'un problème constaté sur le « terrain » et qui, selon nous, nécessitait une recherche scientifique.

Ensuite, nous devons mentionner que la construction de la problématique constituera ici davantage une délimitation d'une étendue à explorer qu'une élaboration théorique. En conséquence, elle sera faite en des termes très généraux et de façon à démontrer la pertinence scientifique et sociale plutôt que l'adhésion à un cadre théorique (Guillemette, 2006; Corbin & Strauss, 2014). Nous en décrirons d'abord les concepts qui resteront provisoires et qui pourraient être transformés tout au long de la démarche. Aussi, nous nous tiendrons loin des hypothèses et nous proposerons un objectif général de recherche, qui sera discuté au point 1.4. Maintenant que cette précision a été faite, nous pouvons poursuivre vers le point suivant, soit la problématique et le cadre conceptuel.

1.3. Problématique

Dans cette partie, nous débuterons par une justification de notre projet de recherche en ce qui a trait à la pertinence sociale et à la pertinence scientifique. Nous enchaînerons en délimitant l'étendue à explorer dans un premier effort de situer notre objet de recherche. Finalement, nous monterons un cadre conceptuel apte à circonscrire davantage notre objet de recherche.

1.3.1. Pertinence scientifique

Tout d'abord, nous aimerions démontrer la pertinence scientifique que revêt cette recherche. Évidemment, la récence des premières recherches en violence conjugale qui remontent seulement aux années 70 fait en sorte qu'il s'agit d'un problème académique relativement jeune. Ce sont les groupes féministes qui ont mis cette problématique à l'avant-plan en ouvrant les premières maisons d'hébergement et en interpellant les gouvernements à ce sujet (Rinfret-Raynor & Cantin, 1994). Les recherches faites sur l'expérience vécue par les femmes ont d'abord été orientées de façon à connaître les différents impacts qu'avait sur elles la violence conjugale (Lemieux, 1994), à comprendre pourquoi elles demeuraient dans leur situation de violence (Barnett & LaViolette, 2000) et ce qui les aidait à se sortir de la situation (Damant, Paquette & Bélanger, 2001).

Quant à elles, les recherches québécoises en violence conjugale ne ciblent pas directement l'expérience des femmes, mais évaluent souvent des pratiques professionnelles et leur impact sur les femmes violentées. Le groupe de recherche le plus actif en la matière au Québec, le CRI-VIFF, ne présente parmi ses publications aucune recherche effectuée auprès des femmes afin de comprendre leur vécu.

Enfin, notre recherche documentaire préalable sur le vécu de violence conjugale fait état de recherches datant de plusieurs décennies. Une recherche plus récente et faite en fonction de témoignages livrés en ligne permettra d'appréhender directement ce vécu, notamment parce que les témoignages sont livrés dans un contexte de transparence et non dans un contexte de recherche. Il se pourrait, par exemple, que nous ayons ainsi accès à des témoignages de victimes en situation de danger, ce qui aurait été impossible dans un contexte de recherche, pour des raisons éthiques évidentes.

La pertinence scientifique de cette recherche est par ailleurs double. D'une part, elle enrichit la compréhension du phénomène de la violence conjugale tel qu'il est vécu par des femmes qui la vivent ou l'ont vécue. D'autre part, elle permet de voir ce que les victimes se permettent d'exprimer dans un contexte d'expression en ligne, avec la possibilité d'anonymat et dans un espace asynchrone. Cela contribuera à enrichir les recherches sur la façon dont une catégorie d'utilisateurs jamais étudiée auparavant utilise Internet. D'autant plus que les messages postés en ligne constituent un genre populaire, mais négligé dans les genres de communication Internet étudiés (Hurley, Sullivan & McCarthy, 2007). Par ailleurs, la nature même du site nous semble très innovante. Il s'agit d'un croisement entre un blogue, un site communautaire mis en ligne par un OSBL et un espace militant. C'est pourquoi nous estimons que cet espace inédit saura générer des données empiriques en ce qui a trait à l'actualisation des pratiques d'expression de soi.

1.3.2. Pertinence sociale

Alors que l'on sait que 94,2 % des adultes québécois âgés de 18 à 34 ans utilisent Internet de façon régulière (CEFRIO, 2014) et que 37 % des victimes des actes de violence conjugale rapportés aux policiers du Québec en 2014 ont entre 18 et 29 ans – le chiffre monte à 67,4 % si l'on inclut la tranche d'âge des 30-39 ans (Ministère de la Sécurité publique, 2016) – on comprend aisément la pertinence de collecter des données sur

Internet pour étudier ce que disent en ligne les victimes de violence conjugale. Par ailleurs, cette analyse pourrait avoir d'autres impacts notables. Par exemple, ces résultats seraient très intéressants pour les ressources d'aide aux victimes afin de s'adapter à leur façon de s'exprimer sur Internet. Carbonneau (2005) notait par ailleurs que l'information disponible sur Internet était insuffisante et peu adaptée à la réalité des victimes.

Cette recherche, en mettant en lumière une partie de cette réalité, contribuera à soutenir les efforts de ceux et celles qui souhaitent aider les victimes par le biais du Net. De plus, en comprenant comment et pourquoi elles utilisent cette technologie, les services qui leur sont offerts pourraient être plus facilement orientés en fonction de leurs besoins. Cette catégorie d'usagères présente des particularités. Ces femmes ne sont pas toujours en mesure d'agir et elles peuvent voir leurs moyens de communication réduits. Toute tentative de communiquer afin d'amorcer une démarche de reconstruction doit de ce fait recevoir une réponse positive. Chaque embuche supplémentaire sur le chemin de la résolution diminue les chances que la femme poursuive ses démarches, avec des conséquences trop souvent très dramatiques. Il s'agit donc d'un fléau social qui mérite toute l'attention que l'on peut lui porter.

1.3.3. Étendue à explorer

La violence conjugale est un problème qu'il est difficile de quantifier. C'est pourquoi ne nous pouvons que présenter des chiffres qui ne dépeignent qu'une partie de la réalité. Par exemple, le Ministère de la Sécurité publique du Québec rapporte 18 746 infractions relatives à la violence conjugale en 2014, soit le quart de tous les crimes envers la personne (Ministère de la Sécurité publique, 2016). Évidemment, ces chiffres ne désignent que les événements de violence conjugale ayant été rapportés aux policiers et

qui sont donc des infractions criminelles (voies de fait, harcèlement criminel, menaces, séquestration, enlèvement, tentative de meurtre et meurtre).

Les victimes sont des femmes dans 78,5 % des cas¹. En ce qui a trait aux formes de victimisation les plus graves, la proportion de victimes féminines est encore plus grande : elles représentent 100 % des victimes d'homicides et des enlèvements, 97,8 % dans le cas des séquestrations, 97,2 % des agressions sexuelles, 86 % du harcèlement criminel, 82,5 % des voies de fait graves et 82,4 % de l'intimidation (Ministère de la Sécurité publique, 2016).

L'Enquête sociale générale de Statistique Canada (ESG) réalisée en 2014 mentionne quant à elle que 159 804 Québécois ont déclaré avoir subi de la violence conjugale dans les cinq années précédentes. Pour une grande proportion des victimes (70 %), la police n'a pas été avisée de l'épisode de violence (Ibrahim & Burczycka, 2016). De plus, la violence psychologique et l'exploitation financière ne sont pas prises en considération dans ces chiffres, mais considérées à part.

La violence conjugale est aussi un problème qu'il est difficile de qualifier. Toutefois, nous proposons dans le tableau 1 les définitions adoptées par diverses organisations.

¹ Bien que nous ne nions pas le fait que des hommes puissent être victimes de violence conjugale, le terrain étudié nous a obligée à « aborder la violence conjugale sous l'angle de la violence exercée par les hommes envers les femmes parce que ces dernières en sont les victimes dans la très grande majorité des cas. » (Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister, contrer la violence conjugale, 1995) — et dans la presque totalité de notre corpus. Aussi, nous avons dû considérer l'angle hétérosexué du corpus et le fait que les agresseurs étaient des hommes la plupart du temps. Cet angle reflète aussi le fait que selon le Ministère de la Sécurité publique, les auteurs présumés des crimes de violence conjugale perpétrés en 2014 sont à 80,5 % des hommes.

Tableau 1 — Définition de la violence conjugale selon l'organisme

ONU (violence envers les femmes)	« tous les actes de violence dirigés contre le sexe féminin, et causant ou pouvant causer aux femmes un préjudice ou des souffrances physiques, sexuelles ou psychologiques, y compris la menace de tels actes, la contrainte ou la privation arbitraire de liberté, que ce soit dans la vie publique ou dans la vie privée ² »
OMS	« Par violence d'un partenaire intime, on entend tout comportement qui, dans le cadre d'une relation intime (partenaire ou ex-partenaire), cause un préjudice d'ordre physique, sexuel ou psychologique, notamment les actes d'agression physique, les relations sexuelles forcées, la violence psychologique et tout autre acte de domination ³ . »
Code criminel du Canada	« La plupart des formes de violence familiale sont des crimes au Canada, et ce, même si le Code criminel ne prévoit pas spécifiquement d'infraction de violence familiale. Les accusations criminelles peuvent comprendre : les infractions relatives à la violence physique et sexuelle [...], à l'administration de la justice [...], à certaines formes de violence psychologique ou émotionnelle [...] et les infractions relatives à l'exploitation financière au sein d'une famille ⁴ . »
Gouv. du Québec	« La violence conjugale se caractérise par une série d'actes répétitifs, qui se produisent généralement selon une courbe ascendante. [...] La violence conjugale comprend les agressions psychologiques, verbales, physiques et sexuelles ainsi que les actes de domination sur le plan économique. Elle ne résulte pas d'une perte de contrôle, mais constitue, au contraire, un moyen choisi pour dominer l'autre personne et affirmer son pouvoir sur elle. Elle peut être vécue dans une relation maritale, extramaritale ou amoureuse, à tous les âges de la vie ⁵ . »

² Organisation des Nations Unies (1993, 20 décembre). Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes. Résolution adoptée par l'assemblée générale. Repéré à : <https://documents-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/N94/095/06/PDF/N9409506.pdf?OpenElement>

³ Organisation mondiale de la santé (2016, novembre). La violence à l'encontre des femmes. Aide-mémoire. Repéré à : <http://www.who.int/mediacentre/factsheets/fs239/fr/>.

⁴ Ministère de la Justice. Les lois sur la violence familiale. Repéré à : <http://www.justice.gc.ca/fra/jp-cj/vf-fv/lois-laws.html>

⁵ Gouvernement du Québec. (1995). Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister, contrer la violence conjugale. Comité interministériel de coordination en matière de violence conjugale et familiale. Québec.

Bien que nous tenions à mentionner ces différentes acceptions de la violence conjugale, nous ne tenons pas à choisir une définition particulière. À l'instar du site VLVC, nous avons laissé le soin aux victimes de définir ce qu'elles considèrent comme de la violence conjugale. Par souci de respecter le principe de l'émergence des concepts à partir des données, mais aussi parce que la violence conjugale est un concept théorique relativement récent dans les écrits scientifiques et qu'elle ne fait pas l'objet d'un consensus quant à sa définition (Laughrea, Bélanger & Wright, 1996).

Les dimensions reconnues de la violence conjugale diffèrent également en fonction de l'organisme qui les prend en compte. Le Conseil Consultatif Canadien sur la Situation de la Femme (CCCSF), en 1980, dénonçait la violence physique et la violence psychologique (MacLeod, 1987, cité dans Laughrea, Bélanger & Wright, 1996). En 1993, le Comité canadien sur la violence faite aux femmes considérait quant à lui que la violence a plutôt cinq dimensions : physique, sexuelle, psychologique, financière et spirituelle (Laughrea, Bélanger & Wright, 1996). Enfin, la Politique d'intervention en matière de violence conjugale du gouvernement du Québec reconnaît les cinq dimensions suivantes de la violence : psychologique, verbale, physique, sexuelle et économique (Gouvernement du Québec, 1995). Néanmoins, tout comme pour la définition de la violence conjugale, nous souhaitons laisser le soin aux témoignages de faire la nomenclature des types de violence vécue.

Même si la violence conjugale reste un problème encore mal défini et sous-évalué, ses effets sur les victimes, leur entourage et même la société sont largement documentés, tel qu'on le verra dans les paragraphes suivants.

Par exemple, différents types de conséquences peuvent affecter les victimes : blessures physiques (Mitchell & Anglin, 2009), baisse du sentiment de sécurité (Sinha, 2013), dépression, dysthymie, pensées suicidaires, troubles de l'anxiété, phobies,

syndrome de stress posttraumatique, toxicomanie (Mitchell & Anglin, 2009). La violence subie peut également engendrer des problèmes de santé chroniques et elle est reconnue pour hypothéquer à long terme la santé physique et mentale des victimes (Campbell et al, 2002).

La violence conjugale a aussi des effets sur la situation économique de la victime (absence du travail, perte de revenu, recours judiciaires, etc.). Et cela n'est pas sans se répercuter sur la société en général. Les couts sociaux sont énormes : selon un rapport publié par le Ministère de la Justice du Canada en 2012, l'incidence économique totale de la violence conjugale est de 1,7 milliard de dollars seulement en couts visibles. Les couts visibles incluent les débours reliés au système de justice, les soins de santé, la rémunération perdue, les biens détruits, les frais de déménagement et la perte de productivité des entreprises. Si l'on ajoute à cette somme les couts invisibles (soit un équivalent financier pour la souffrance éprouvée et la perte de vies), la violence conjugale coûterait annuellement 7,4 milliards de dollars, pour 2009 et au Canada (Zhang, Hoddenbagh, McDonald & Scrim, 2012).

Enfin, l'espace d'expression formelle des victimes est plutôt limité. À la condition de dénoncer le crime et si l'agresseur est trouvé coupable, une « Déclaration de la victime sur les conséquences du crime » peut être remise au juge qui en tiendra compte dans la détermination de la peine (Ministère de la Justice, s.d.). La Commission des libérations conditionnelles du Québec et du Canada offre aussi cette possibilité aux victimes de s'exprimer par écrit avant que l'équipe ne procède à l'évaluation de la remise en liberté du contrevenant.

Si l'on prend les études qui relatent le point de vue des victimes de violence conjugale, on apprend que ces dernières trouvent que la violence conjugale est un problème important et qu'elles sont d'avis qu'elle peut causer des séquelles

psychologiques chez les enfants qui en sont témoins. Également, elles estiment que les principaux facteurs contribuant à la violence conjugale sont le désir masculin de contrôler les femmes, la normalisation sociale de la violence envers les femmes et, dans une moindre proportion, l'absence d'aide offerte aux victimes par leurs pairs (trad. libre, Nabi & Horner, 2001). Le Bars, Lasserre & Le Goaziou (2015) identifient quant à elles plusieurs types d'entraves à l'expression par rapport à la violence conjugale, certains relevant de la femme elle-même, telles que la peur du jugement d'autrui ou la peur qu'on ne la croie pas.

Ce qui nous intéresse donc comme objet de recherche est le vécu qui vient directement des victimes, mais en particulier celui qu'elles **choisissent de nous dire**. Nous sommes d'avis que la façon ou **comment** un récit est raconté est primordial afin de comprendre le ou les éléments qui sont significatifs pour le narrateur (Riessman, 1990). Car, puisqu'intime, la victimisation conjugale est construite en tant qu'évènement relevant de la sphère privée. Toutefois, les récits de violence conjugale sont également imbriqués dans un discours social reflétant des attentes socioculturelles, des présuppositions et des relations de pouvoir. Somme toute, le récit personnel doit être vu comme une reconstruction rétrospective des expériences vécues (Lempert, 1994).

1.3.4. Cadre conceptuel

Alors qu'Internet a envahi le quotidien de la plupart d'entre nous, il reste que, pour une femme victime de violence conjugale, il peut aussi être un outil d'exclusion. Parce que le contrôle relationnel affecte habituellement toutes les sphères de la vie de la victime, l'utilisation d'Internet peut être difficile, voire impossible, en particulier si le but de la démarche est la recherche de soutien ou l'émancipation de la victime.

L'utilisation d'Internet n'est pas anodine. Les personnes reconnaissent ainsi l'importance sociale de ce média. Même si de nombreuses embuches parsèment le parcours des victimes, elles ont considéré le Web comme un espace assez libre pour qu'elles osent s'exprimer, assez ouvert pour s'adresser à une multitude de publics et assez accessible pour y parvenir.

Ainsi, dans le fait qu'une victime aille déposer son témoignage sur un site visant à les recueillir se trouve une multitude de concepts pouvant être étudiés. En effet, la personne peut être vue comme l'émettrice d'un message. En émettant ce message, elle a une intention communicationnelle. Elle vise un but et s' imagine un auditoire. Également, elle fait le choix de s'adresser à autrui, mais en régulant le niveau de confidentialité qu'elle souhaite. Elle choisit consciemment de livrer ce message par un canal qui s'avère être un média de communication qui s'adresse à tous, et elle espère et produit probablement un effet sur autrui ou à tout le moins sur elle-même. Ce média de communication requiert quant à lui l'utilisation d'un dispositif technologique (l'outil physique, la connexion Internet requise et le site Web choisi).

Nous aurions pu nous concentrer sur l'utilisation du site ou l'appropriation de l'objet technique que représente Internet. Nous aurions pu évaluer l'aspect sociotechnique de la communication ou l'intégration sociale des technologies de l'information et de la communication (TIC). Nous nous sommes plutôt intéressée au vécu, à l'expérience des personnes qui ont déposé un témoignage. Le contenant nous importait moins, sinon qu'il nous était livré volontairement et d'une manière que nous nous sommes efforcée d'analyser. Le contenu des témoignages nous informe sur la violence conjugale de multiples façons, autant dans la qualité de l'information communiquée, dans la diversité des types d'informations transmises, que dans la façon dont ces informations ont été véhiculées via le site.

Internet peut aussi être vu sous différents angles : un média de communication s'insérant dans une tradition récente de communication publique, un dispositif technique, un outil de reproductions des inégalités sociales, un idéal de communication et de démocratie (par l'absence de hiérarchisation des données transportées et ses racines autodéterminées), une structure physique de transmission de données électroniques, une arène publique où l'on peut s'exprimer, etc.

Nous avons choisi d'ancrer cette recherche en communication sociale pour plusieurs raisons. D'abord, le média utilisé (Internet ou le Web) est souvent problématisé en fonction de sa nature communicationnelle (Charest et Bédard, 2013). Ensuite, notre objet d'étude semble être à l'intersection de plusieurs disciplines : communication, sociologie (des usages et de la technique) et psychologie. Enfin, le processus à être identifié dans le cadre de cette recherche semble avoir de nombreux liens avec la communication sociale. Katambwe (2008) définit la communication comme « un processus dans lequel les gens utilisent des actes de langage pour agir les uns sur/contre/pour les autres » et l'identifie ensuite comme une action nécessairement sociale.

Afin de cerner notre objet d'étude, soit les expériences ou les significations pouvant être dégagées par le biais des discours recueillis sur un site en ligne de témoignages pour les victimes de violence conjugale, nous nous devons de structurer la prochaine partie de ce travail en fonction des différents concepts qui permettront de l'analyser. Certes, les témoignages représentent autant de messages adressés à ceux qui voudront bien les consulter dans le cyberspace, mais le fait de les avoir inscrits sur le site semble porter des significations particulières que nous aimerions aborder. C'est pourquoi nous préciserons brièvement notre pensée sur le dispositif technique, soit Internet, et que nous axerons notre cadre conceptuel sur l'expression de soi en ligne. Comme le site est accessible sur le Web et compte tenu de la mutation rapide de ce média, nous croyons utile d'en retracer les origines.

1.3.4.1. Internet comme média

Les nouveaux médias, tout comme la communication, sont un concept très récent dont la problématique s'ancre habituellement dans les études de communications de masse (nées dans l'intervalle de temps entre les deux guerres mondiales). Les premières recherches prêtaient de nombreuses vertus aux médias de masse, dont celle d'influencer directement la population. Les études de réceptions subséquentes donnèrent plus d'importance au phénomène du pouvoir des récepteurs. Mais l'apparition d'un média aussi interactif qu'Internet a nécessité l'élaboration de problématiques qui rejetaient ces deux logiques déterministes (Jauréguiberry & Proulx, 2011). Mais peut-être vaudrait-il mieux d'abord définir ce qu'est Internet.

Internet est l'ensemble des réseaux informatiques mis à la disposition du public. Cette structure, fonctionnant par transfert de données via différents protocoles, permet ainsi d'accéder à une multitude de réseaux informatiques de par le monde. Son ancêtre, l'ARPANET, fut accessible dès 1980, mais il fallut attendre le développement d'applications plus accessibles au grand public pour qu'Internet connaisse un véritable essor (Charest et Bédard, 2013).

C'est en 1994 que débute véritablement l'intégration de cette technologie dans la sphère domestique, par le biais du *World Wide Web*, qui est l'une de ses applications. Cette dernière est tellement répandue qu'elle est fréquemment confondue avec le réseau et donc en général appelée Internet⁶ (Charest et Bédard, 2013). Utilisé d'abord par le seul truchement d'ordinateurs, il est désormais accessible (moyennant un abonnement à un service d'accès ou via les réseaux sans fil fournis par différentes organisations, telles

⁶ À moins d'indication contraire, tous les termes utilisés (internet, Web, toile, Net) réfèrent au World Wide Web, car c'est par ce dispositif que nous accédons aux sites internet.

qu'hôtels, restaurants ou bibliothèques, par exemple) à partir de téléphones dits intelligents, tablettes électroniques, ordinateurs portatifs, lecteurs numériques, etc.

Par ailleurs, certains chercheurs s'attarderont dès le début des années 90 à Internet et l'assimileront aux technologies de l'information et de communication ou TIC (Chambat, 1994). Ces technologies de communication que certains auteurs ont qualifiées d'« objets techniques » ont apporté leur lot de questionnements quant à leurs apports, leur influence et leurs différents impacts dans les sociétés modernes (Chambat, 1994; Millerand, 1998; Rueff, 2012). Certains, tel Bardini (1996), croient que l'évolution d'Internet dans la sphère sociale représente un intérêt scientifique particulier, car « technique et société se redéfinissent et se construisent simultanément » (Bardini, 1996, p. 144). Bien qu'il soit un peu tôt pour en déterminer la portée exacte, la diffusion et l'utilisation d'Internet sont tout de même importantes dans le domaine sociologique (Proulx, 2004). Cette nouveauté amène son lot de difficultés, car, à l'instar de Turkle (2011), nous croyons qu'étudier un phénomène relié à Internet équivaut à tenter d'atteindre une cible mouvante. Cette complexité (Flichy, 2001) n'en est toutefois que plus fascinante.

En résumé, dix ans après son apparition dans la sphère sociale, le Web a tellement évolué (et les usages afférents par voie de conséquence) que Dougherty et O'Reilly (2004, cités dans Charest et Bédard, 2013), deux spécialistes informatiques, évoquent le terme Web 2.0 afin de cristalliser ces changements dans l'identité même de l'application. Internet, outil d'ouverture, franchit un échelon supplémentaire en permettant désormais le partage, le débat et l'expression d'une manière inédite pour chaque internaute qui le désire. En effet, la production de contenus est facilitée, les interactions et les rétroactions souhaitées, et c'est dans cet esprit que se développent les réseaux sociaux (Charest et Bédard, 2013).

1.3.4.2. Le Web 2.0, le Web participatif ou le Web social.

Par ailleurs, au Québec, Millerand, Proulx et Rueff (2010) utilisent plutôt l'appellation « Web social » pour désigner ce nouvel état des choses. Ils énumèrent alors cinq caractéristiques de ce nouveau Web. 1) Dans le Web social, les usagers peuvent créer, transformer et relayer des contenus. 2) Les outils requis sont accessibles et faciles à manipuler, éliminant une barrière à la participation de plusieurs usagers. 3) La collaboration entre usagers est ainsi facilitée. 4) L'agrégation de plusieurs contributions minimales démontrant la puissance du nombre bouleverse les modèles d'affaires qui sont ainsi appelés à s'adapter. Enfin, 5) le Web social décuple les possibilités d'usages, mais également les façons de les multiplier, de les dévier ou de les transfigurer. C'est, entre autres, cette inventivité de l'utilisateur qui rend l'étude du Web social si intéressante.

En particulier, en ce qui concerne notre objet d'étude, nous constatons que le fait de pouvoir s'exprimer facilement, par le biais d'un espace simple d'utilisation, a certainement contribué à éliminer un obstacle possible à cette expression. Cet espace a également contribué à l'émergence d'une communauté d'intérêts, un concept prédit par Licklider et Taylor (1968), pour désigner ces nouveaux espaces libérés des contraintes géographiques et temporelles. Or, étant donné que le site a été construit de façon à générer un témoignage aléatoire sur la page d'accueil et qu'aucun commentaire ne peut être fait à propos de celui-ci, il ne représente en rien un groupe de discussion ou un site de réseautage. Le partage se fait en témoignant, mais sans se poursuivre dans une discussion. C'est pourquoi nous nous sommes attardée aux discours plutôt qu'au dispositif. Nous croyons que les personnes témoignant sur le site ont été amenées à le faire parce qu'elles se sentaient liées à la problématique et qu'elles ont souhaité contribuer à une meilleure connaissance du phénomène.

Enfin, ajoutons que, si près de 300 personnes ont pris la peine d'inscrire un témoignage sur ce site, il a fallu qu'elles aient déjà utilisé Internet et qu'elles connaissent assez bien ce dispositif pour y placer une certaine confiance. Nous savons désormais que l'appropriation sociale d'une technologie est facilitée par l'intégration de celle-ci dans les pratiques existantes de l'usager (Mallein et Toussaint, 1994), ce que Pronovost (1994) nommera le continuum de pratiques. Par ailleurs, il est reconnu que l'appropriation des objets techniques par les femmes s'effectue d'une manière plus lente (Jouët, 2003). Les témoignages peuvent également s'insérer dans une logique de dévoilement de l'expérience qui s'incarnera sur la toile afin de rejoindre le plus de victimes (actuelles ou potentielles) possible.

1.3.4.3. L'expression de soi en ligne

Il est intéressant de constater que l'appropriation sociale d'Internet (puisque son usage semble se stabiliser dans le temps) s'est accélérée avec le développement d'applications permettant plus d'interactivité et la participation active des internautes par le biais de contributions au contenu de nombreux nouveaux sites. Ces dispositifs, entre autres consacrés à la « production de soi », ont donné lieu à de nouvelles études sur l'identité numérique et semblent par ailleurs avoir favorisé l'émergence d'un « mouvement expressiviste du Web » (Denouël, 2011).

Certaines recherches abordent le sujet des interactions médiatisées par ordinateur et comment elles favorisent le dévoilement de soi (Kawaura, Miura, Yamashita et Kawakami, 2010). Cette propension à se dévoiler en ligne est facilitée par la prolifération de groupes de soutien. Dans ces groupes, les gens n'hésitent pas à dévoiler de l'information personnelle, même à de purs étrangers. Certains chercheurs croient qu'Internet serait un environnement où les usagers pourraient jouer le rôle social qui leur plairait et endosser des personnalités qu'ils se fabriqueraient, sans contrainte particulière

(Turkle, 1995). Évidemment, cela est favorisé par le fait que la présentation de soi peut être sélective et qu'elle n'est en fin de compte qu'une représentation de soi-même telle que l'on est prêt à montrer aux autres usagers, ou plutôt à ceux-ci tels qu'on se les représente (Walther, 2007).

L'Internet a généré de nombreuses opportunités de communication dont fait partie le développement des communautés en ligne, permettant à des individus socialement isolés de partager leur vécu anonymement et dans un contexte sécurisant (Giles, 2006). Cette possibilité, offerte par Internet, de se créer par l'écrit une « identité » (Chandler, 1997) est une action que certains groupes de personnes stigmatisées socialement peuvent trouver potentiellement libératrice et bénéfique (Hurley, Sullivan & McCarthy, 2007). Par ailleurs, l'espace virtuel qu'est Internet peut offrir aux individus un terrain d'exploration de soi, protégés qu'ils sont par l'anonymat et l'écran entre eux et leur « auditoire ». Ils peuvent ainsi se recréer autrement, même s'il s'agit là d'exagérations, de fabulations ou de simulations. La construction du soi et même sa transformation par le biais d'Internet n'est pas utopique, « car il n'est pas interdit de penser que cet espace transitoire peut aussi aider l'individu à se replacer dans le monde, à repenser ses limites, à mieux établir les frontières de son moi et les raisons de ses soi » (Jauréguiberry, 2003).

Il va sans dire que ces théorisations mettent l'accent sur l'expression de soi comme d'un besoin ou d'une activité centrée sur l'intérêt personnel de la personne qui s'exprime. Or, il s'agit également d'une tactique visant à entrer en relation (même de façon virtuelle) avec autrui (Cardon et Delaunay-Teterel, 2006), car on s'adresse à lui, même s'il ne peut, dans le cas qui nous préoccupe, qu'être imaginé.

Dès lors, s'exprimer sur un vécu particulier tel que la violence conjugale peut-il porter des significations particulières? Pourquoi s'inscrire ainsi dans un espace virtuel

sans rétroaction? Quelles sont les motivations, les buts de ceux et celles qui se sont attardés à remplir une fiche de témoignage? Qu'ont-elles à révéler, à communiquer? Quels processus peuvent être dégagés ou interprétés à partir de leurs écrits? Ce sont les questions qui nous amènent à penser qu'une étude de ce terrain pourra nous aider à comprendre comment et pourquoi les gens s'expriment en ligne lorsqu'ils ne peuvent s'attendre à une rétroaction.

Nous postulons que le témoignage effectué sur VLVC est un élément qui se situe à l'intersection d'un site corporatif et d'un blogue. La mosaïque des expériences qui y sont recensées, telles les pages de différents journaux intimes sont mises à la vue d'autrui afin de contribuer à la visibilité d'une cause, ici la violence conjugale. Mais s'y dessine également le désir d'être un maillon dans la chaîne de l'entraide.

1.4. Objet et objectifs de la recherche

Maintenant qu'a été défriché un chemin théorique sur le phénomène d'Internet lié à notre objet de recherche, la clarification de nos objectifs de recherche est possible. Globalement, nous voulons comprendre les expériences et les motivations à communiquer pouvant être dégagées des discours recueillis sur un site de témoignages pour victimes de violence conjugale.

Évidemment, comme nous l'avons précisé précédemment, la MTE employée pour ce projet nous a amenée à formuler un objectif général de recherche plutôt que de poser une hypothèse. En ce qui concerne les objectifs spécifiques, le premier objectif est de dégager les thématiques et les expériences répertoriées dans le contenu du site vivrelaviolenceconjugale.ca. Le deuxième objectif spécifique est d'interpréter les motivations sous-jacentes qui peuvent être dégagées dans ce qui a été émis par les

personnes ayant déposé un témoignage. Le troisième objectif spécifique est d'étudier le phénomène de l'expression de soi en ligne tel qu'il se manifeste dans ces témoignages. Évidemment, la poursuite de ces objectifs nécessite une méthodologie qui sera explicitée dans le prochain chapitre.

Chapitre II : Méthodologie

Maintenant que nous avons dressé la problématique et exposé notre cadre conceptuel, nous nous pencherons sur les différentes composantes qui ont structuré notre approche méthodologique. Ainsi, nous débuterons ce second chapitre avec une présentation de notre posture épistémologique. Nous enchaînerons en justifiant notre choix de méthodologie et en la décrivant. Enfin, nous peindrons un portrait de notre corpus et des étapes suivies lors de ce projet de recherche avant de conclure avec les considérations éthiques qui en ont découlé.

2.1. Posture épistémologique

L'orientation de cette recherche est teintée depuis le début par le contexte dans lequel elle est née. Notre intérêt pour la communication, jumelé à une opportunité de terrain, s'est mué en volonté de comprendre l'expression de soi des personnes victimisées. Avoir autant de points de vue sur un même objet de recherche constituait pour nous une richesse qu'il eut été insensé de ne pas exploiter. Par ailleurs, le fait qu'ils aient été librement livrés nous apportait deux avantages certains : ils étaient formulés librement, donnant ainsi accès à un contenu qui n'aurait peut-être pas émergé dans le cadre d'une entrevue avec un chercheur et leur obtention ne nécessitait pas une certification d'éthique coûteuse pour nous en énergie et en temps.

C'est ainsi que notre ouverture aux « données » s'est muée en une posture épistémologique assumée. Nous croyons de ce fait que les opportunités d'observer sont plus riches de sens lorsque prises dans leur contexte d'appartenance. Ces messages ont été placés sur le site avec une intention autre que celle de convenir à un cadre de recherche. N'ayant pas été réfléchis en tant que contenu devant être décortiqué par un chercheur, ces messages sont d'autant plus authentiques et intéressants.

Ensuite, nous assumons le fait que notre interprétation des discours, basée sur l'interprétation des protagonistes ayant livré un témoignage en ligne, ne pourra prétendre rendre le vécu de ceux-ci ou constituer une analyse de leur réalité. Cependant, nous reconnaissons notre fonction interprétative et nous nous considérons donc comme un sujet interprétant. La nécessaire réflexivité que commande cette posture épistémologique et le fait d'interpréter en tant que « chercheuse » est certes une contrainte, mais également une rassurante balise quant au maintien d'une analyse pertinente et justifiée (Rueff, 2012).

Cette recherche s'inscrira donc dans un paradigme interprétatif et constructiviste. Bien qu'une saine critique ait été faite à propos du constructivisme dans les recherches en communication (Gauthier, 2003), nous croyons qu'il s'agit de l'avenue la plus appropriée afin d'appréhender notre objet de recherche avec transparence et réflexivité, car il se situe au niveau de l'action humaine de communiquer. Par ailleurs, bien que notre projet de recherche suppose que nous examinions une construction d'une réalité telle qu'interprétée par des individus, nous ne saurions nier l'influence des structures sociales et techniques sur ceux-ci.

À ce titre, nous trouvons justifiée la portée subjective de notre interprétation alors que nous tentons de saisir une expérience de vie bien personnelle. À l'instar de Corbin & Strauss (2014), nous croyons que l'interprétation, bien que reflétant l'impression de l'analyse plus qu'une réplique exacte des données, n'en est pas moins utile et pertinente. Bien que nous n'ayons pas cherché à nous distancier à tout prix du phénomène, l'exercice ne relève pas de l'observation participante ou de la participation observante. En outre, notre posture ne saurait nous enfermer dans un relativisme radical. Nous estimons que ces données peuvent relever du monde empirique et qu'une analyse diligente nous permettra de produire des connaissances scientifiques sur notre objet de recherche. Cette posture épistémologique est une position que défendait Blumer (1969) avec l'interactionnisme symbolique et qu'ont actualisée Glaser et Strauss avec la méthodologie de la théorisation enracinée.

Évidemment, le fait de prendre les données et de les gérer telles que créées a très certainement orienté le choix de la méthodologie utilisée dans le cadre de ce projet de recherche. D'une part, le fait d'avoir les données nous a amenée naturellement à une approche plus inductive. D'autre part, une démarche qualitative était inévitable, car l'objectif en était un de compréhension, de construction de sens. Enfin, l'assemblage de toutes ces particularités à nos expériences précédentes de recherche nous ont convaincue de procéder à cette recherche avec la méthodologie de la théorisation enracinée (MTE).

Maintenant que notre posture épistémologique est plus claire, nous procéderons à la justification des choix méthodologiques qui en ont découlé.

2.2. Justifications du choix méthodologique

Étant donné notre posture épistémologique, notre intérêt pour la recherche sociale et deux expériences antérieures avec la MTE, la décision d'utiliser cette méthodologie s'est imposée très rapidement. Toutefois, nous croyons que plusieurs éléments justifient et renforcent ce choix. Nous les décrivons dans cette partie.

Tout d'abord, l'évolution rapide des technologies du Web nous oblige, en tant que chercheur, à essayer d'atteindre une cible mouvante (Turkle, 2011). Toute tentative d'être exhaustif ou avant-gardiste relevant de l'utopie, nous croyons tout de même en l'importance d'étudier ces phénomènes. À cet effet, nous estimons qu'une démarche qui favorise l'innovation, telle que la MTE (Guillemette, 2006), est appropriée de par sa nécessaire ouverture à l'émergence. Cette ouverture permet d'intégrer, tout au long du processus, les éléments nouveaux et même de les valider auprès des données. Elle se prête aussi à l'étude d'un objet de recherche tel que le nôtre, se situant dans un angle particulier, au carrefour de la sociologie, de la psychologie et de la communication.

De plus, la flexibilité méthodologique inhérente à la MTE permet d'appréhender les phénomènes techno-sociaux-numériques de la façon la plus appropriée possible. Cela évite une accumulation de limites qui rendraient la recherche caduque ou du moins, nettement moins intéressante.

Cette méthodologie se prête également bien aux éventualités où les données sont déjà récoltées, ce qui s'avère être le cas de cette recherche. Comme nous l'avons déjà mentionné, cela s'avérerait aussi être un atout, car cela permettrait d'utiliser des données brutes, qui n'avaient pas été cadrées pour faire l'objet d'une recherche et qui étaient donc encore plus près du phénomène qu'auraient pu l'être des entretiens individuels ou de groupe.

Dans un autre ordre d'idées, la suspension du recours aux cadres théoriques existants préconisée par la MTE est relativement aisée pour l'étudiante que nous sommes. Puisque nous ne sommes pas tout à fait aguerrie dans le domaine de la recherche, nous n'avons pas de théorie ou de concepts fétiches qu'il faudrait mettre à l'écart afin de laisser émerger les « concepts sensibilisateurs (sensitizing concepts) » (Blumer, 1954). En outre, nos expériences de travail et de vie, notre facilité à comprendre les concepts de plusieurs champs disciplinaires (communication, psychologie, victimologie, travail social, éducation) ainsi que notre très grande curiosité intellectuelle sont très certainement des atouts sur le plan de la sensibilité théorique⁷. C'est une autre raison pour laquelle l'utilisation de cette méthodologie tombe sous le sens.

⁷ Notre parcours personnel nous a mis en lien avec des personnes, des organisations et des contextes favorisant une connaissance élargie des structures des systèmes de santé, d'éducation et communautaires ainsi qu'une compréhension des facteurs personnels et sociaux concernant différents types de vulnérabilité.

Finalement, nous comptons également utiliser la MTE, car les procédures prescrites par cette méthodologie permettent d'organiser la construction d'une interprétation solide et de viser la scientificité de la démarche.

2.3. Description de la méthodologie de la théorisation enracinée

Maintenant que nous avons détaillé les raisons qui nous ont convaincue de choisir la MTE, nous nous attarderons à la décrire dans le prochain point.

Dans un premier temps, spécifions que la MTE est une approche inductive qui prône une immersion hâtive dans les données et le maintien d'un lien constant entre les données et les théories qui seront élaborées (Guillemette, 2006). Cette circularité programmée oscille donc entre une observation systématique du terrain (par l'immersion dans les données) et la confrontation des analyses produites par le chercheur aux données initiales ou même à des données supplémentaires qui seront prélevées en fonction de leur pertinence potentielle par le truchement d'un échantillonnage théorique (Guillemette, 2006).

Par ailleurs, Corbin et Strauss (2014) identifient deux stratégies de base en analyse des données qui sont primordiales en MTE : établir des comparaisons et poser des questions. L'importance de ces stratégies en MTE est telle que cette dernière est souvent appelée « méthode comparative continue ». Ce processus a pour but de construire, à partir de ces observations, une théorie sur l'objet à l'étude qui pourra être transférée à d'autres contextes. Les théories ainsi développées devront être en adéquation avec les données, c'est-à-dire enracinées dans celles-ci. Par ailleurs, le retour aux données afin de valider les conceptualisations du chercheur est un processus qui se répètera tout au long de la recherche jusqu'à ce que l'élaboration de la théorie atteigne, au jugement du chercheur, une complétude satisfaisante sur le plan de la qualité et de la richesse des résultats (Luckerhoff & Guillemette, 2012).

Lorsque l'observation et l'analyse des données ne permettent plus de peaufiner ou d'ajuster la théorie développée par le chercheur, c'est que ce dernier a atteint un point nommé la saturation théorique. En effet, lorsque les nouvelles données ne font que valider les concepts déjà élaborés, le chercheur peut soit procéder à un nouvel échantillonnage théorique, dans l'espoir de voir poindre de nouveaux concepts, ou clore sa recherche par une dernière révision de sa problématique. C'est ainsi que la MTE propose un ajustement constant dans les différents pôles de la recherche (collecte des données, analyse, problématique), jusqu'à atteindre ce point de saturation théorique (Bryant & Charmaz, 2007).

Afin de laisser émerger les concepts des données et non pas des préconceptions du chercheur, il faut également suspendre, du moins de manière temporaire, le recours aux cadres théoriques existants (Luckerhoff & Guillemette, 2012). Pour ce faire, une recension de nos conceptions, croyances et connaissances à propos de notre objet d'étude a été effectuée afin de nous en distancer dans une attitude de saine méfiance par rapport à nos préjugés ou nos préconceptions. C'est qu'il faut également laisser le sens émerger des données, ce que l'on appelle la sensibilité théorique (Luckerhoff & Guillemette, 2012).

Enfin, comme la MTE s'appuie sur un questionnement constant de tous les pôles de la recherche, elle nécessite donc un investissement minimal dans l'établissement de mémos ou de notes du chercheur qui contribueront à clarifier l'analyse et à orienter la théorisation. Ces écrits servent de guides afin de justifier les différents choix posés dans le cadre de la recherche et permettent en outre de distiller les résultats de l'analyse afin d'élaborer une théorie à partir des données. Les mémos servent à conceptualiser et à élever le niveau d'abstraction de la théorie en obligeant le chercheur à expliquer et à démontrer, à travers un discours écrit, la réalité sociale décrite par les participants (Lempert, 2007).

La MTE ne peut s'apparenter à une recette à suivre. Elle a des principes de base, telles l'induction ou l'émergence des résultats à partir des données, la saturation théorique, l'échantillonnage théorique et la circularité de la démarche, mais elle laisse une grande liberté dans les outils qui seront utilisés pour faire la collecte et l'analyse des données. C'est cette flexibilité méthodologique qui la rend si attrayante, mais cela peut parfois représenter un écueil, car il faut rester attentif à ne pas trahir l'essence de la méthodologie.

Cette façon de faire de la recherche a été développée dans les années soixante par Barney Glaser et Anselm Strauss qui cherchaient alors à transcender les lacunes de leurs méthodes respectives. Glaser, formé aux méthodes quantitatives, et Strauss, formé à l'interactionnisme symbolique, souhaitaient établir une façon de faire de la recherche qui serait assez solide pour être considérée comme scientifique, mais qui leur permettait de comprendre les phénomènes plutôt que de simplement les décrire (Bryant & Charmaz, 2007). Ils publièrent ensemble *Awareness of dying* en 1965, puis *The discovery of Grounded Theory* en 1967. Bien qu'il fallut attendre les années 1980 pour que leur méthodologie connaisse une certaine popularité, elle est maintenant la méthodologie la plus utilisée en recherche qualitative, et ce, dans un large éventail de disciplines et de champs d'études (Bryant & Charmaz, 2007).

2.4. Description du corpus

Cette recherche s'est penchée sur le vécu et les expériences de violence conjugale répertoriées sur le site Internet *vivrelaviolenceconjugale.ca* et déposés par des gens touchés par la problématique. Mis en ligne en novembre 2013 lors des Journées contre la violence faite aux femmes, le site invitait les victimes à partager leur vécu afin de le faire connaître à la population et de réaliser qu'elles n'étaient pas seules à vivre cette situation.

Le corpus analysé comprend donc plus de 270 témoignages publiés en ligne de

VIVRE
LA VIOLENCE
CONJUGALE

Parce que le silence est ralié de la violence conjugale, partagez vous aussi votre histoire.

« Entrez votre témoignage (maximum de 600 caractères par témoignage)

»

Votre signature

Envoyer

novembre 2013 à septembre 2014. Les témoignages ont été recueillis de manière volontaire par le biais du site. Le format proposé, conçu pour être simple à utiliser, proposait une fiche minimaliste et intuitive afin de faciliter le processus d’expression du témoignage (voir figure 1). Par ailleurs, le format était également cadré, afin de produire de courts témoignages (moins de 600 mots) et la formulation au début de la fiche encourageait la victime à se positionner contre la violence conjugale en s’exprimant sur le site.

Parmi ces témoignages, 46,9 % furent mis en ligne par des personnes s’identifiant comme des victimes de violence conjugale. Bien que le site invitait initialement les victimes à s’exprimer, 41 % des personnes se sont identifiées comme intervenantes, 3,6 % comme des proches de victimes, 5,5 % comme des enfants-victimes ou ayant été victimes lorsqu’ils étaient enfants et 4,4 % n’ont laissé aucune information permettant de les situer sur ce plan.

Figure 1 — Fiche de témoignage VLVS

Une anomalie intéressante est que deux témoignages ont été déposés en anglais, malgré le fait que tout le site soit entièrement en français. Vu notre aisance en anglais, nous nous sommes permis de les analyser comme les autres témoignages. Enfin, neuf témoignages ont été faits in memoriam, mentionnant le nom ou l'expérience d'une personne morte des suites de la violence conjugale (femme, enfant, conjoint). Des exemples de témoignages extraits du site se trouvent à l'annexe 2.

2.5. Opérationnalisation de la recherche

C'est dans cette partie du chapitre que nous détaillerons les différentes étapes de l'analyse ayant mené aux résultats présentés dans le prochain chapitre.

Dans un premier temps, nous avons copié dans un logiciel de traitement de texte les 270 témoignages disponibles en septembre 2014 sur le site « vivrelaviolenceconjugale.ca », avec leur référence numérique (chaque témoignage étant numéroté sur le site), ainsi que leur signature (s'il y en avait une). Nous avons également imprimé et relié un document écrit des témoignages, afin de les avoir sous la main en tout temps et s'y référer au besoin. Nous avons ensuite transféré les témoignages un à un dans le logiciel de codage et d'analyse *QDA Miner* afin de pouvoir coder les données plus aisément.

Afin de créer le projet dans le logiciel et dans l'espoir de pouvoir en tirer quelques statistiques descriptives, nous avons d'abord généré les variables suivantes : Numéro du témoignage, statut, temporalité de l'expérience, âge, identification et localisation géographique. Le numéro du témoignage visait à faciliter le repérage du témoignage sur le site au besoin et à s'assurer d'une vision d'ensemble du corpus. Le statut visait à déterminer si l'auteur s'identifiait comme une victime, une intervenante, un enfant-victime, une combinaison des statuts précédents ou une autre catégorie de personne. La

temporalité de l'expérience visait à déterminer si le discours décrivait une réalité passée ou actuelle. L'âge est celui de l'auteur, s'il est mentionné. L'identification reflète la manière dont l'auteur s'identifie dans la signature, qu'il ait utilisé son nom complet, son prénom, un pseudonyme ou la mention « anonyme ». La localisation géographique sert à déterminer le degré de dévoilement de l'auteur en fonction de la mention faite du lieu qu'il mentionne (une ville, un organisme, une région ou une combinaison des catégories précédentes) lorsque requis. Nous avons tenté d'être précise dans l'établissement de ces variables, car nous tenions à rester ouverte à toutes les opérations d'analyse qui auraient pu en découler.

Après avoir intégré le corpus dans le logiciel d'analyse, nous avons procédé à une lecture flottante à partir du document écrit afin de percevoir les concepts émergents. Déjà, à ce stade, nous avons commencé à établir des mémos. Car en MTE, l'analyse débute dès que les premières données sont collectées (Corbin & Strauss, 1990).

Maintenant que nous avons dépeint la préparation initiale des témoignages, nous expliquerons dans les prochains paragraphes notre décision d'utiliser un logiciel d'analyse qualitative afin de traiter les données. Nous poursuivrons ensuite ce chapitre en décrivant les opérations d'analyse effectuées à l'intérieur et à l'extérieur du logiciel.

Bien que l'utilisation d'un logiciel pour l'analyse de données qualitatives soit souvent justifiée par la volonté du chercheur d'augmenter la qualité de sa recherche (Bandeira De Mello & Garreau, 2011), nous trouvons cet argument superficiel et loin de refléter nos propres préoccupations de chercheuse. D'abord, l'analyse qualitative ne peut reposer uniquement sur un logiciel, puisqu'elle implique principalement l'interprétation qui est tributaire de la sensibilité théorique du chercheur et qui n'a rien à voir avec les prétentions techniques du logiciel.

Les raisons pour lesquelles nous avons cru bon d'intégrer un logiciel seront énumérées ici. Tout d'abord, notre aisance avec l'informatique nous a amenée à vouloir faciliter le processus de codage et de catégorisation. Une expérience préalable avec le logiciel *TAMS Analyser* s'était avérée satisfaisante et nous poussait à chercher un outil comparable, mais compatible avec notre propre ordinateur (*TAMS* fonctionnant seulement sous MAC) et idéalement gratuit. QDA Miner Lite a été proposé par notre directeur de recherche et adopté après un essai fructueux.

Le principal avantage à utiliser un logiciel est qu'il permet de centraliser tous les écrits. En effet, nous avons inclus dans nos données à être traitées par le logiciel tous les écrits scientifiques pertinents trouvés en cours d'analyse, nos propres mémos de chercheuse, ainsi que les ébauches d'analyse en plus de notre corpus de base. Comme une telle analyse prend rapidement une envergure écrasante, le fait d'inclure tous ces documents et de les coder en tant que données nous permettait de les trouver rapidement et efficacement lors du processus. Nous ajouterons qu'il s'agit par ailleurs d'une façon concrète d'actualiser un des postulats de la MTE qui stipule que « all is data » (Glaser, 1978).

Un autre avantage indéniable est qu'un logiciel permet d'alléger certaines tâches, en simplifiant l'organisation, la classification, le codage et la recherche d'éléments particuliers. La plupart des logiciels possédant diverses fonctions visant à accomplir ces tâches en minimisant la manipulation de la part du chercheur (pour coder, par exemple, il suffit de surligner l'extrait choisi et de cliquer sur le code qui s'applique), cela permet de limiter le temps passé à accomplir ces tâches fastidieuses, mais indispensables. Comme la machinerie agricole a révolutionné la quantité de denrées pouvant être recueillies, un logiciel permet de coder une plus grande quantité de données et d'être plus efficaces pour certaines tâches liées à l'analyse des données brutes. Dans notre cas, l'avantage le plus apprécié est que le logiciel compilait un journal de toutes les actions effectuées, ce qui s'est avéré être un atout certain lors de la rédaction de notre mémoire.

Cependant, il ne faut pas oublier de prendre en considération le temps requis pour apprivoiser le logiciel, qui peut être considérable dans un premier temps. C'est pourquoi nous avons toujours gardé à l'esprit qu'il s'agissait là d'un outil limité par rapport à nos attentes qui pouvaient être sans limites, en quelque sorte. Notre principal atout pour cette recherche était notre sensibilité théorique, nous avons donc abordé le travail du logiciel avec certaines réserves afin d'éviter que l'outil ne vienne à orienter la recherche.

Maintenant que nous avons justifié l'utilisation d'un logiciel d'analyse de données qualitatives, nous poursuivrons avec les autres opérations d'analyse effectuées dans le cadre de cette recherche.

Afin de passer des données brutes à un certain degré d'abstraction, il a fallu procéder à de multiples opérations. Ces opérations, qui nous ont permis d'analyser les éléments de notre corpus, seront décrites dans les points suivants.

2.5.1. Étapes de codage

Après avoir intégré les témoignages dans le logiciel, codé les différentes variables et fait une lecture flottante du corpus, nous avons débuté le codage qualitatif. Le codage consiste à apposer, sur une unité de sens (soit un mot ou un groupe de mots), une étiquette afin d'identifier le concept auquel elle renvoie. Ce concept est la représentation de l'interprétation que fait l'analyste de l'unité de sens codée (Corbin & Strauss, 2014).

En respect de la démarche méthodologique choisie, nous avons privilégié l'établissement de codes *in vivo*, c'est-à-dire que les mots ou les expressions mêmes des témoignages ont été utilisés dans un souci d'actualiser notre sensibilité théorique. Par ailleurs, il s'agit aussi d'une façon concrète de rester près du sens des données. Évidemment, nous avons opté pour un codage ouvert (c'est-à-dire libre), afin que tous les

concepts possibles puissent émerger. De plus, une même unité de sens pouvait porter plusieurs codes afin de refléter les différentes nuances du vécu livré dans les témoignages (Guillemette & Luckerhoff, 2013). Les codes conceptuels sont apparus vers la fin de la première phase de codage afin de nous permettre de cheminer graduellement vers un plus haut niveau d'abstraction (Corbin & Strauss, 2014; Luckerhoff & Guillemette, 2012; Bryant & Charmaz, 2007). Déjà, à cette étape, les premiers schémas théoriques ont été élaborés.

Alors que l'analyse s'affinait, nous avons progressé vers un codage axial de nos catégories, en cherchant à les caractériser de différentes façons. Nous prenions alors chaque catégorie et tentions d'en déterminer les caractéristiques les plus pertinentes afin de voir si nous pouvions créer des codes qui en complèteraient la nomenclature. Cette étape de codage sert aussi à établir des relations entre les catégories et de continuer la réduction des données par l'organisation des concepts (Guillemette & Luckerhoff, 2013).

2.5.2. Échantillonnage théorique et le codage sélectif

Étant donné le grand nombre de témoignages que nous avons colligés dans un premier temps, l'échantillonnage théorique a surtout été fait dans les références théoriques. Après avoir constaté une certaine régularité dans les codes et les catégories, nous avons simplement continué le codage afin de comparer les nouvelles données à ce que nous avions déjà afin de densifier notre analyse et améliorer notre compréhension.

Aussi, mentionnons que le site VLVC a évolué suite à sa mise en ligne afin d'inclure des témoignages graphiques et vidéos. Alors que nous peaufinions l'analyse de nos données, nous avons alors pris la peine de vérifier si nous pouvions intégrer de nouveaux contenus à partir de ces éléments, même si nous avons atteint la saturation théorique. Les témoignages vidéos sont venus corroborer notre analyse et il s'avérait impossible d'y intégrer les illustrations (surtout des dessins d'enfants).

Enfin, le codage sélectif, bien qu'initié plus tôt dans le processus d'analyse, a permis de valider et d'ajuster le système de codes établis. Ce type de codage est un procédé euristique de reconstruction (Price, 2010) surtout utilisé afin de synthétiser et de réorganiser les codes et les catégories. Opérationnalisé par une comparaison ultime entre les différents éléments de l'analyse et les données déjà codées, le codage sélectif a amené un réaménagement du schéma conceptuel. Cette opération nous a permis de dégager un concept central et d'articuler théoriquement les codes autour de ce noyau, complétant ainsi la phase de réduction des données (Corbin & Strauss, 2014).

2.5.3. Catégorisation

La catégorisation a été réfléchiée dès l'étape du codage ouvert. En effet, le codage *in vivo* génère rapidement une grande quantité de codes qu'il convient de rassembler éventuellement, en fonction de l'appartenance conceptuelle (Kelle, 2007). Les codes sont ainsi renommés en fonction du concept le plus généralisant, puis ils sont mis en relation avec les autres codes générés. La catégorisation vise donc à conceptualiser et donc à élever le niveau d'abstraction. Cela a permis de faire des modélisations et de les confronter ensuite aux données afin de les faire évoluer.

2.5.4. Établissement de mémos

L'établissement des mémos est une étape cruciale dans l'actualisation de la méthodologie de la théorisation enracinée. Ils permettent de garder des traces des analyses, certes, mais ils constituent également, en eux-mêmes, une forme d'analyse (Corbin & Strauss, 2014). Quand nous avons mis par écrit nos réflexions dans des mémos, nous devons réfléchir à la façon de les formuler le mieux possible, c'est-à-dire de la manière la plus signifiante et la plus près des données, tout en y imprégnant notre sensibilité

théorique (Montgomery & Bailey, 2007). On trouvera à l'annexe 4 des exemples des différents types de mémos utilisés.

Nous avons dû, durant le projet, nous adapter à nos contraintes personnelles par rapport à l'établissement des mémos. Étant donné notre horaire surchargé, nos réflexions avaient la fâcheuse habitude d'aboutir alors que nous nous trouvions seule dans la voiture. Afin de ne pas laisser s'échapper des éléments qui auraient pu être pertinents dans le cadre de notre analyse, nous avons en conséquence pris l'habitude de dicter ces réflexions et questionnements à l'aide de l'application « dictaphone » de notre téléphone cellulaire. Par la suite, nous transcrivions ces propos dans un document que nous pouvions coder dans le logiciel, mettant ainsi en lien nos mémos avec notre analyse des données.

Aussi, bien que nous avons tenté de centraliser nos réflexions, nos références théoriques et nos opérations dans le logiciel de codage, nous devons avouer que nous avons trouvé plus évident de faire les modélisations ailleurs (Xmind, Word ou de manière manuscrite). De plus, une partie du codage sélectif a d'abord été faite dans le document écrit du corpus afin de maximiser les périodes de codage en fonction de nos temps libres qui proscrivaient parfois l'utilisation d'un ordinateur. Ces codages étaient par la suite copiés dans le logiciel.

Les différents mémos ont aussi été intégrés à l'analyse. Nous avons utilisé des mémos pour définir les codes ou pour commenter l'application d'un code à une unité de sens, des mémos pour colliger les liens théoriques pertinents et des mémos opérationnels qui servaient à détailler les décisions prises par rapport à l'analyse. À cet égard, le journal des opérations du logiciel a été fort utile pour rendre compte des opérations effectuées, mais la justification de ces opérations devait être consignée dans des mémos.

Enfin, la mise en relation des mémos et leur analyse a permis l'élaboration d'énoncés qui ont pu être validés ou non par un retour aux données, puis regroupés en catégories et finalement articulés sous la forme de ce mémoire.

2.5.5. Construction théorique

La construction théorique est l'étape où les concepts sont intégrés dans une analyse écrite qui décrit et organise le contenu de l'interprétation faite par le chercheur de ses résultats. Fourboul (2012) le décrit comme : « un processus qui permet d'aboutir à des résultats théoriques, par exemple : une théorie, un ensemble de concepts organisés, une typologie. »

À une certaine étape de l'analyse, nous avons dû élaguer, car les catégories et les concepts, nombreux, annonçaient un rapport de recherche lourd et dissipé. Pour cette raison, nous avons choisi de centrer notre analyse sur les éléments qui nous permettaient de construire un objet de recherche communicationnel, plus près de notre champ d'études que d'autres éléments qui nous auraient fait basculer dans le domaine de la psychologie ou du travail social. Aussi, nous pouvions inclure les autres éléments étudiés dans le nouvel angle qu'a pris la recherche.

Ce choix a été fait en respect du critère de l'« emergent fit », cher aux chercheurs en MTE. Cela signifie que nous avons confronté nos interprétations aux données empiriques afin de nous assurer de leur adéquation. Ainsi, les concepts ont pu être enrichis, éliminés, modifiés ou remplacés. Et c'est ainsi que les données « ont dirigé » l'orientation de la recherche. On trouvera, à l'annexe 5, différentes modélisations et notes qui montrent l'évolution de la théorie.

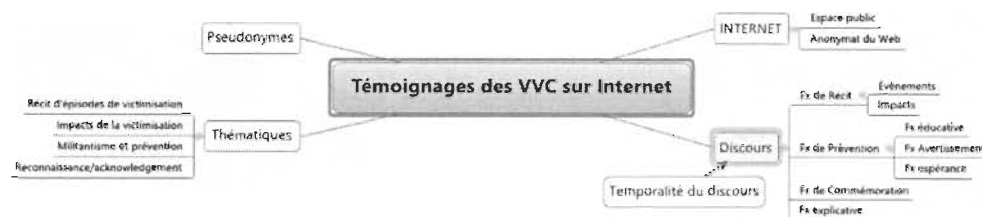


Figure 2 — Une des premières schématisations conceptuelles du phénomène

Dans la figure 2, nous pouvons voir qu’après le début du codage *in vivo*, nous pouvions déjà identifier différents éléments conceptuels. Déjà, à cette époque, les pseudonymes frappaient par leur « puissance ». Les thématiques, grossières, ont évolué d’une manière que nous expliquerons plus en détail dans le chapitre 3. Dans cette première lecture, on trouvait déjà des « fonctions » aux témoignages desquels se dégageront plus tard des « intentions » de communication.

Au fur et à mesure des différents codages, nous raffinons nos compréhensions. La construction théorique est l’évolution par laquelle les éléments de la théorie sont densifiés par la réduction des données, le recours à l’échantillonnage théorique des écrits pertinents et l’échantillonnage théorique de données (Stern, 1980). Nous avons tendu vers un concept central (Corbin & Strauss, 2014) qui englobait tous les autres codes et nous avons ensuite construit un ensemble organisé de concepts autour de celui-ci.

2.5.6. Saturation théorique

Après plusieurs allers et retours entre les conceptualisations et les données afin de densifier et de préciser l’analyse, lorsque nous avons constaté que nous ne récoltions que des concepts déjà énoncés et précisés, nous avons considéré avoir atteint la « saturation

théorique » (Glaser & Strauss, 1967). C'est que les données qualitatives, dans un premier temps nombreuses et sans lien apparent, finissent par former des modèles et des structures conceptuelles dans le processus d'analyse menant à la saturation (Morse, 1995). La saturation théorique est donc le moment dans la recherche où les catégories principales sont suffisamment développées, tout en ayant une variation significative et tout en étant bien intégrées dans la construction théorique (Corbin & Strauss, 2014). Ce moment est habituellement déterminé par le jugement du chercheur en ce qui a trait à la qualité et à la richesse des résultats de son analyse (Luckerhoff & Guillemette, 2012).

Toutefois, par souci de prudence et afin de prendre en considération tous les témoignages récoltés, nous avons décidé de continuer à coder et à analyser au-delà du point de saturation des différents éléments (codes, catégories, lien, etc.). D'une part, nous devions gérer une insécurité bien naturelle, vu notre statut d'étudiante, d'arrêter trop rapidement et de risquer de manquer des éléments fondamentaux. D'autre part, nous avons dû prendre la décision de nous en tenir à ce corpus, car notre curiosité nous poussait à vouloir aller plus loin. Or, comme nous avons choisi ce terrain pour éviter des entrevues à des personnes vulnérables, nous avons assumé cette préoccupation jusqu'au bout et choisi de continuer nos analyses au lieu de faire davantage d'échantillonnage théorique.

2.6. Considérations éthiques

La première considération éthique de ce projet a été de le mener à terme. En effet, nous tenions à donner un « portevoix » aux témoignages que nous avons recensés. Parce que les personnes avaient trouvé le courage de mettre en ligne leur vécu, nous avons voulu leur donner une plus grande résonnance. À chaque fois que ce projet nous éreintait au point de vouloir rendre les armes, nous avons eu une pensée pour toutes ces victimes, ces battantes pleines d'espoir, ces enfants brisés, ces infatigables intervenantes et nous avons pris une pause pour mieux avancer.

Notre seconde considération éthique était de voir à la qualité de cette recherche. Qualitative ne devait pas vouloir dire moins pertinente. Le plus grand défi était de se laisser toucher assez pour bien rendre le vécu tel qu'exprimé, sans verser dans la sympathie et la condescendance. Pour cette raison, le codage a été particulièrement long. D'une part, notre expérience de vie nous rendait très sensible à toute la douleur exprimée et cela aurait pu constituer une faiblesse de cette recherche. D'autre part, une autre personne avec une sensibilité différente n'aurait peut-être pas trouvé d'intérêt à poursuivre ce type de recherche. C'est donc ce qui la rend si utile. C'est pourquoi le processus fut long et ardu, mais nous le considérons nécessaire afin d'assurer la qualité de la recherche.

Notre préoccupation pour les victimes nous a également amenée à nous concentrer sur les écrits qui étaient déjà disponibles sur le web. Afin d'éviter aux victimes de revivre les émotions liées aux événements, nous avons évité les entrevues. Nous ne nions pas l'intérêt qu'auraient représenté de telles données pour notre analyse, mais nous croyons avoir assez de profondeur au niveau de ce projet pour justifier notre abstention. Et nous croyons également qu'à notre niveau (la maîtrise), vu notre champ d'études (qui n'est pas la psychologie, mais bien la communication) et le caractère sensible du vécu des personnes, faire des entrevues n'aurait certainement pas justifié un aussi grand risque pour les victimes au regard des résultats que nous aurions pu obtenir. C'est pourquoi nous avons utilisé les données publiques que les victimes ont elles-mêmes déposées en ligne.

Vu l'anonymat permis (et largement utilisé) et la vocation du site, nous sommes également d'avis que les données sont d'une nature différente que ce que nous aurions pu obtenir dans le cadre d'entrevues. Le vécu est brut, sans souci de plaire ou de ne pas surcharger d'émotions une intervieweuse. Ce qui est écrit est seulement ce que la personne a évalué comme pertinent, avec pour seul égard le public qu'elle-même s'est imaginé. Alors qu'avec une entrevue, on peut demander plus de renseignements, des explications ou une autre façon de dire, le témoignage nous parle d'une autre façon.

Avec une entrevue, la personne raconte son vécu à une personne particulière, c'est-à-dire l'intervieweur, et elle adapte donc son message en fonction de celui-ci, alors que le témoignage est le reflet d'un auditoire que la personne s'est imaginé et le message est concentré sur ce que la personne considère pertinent de dire à cet auditoire. Nous avons donc considéré chaque témoignage comme un diamant brut, car comme le disait si bien MacLuhan (1971) : « Le médium, c'est le message ». Ainsi, nous considérons que mes témoignages sont ce qu'ils sont parce qu'ils ont été pris sur le Web. Mais ils nous ont intéressés entre autres parce qu'ils ont été totalement cadrés par la personne qui les a écrits et qu'ils ne sont pas le fruit d'une médiation entre un intervieweur et une interviewée.

Enfin, nous croyons qu'une dernière considération éthique est de voir à diffuser les résultats de cette recherche. Étant donné sa grande pertinence sociale, il serait inconvenant que cette recherche ne serve qu'à ramasser la poussière dans une bibliothèque. Ainsi, nous avons l'intention de faire parvenir une copie de ce mémoire aux regroupements provinciaux en matière de violence conjugale ainsi qu'à la ressource qui a semé en nous le besoin d'agir pour la cause, soit La Séjournelle. Enfin, nous comptons produire un condensé vulgarisé afin de rendre ces résultats utiles aux groupes qui s'interrogent sur leur place sur le Web afin de nourrir leur réflexion sur la façon de ce faire.

Dans ce chapitre, nous avons d'abord défini notre posture épistémologique. Puis, nous avons justifié et décrit sommairement notre méthodologie avant de brosser un tableau de notre corpus. Enfin, nous avons détaillé l'opérationnalisation de notre démarche avant de conclure avec les considérations éthiques relatives à cette recherche.

Maintenant que nous avons établi une problématique et un cadre conceptuel clairs, expliqué les objectifs de cette recherche et détaillé les éléments pertinents de la

méthodologie, nous nous apprêtons à dévoiler le cœur de cette recherche, soient les résultats, dans le chapitre suivant.

Chapitre III : Résultats

Alors que nous venons d'explicitier notre démarche méthodologique, nous passerons maintenant aux résultats de l'analyse qui en a découlé. Dans ce chapitre, nous débuterons en expliquant le remaniement des objectifs de recherche suite à l'analyse préliminaire des données. Ensuite, nous définirons le code central qui est le cœur des résultats et nous déclinerons les éléments de ce code qui constituent les résultats de cette recherche, soient : l'auditoire imaginé, les stratégies de communication et les conséquences anticipées.

3.1. Remaniement des objectifs

Dans l'étape préliminaire du devis de recherche, nous avons établi un objectif général de recherche qui était le suivant : comprendre les expériences et les motivations à communiquer pouvant être dégagées des discours recueillis sur un site de témoignages pour victimes de violence conjugale. De manière plus précise, nous souhaitons dégager les thématiques et les expériences vécues telles qu'exprimées dans le contenu du site vivrelaviolenceconjugale.ca, ainsi qu'interpréter les motivations à communiquer des personnes ayant contribué au site. Nous voulions également étudier le phénomène de l'expression de soi en ligne à travers l'analyse de ces témoignages.

Lors de l'analyse, les données nous ont amenée à retravailler ces objectifs. Notre mémoire se situant dans le champ de la communication sociale, le processus de communication que nous avons pu observer est vite apparu comme la clé de voute de notre analyse. Ainsi, les motivations à communiquer se sont démarquées dès le début de l'analyse. Bien que loin d'être explicites, ces motivations ont pu être dégagées en tant que « conséquences anticipées » par les émetteurs. Les personnes ayant déposé un témoignage avaient un objectif commun : avoir une influence sur autrui. Même s'ils ignoraient qu'il

lirait leur message, l'élément commun de tous les témoignages est qu'il s'adressait à quelqu'un. Cet autre, imaginé de différentes façons, était assez important pour que l'on daigne s'adresser à lui. Mais non seulement on s'adressait à lui, mais on le faisait avec un objectif en tête : l'influencer et avoir sur lui un certain impact.

Mais d'abord, précisons que lorsqu'une personne décide de mettre son témoignage sur ce site, elle pose d'abord et avant tout un geste militant. Elle veut mettre la violence conjugale dans le discours public. Elle reconnaît Internet comme un espace public et souhaite y contribuer. Elle a vu ou entendu parler du site et a choisi d'y apporter sa contribution. Mais pourquoi le faire de cette manière? Il va sans dire que le site est facile d'utilisation et offre des fonctionnalités qui facilitent le dévoilement. En outre, les témoignages peuvent être et sont souvent faits sous le couvert de l'anonymat. Ensuite, un lien permettant de quitter rapidement le site est accessible afin d'assurer une certaine sécurité à une victime qui serait surprise sur le site et des instructions sont fournies sur la façon de nettoyer le cache et ainsi supprimer les traces de leur visite sur le site. Le fait que le site soit aussi accessible est évidemment un élément facilitant, mais cela n'explique pas pourquoi les gens ont pris le temps de déposer un témoignage.

Indubitablement, rares sont celles qui ont décrit leur processus explicitement, comme l'a partiellement fait Line : « Je fais le choix de m'en sortir. J'ai décidé de dénoncer aujourd'hui, après deux ans et demi de rupture. Pourquoi aujourd'hui? Parce que je suis enfin libre et que je fais le choix de m'en sortir. ». Incontestablement, le dévoilement est plus facile à faire à posteriori. Le risque est éloigné, le problème est assumé, pris en charge et parfois même réglé. D'ailleurs, ce n'est sûrement pas un hasard si près des deux tiers des témoignages décrivent une situation passée. Le recul n'a toutefois pas dilué la volonté des témoins⁸ de se livrer et de montrer aux autres qu'on peut s'en

⁸ Nous avons longtemps tergiversé mais nous n'avons jamais trouvé de terme convenable au niveau sémantique. Donc, nous avons donc créé ce terme que nous utiliserons afin de désigner les personnes ayant

sortir, et les nombreuses marques de reconnaissance laissent supposer qu'une aide est souvent requise afin de se libérer de cette situation.

Nous avons donc cherché dans les témoignages des éléments qui pourraient nous indiquer les motivations des personnes à témoigner sur le site. Outre le besoin de faire connaître la violence conjugale, en prenant en considération la teneur, le ton et le destinataire des messages, nous pouvions avoir une idée de ce qu'espéraient comme résultats les personnes qui ont témoigné sur le site. Et s'il est une constante dans tous les témoignages, c'est la perception qu'ont les témoins qu'ils ont quelque chose à apprendre à l'autre, qui qu'il soit. Les messages déposés sur le site, puisqu'ils ont été livrés afin de mettre en lumière différents pans de la violence conjugale, visent à combler un manque de connaissances de l'auditoire par rapport à ce problème. Même s'ils sont conscients que le message ne sera peut-être pas lu, la seule possibilité qu'il puisse avoir une influence sur autrui, en donnant du courage à une victime, en apprenant à un citoyen ce qu'est la violence conjugale concrètement, en le convainquant de prendre position ouvertement, par exemple, est suffisante pour qu'ils choisissent de prendre le temps de l'écrire et de le mettre en ligne.

C'est ainsi que nous avons pu discerner un autre concept intéressant à analyser : l'auditoire imaginé. Ces personnes, à qui l'on adressait ce témoignage, n'étaient pas connues des personnes ayant témoigné. On peut même dire qu'elles ne savaient pas non plus si elles seraient lues. Elles ont pourtant imaginé un certain auditoire, et ce, de plusieurs manières différentes. Évidemment, les « conséquences anticipées » étaient différentes selon l'auditoire auquel les témoins croyaient s'adresser. Alors que les « conséquences anticipées » représentent le « pourquoi » elles ont inscrit un message sur le site, l'auditoire imaginé est quant à lui le « à qui » s'adressait ce message.

déposé un témoignage. Étant donné que le corpus n'était pas entièrement féminin, nous avons utilisé la forme masculine d'usage.

Enfin, lorsque les témoins ont écrit leur message, ils avaient non seulement un but et un auditoire en tête, mais ils ont utilisé différentes stratégies pour ce faire. Ces stratégies avaient pour fonction d'actualiser leur objectif, soit la « conséquence anticipée » de leur message, en produisant un message écrit⁹ susceptible de toucher la personne imaginée à l'autre bout du clavier de la manière voulue. Les stratégies constituent donc le « comment » du processus communicationnel observé sur le site.

Alors que les thématiques et les expériences divulguées nous apparaissaient au début de ce projet de recherche comme des éléments principaux, nous avons constaté qu'au niveau communicationnel, les façons de les communiquer et les raisons de le faire étaient aussi importantes que celles-ci. Nous ne souhaitons pas réduire ces expériences et les banaliser, évidemment, mais l'analyse nous a amenée à remettre en perspective les émotions qu'elles pouvaient provoquer pour les recadrer dans un processus communicationnel plus pertinent dans le cadre de notre recherche. Les thématiques et les expériences vécues sont donc répertoriées de manière indirecte dans les résultats, afin de mettre en lumière les éléments conceptuels qui ont pu être développés dans le cadre de ce projet de recherche.

Maintenant que nous avons expliqué le remaniement de nos objectifs de recherche, nous verrons à travers ce chapitre les résultats de notre analyse. En décortiquant ce qui valait la peine d'être transmis, à qui et de quelle façon, nous en sommes venus à un processus qui englobe les éléments suivants : un auditoire, des stratégies de communication et des conséquences anticipées auprès de l'auditoire. Nous allons, dans les pages qui suivent, décrire chaque élément avant d'expliquer le processus que nous avons observé.

⁹ Le site a par la suite évolué de façon à permettre les témoignages vidéos et visuels.

3.2. Auditoire

Dans cette partie, nous nous attarderons aux personnes à qui le témoignage est destiné, c'est-à-dire l'auditoire. Dans un autre contexte, nous pourrions parler du destinataire ou du récepteur. Quiconque communique prend habituellement en considération l'auditoire à qui il s'adresse. Dans le cas qui nous préoccupe, ce destinataire n'est pas connu. Évidemment, cela ne veut pas dire qu'il n'existe pas. Mais à défaut d'être clairement identifié, il est plutôt « imaginé » de la part des témoins. Dans le cas des témoignages produits, l'auditoire imaginé est souvent implicite et se reflète notamment dans la forme que prend le témoignage. Parmi les particularités des discours qui permettent de conclure au fait que les témoins imaginent s'adresser à quelqu'un en particulier ou à un auditoire, il y a d'abord les pronoms utilisés. Le « Tu » sert à interpeller le lecteur et incidemment, le « Tu » peut désigner plusieurs types de personnes, ce qui laisse penser que chaque témoin imagine un auditoire différent. Le « nous » ou la deuxième personne du pluriel suggère que le lecteur fera partie du même type de personne que celle qui a écrit le témoignage, que ce soit une femme, une intervenante ou simplement une personne sensible à la cause.

Mais le plus intéressant, c'est que sur un site ayant un seul thème, avec une invitation lancée à témoigner à deux groupes (les victimes et les intervenantes) somme toute semblables et avec un public qui a aussi été ciblé (les victimes et la population en général), nous avons pu distinguer quatre types d'auditoires imaginés par les témoins : les victimes, les intervenantes ou les ressources d'aide, la population générale et même l'agresseur.

3.2.1. Victime

Les victimes étaient évidemment le public suggéré par les concepteurs du site, qui avait entre autres pour objectif de « permettre à d'autres femmes de voir qu'elles ne sont

pas seules à subir la violence de leur conjoint et qu'elles peuvent obtenir de l'aide¹⁰. » Et les personnes ayant livré un témoignage ont souvent gardé en tête que des victimes pourraient lire leur message. À cet effet, elles se sont parfois adressées à elles directement, dans une proximité presque amicale :

Toi, oui toi, la belle femme qui lit ce message. Tu peux t'en sortir, le parcours n'est pas facile, mais il est merveilleux, crois-moi. [...] Je suis là, voici mon cri du cœur, sois heureuse, ça te revient. Je t'aime, bisous.
(Gisèle Lebeau, T129)

Cette proximité peut être vue comme une tentative d'apprivoiser l'autre. La personne imaginée lors de la rédaction de ce message est une victime qui a besoin d'« amour » (« Je t'aime ») et d'encouragement (« Tu peux t'en sortir ») pour se sortir de sa situation de violence conjugale. Elle sera bien avertie que « le parcours n'est pas facile », mais qu'il vaut la peine de le traverser. L'injonction « Sois heureuse » est une autre invitation à faire un pas pour s'émanciper, car le bonheur ne peut se trouver dans la situation de violence conjugale. Le message entier est aussi amical que s'il avait été écrit par une personne proche. Il cible bien les carences des victimes de violence conjugale qui sont aux prises avec un conjoint qui fait exactement le contraire, c'est-à-dire saper leur confiance, prendre le contrôle de leur vie et les détruire moralement.

La deuxième personne du singulier a été souvent utilisée, parfois même pour s'adresser à une victime en particulier : « Je t'écis ces quelques mots pour te dire que je suis fière de toi, de ce que tu as accompli depuis que tu as décidé de te respecter. » (A80¹¹), « Tu espérais qu'il te frappe. Ç'aurait été tellement plus simple pour voir la réalité et le quitter. » (A141), mais aussi parfois pour se parler à soi-même :

C'est quoi cette rage-là, que je traîne avec moi, même après m'être libérée de ce monstre ! Laisse ce boulet

¹⁰ Extrait de la page « En savoir plus » du site vivrelaviolenceconjugale.ca

¹¹ Lorsque le témoignage était signé Anonyme, nous avons ajouté un A devant le numéro du témoignage, lorsqu'un pseudonyme ou une signature était utilisé, nous l'avons inclus et plutôt mis un T devant le numéro.

de côté et VA... Le temps te redonnera cette aisance
qui te va si bien... VA! Envole-toi et sois
heureuse. (Une femme qui recherche le bonheur, T5).

Dans cette injonction personnelle, elle se conseille à elle-même de lâcher prise afin de retrouver une « aisance » qu'elle connaît déjà puisqu'elle « te va si bien ». Il s'agit d'un témoignage intéressant, car il commence au « je » et se termine au « tu ». Elle semble donc se reconnaître dans sa rage, mais cherche à se retrouver dans un bonheur lointain : « Le temps te redonnera cette aisance », comme si la distance temporelle était trop grande pour se l'approprier et parler au « je ». Incidemment, dans ce témoignage, la victime se confie d'abord et se parle ensuite à elle-même, comme si elle se répondait, comme si elle s'était extraite de son rôle de victime pour se montrer la voie.

Lorsque les témoins ont imaginé une victime lisant leur message, ils ont voulu d'abord l'encourager : « :-) Il y a de l'espoir mesdames! [...] Bonne chance! Xx » (A121), « Tu as fait un bon bout de chemin et surtout le plus difficile » (A79) et leur rappeler de garder espoir : « Même si votre entourage ne vous croit pas, gardez espoir. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. C'est ce que j'ai fait. » Anonyme (A121), « Et n'oublie pas que derrière les nuages, le soleil brille toujours. » (NG, T157). Évidemment, une telle attitude tombe sous le sens, si l'on se préoccupe de violence conjugale, on se préoccupe également des victimes et de leur sort. Et comme près de la moitié se sont identifiées elles-mêmes comme victimes, l'on peut supposer que certaines ont écrit ce qu'elles auraient aimé lire afin de les aider dans la même situation.

Certaines sont d'ailleurs allées plus loin dans cette logique et ont voulu les conseiller : « Choisissez-vous! Même si le pas à franchir vous semble inaccessible, ce n'est pas le cas. » (A184), « Ne restez pas seule! » (A121), « DIT STOP MAINTENANT! TU N'ES PAS SEULE! » (NG, T157). Malheureusement, même si la solution tient en deux mots : « Choisis-toi » (Line), les ramifications sont trop nombreuses et complexes pour que ce soit aussi simple. D'ailleurs, les conseils ont été variés et sont allés de simples

remises en question : « [...] n'endure pas ça [...] » à de complexes scénarios de protections : « Tout était planifié : il était dans la douche, j'ai laissé fonctionner l'aspirateur, caché ses clés et suis partie. » (Sandra, T182). Geny, donne plus de détails :

J'ai fait mes boîtes en cachette, séparé toutes les photos de famille en parts égales, les recettes familiales, les vêtements de ma fille, les assiettes, etc. Je les cachais sous les escaliers. Un jour, je lui ai annoncé mon départ, je savais que le pire était à venir, mais je savais que c'était le dernier « stretch ». (Geny, T135)

Parmi les conseils, il y avait également des avertissements : « Je vois que ton pommier a déjà des bourgeons, mais il y a des insectes nuisibles qui gravitent autour de toi. » (A79). D'ailleurs, les enfants victimes ont parfois ressenti le besoin de ressaisir les mères : « Un jour, ce n'est pas elle qui a reçu la volée, ce fût moi, du haut de mes 11 mois! [...] donc chères mamans : tolérance zéro svp! » (A120) ou même les deux parents : « Stop à la violence parce qu'un jour votre enfant pourrait être en famille d'accueil. » (Christian Lavoie, 13 ans, T192).

Plusieurs reconnaissent la difficile situation des victimes de violence conjugale et ont tenu à leur exprimer une certaine reconnaissance : « Merci à toutes les Élyse que j'ai croisées durant les cinq dernières années. » (Sylvie, intervenante auprès des femmes, T77), « Je salue leur force, leur courage, leur détermination et leur capacité à rebondir. » (Une intervenante en maison d'hébergement, T17), « [...] je rends hommage à ces filles, ces mères, ces grands-mères qui, un jour, ont pris leur plume pour rédiger un scénario à la hauteur de leurs "talents" » (Isabelle, T251). En reconnaissant ainsi le courage requis pour reprendre le pouvoir sur sa vie, les témoins ont pu offrir une amicale « tape dans le dos » aux victimes qui s'en sont sorties qui lisent les témoignages du site, tout en inspirant celles qui peinent toujours à reprendre confiance en leurs capacités.

3.2.2. Population générale

L'un des objectifs du site était de « donner accès à la population à cette réalité méconnue ¹² ». Le RMFVVC espérait que les gens, en lisant ces témoignages, comprennent mieux la réalité des victimes de violence conjugale et qu'ils choisissent de se mobiliser pour les aider. Ce sentiment que la population gagnerait à comprendre la réalité des victimes a été partagé par plusieurs, dont cette femme : « Parfois, les gens disent “je ne l'ai pas vécu, mais je sais ce que c'est”. Non! Ils ne peuvent le savoir sans l'avoir vécu. » (Femme qui a décidé de vivre, T57). Assurément, la violence conjugale peut être une préoccupation fort lointaine pour une personne qui n'a jamais été touchée. De plus, étant donné qu'il s'agit d'une réalité complexe, différents pans de cette réalité ont pu être exposés dans le cadre des témoignages du site.

Par exemple, une des premières publicités québécoises montrait une femme ensanglantée enfermée et se cachant de son conjoint dans la salle de bain. Or, les ressources d'hébergement avaient constaté alors que les gens avaient par la suite associé la violence conjugale à la violence physique et que certaines femmes ne s'estimaient pas victimes tant qu'elles n'avaient pas été frappées, chose que nous avons relevée dans les données : « Je n'ai pas de bleus, je ne peux pas porter plainte... » (Un mal intérieur, T3), « j'étais convaincue de ne pas être victime de violence conjugale jusqu'à ce que quelqu'un me dise que ce n'est pas parce que je n'étais pas battue physiquement que je ne l'étais pas. » (Francesca, T153). Il va sans dire que nous n'irions pas jusqu'à dire que cette publicité a fait régresser la cause, mais en mettant en lumière la violence conjugale en tant que violence d'abord physique, elle a pu jouer un rôle dans les représentations sociales de la violence conjugale.

¹² Tiré du communiqué de presse du RMFVVC (voir annexe 1)

Or, la violence conjugale peut prendre différentes formes, tel que l'ont exposé les différents témoignages sur le site. De plus, les témoignages ne sont pas faits par une comédienne; ils ne sont pas le fait d'une fiction, comme le mentionne Gina, intervenante : « Ce n'est pas de la publicité quand j'ai devant moi une femme qui me raconte son vécu en pleurant. ». L'espoir que la population soit touchée par de vrais témoignages n'est pas seulement l'apanage du RMFVVC qui a mis le site sur pied, mais aussi celui des personnes qui y ont laissé une trace.

Et en quoi la population aurait-elle besoin d'être sensibilisée par les témoignages? Parce que leur attitude peut être déterminante dans le parcours d'une victime, et que les gens devraient être conscients :

[...] des ravages que cette violence sème autour de cette personne : jugement, incompréhension, peur d'écouter, peur d'aider, impuissance... Incompréhension! [...] Jugement! [...] Il ne faut pas fermer les yeux face à la violence, écouter et respecter est un minimum, peut-être assez pour leur donner des ailes!!!! » (Sylvie, T199).

Dans cette perspective, mentionnons la grande difficulté des victimes à faire face à l'incrédulité de leur entourage ou aux préjugés de la population à ce sujet. Même les intervenantes trouvent ce contexte social ardu, tel que le décrit Sonia :

Ce qui est le plus difficile dans mon travail, ce n'est pas d'être exposée à toute cette violence et ses horreurs, mais bien d'avoir en plus à défaire les préjugés sur la violence conjugale auprès des gens que je côtoie, prendre position à chaque blague sexiste et dégradante. (Sonia, intervenante, T115)

Il semble que la violence conjugale soit : « Une réalité difficile à comprendre pour monsieur et madame tout le monde. » (Véronique, T84) et cette incompréhension peut amener une certaine indifférence, tel que le relate une autre intervenante : « Comment, en 2013, les gens peuvent-ils rester indifférents devant toute cette violence vécue par les

femmes. » (Tina, T143). Une autre intervenante utilise cet état de fait pour se motiver : « Côtayer quotidiennement des femmes et des enfants vivant de la violence conjugale et de voir tout le silence qui les entoure me donne la force de continuer. » (Marie, intervenante, T104).

Évidemment, l'indifférence ou le manque de connaissances nuit aux victimes, car elles sont encore plus démunies quand elles dévoilent et doivent rester seules avec leur situation : « où et comment trouver de l'aide, quand personne ne croit ce que tu oses dévoiler » (Mimie, T97). Il semble que cela soit arrivé à plus d'une victime, car une autre victime ajoute : « [...] Même si votre entourage ne vous croit pas, gardez espoir. » (A121). Et malheureusement, le site est là pour nous rappeler que la violence conjugale existe toujours et qu'elle n'est pas toujours visible. Mais surtout, « Beaucoup de femme vivent en secret la violence conjugale : je suis une de ces femmes. » (Marguerite, T197).

Que peut donc faire la population générale face à la violence conjugale? « Il est important d'agir afin d'aider » (Intervenante, T67). D'ailleurs, le RMFVVC avait appris de la campagne gouvernementale de 1998 et il avait donc ajusté le tir quand il a voulu faire connaître les services de ses membres quelques années plus tard. Il avait un slogan plus général et la publicité visait les proches des victimes afin que les demandes d'aide ne restent pas lettre morte et que ceux-ci sachent comment réagir.



Figure 3 — Publicité du RMFVVC

Surtout, la population générale se doit de rester à l'affût, car il y a de bonnes chances que des victimes fassent partie de leur entourage. Et c'est à ce moment que la sensibilisation portera ses fruits : les gens sauront identifier tous les types de violence conjugale, ils croiront les victimes et les appuieront sans jugement. Car il ne faut pas oublier que la violence conjugale est une situation qui touche aussi les proches de la victime, qui se sentent alors impuissants : « Ce fut très difficile d'accompagner ma fille. » (Clé, T186) qui ajoute, à l'intention de l'entourage des victimes : « Je ne l'ai jamais lâchée, j'ai toujours cru en elle. Faite de même. »

3.2.3. Intervenante/ressource

Un troisième auditoire imaginé par les témoins est celui des intervenantes (de divers horizons) et des ressources d'aide aux victimes de violence conjugale. En plus de mentionner l'apport de ceux qui les ont aidées à traverser l'épreuve de la violence conjugale, les témoins vont jusqu'à les remercier directement : « Avec l'aide d'intervenantes de la Gitée, médecins, thérapies, psychologues et policiers, j'ai été capable de m'en sortir. [...] Merci pour toute l'aide que vous m'avez apportée. » (Karmen, T219).

Tout compte fait, le fait que le RMFVVC soit à l'origine du projet et que les victimes aient été sollicitées par le biais des intervenantes a pu favoriser l'émergence de témoignages de reconnaissance. Il semble que les témoins aient profité de la plateforme pour exprimer des sentiments de reconnaissance vis-à-vis les intervenants. C'est ainsi que les remerciements ont été adressés aux ressources, de façon directe : « Merci à l'équipe formidable de l'Auberge. » (A20) ou de façon plus générale : « Tout autour de nous, nous avons la chance d'avoir des femmes merveilleuses pour nous aider, nous écouter. Remerciements sincères à ces femmes dévouées provenant des maisons d'aide. » (Sylvie, T93). Cette reconnaissance est plus souvent le fait de victimes, de proches de victimes ou d'enfants-victimes.

Une variante intéressante est le témoignage qui semble s'adresser à une victime, mais qui au final s'adresse à quelqu'un d'autre. Dans l'extrait suivant, une agente de police semble parler à une victime, mais à la fin, on réalise qu'elle s'adresse en fait aux intervenants : « Que notre action doit être aussi juste, complète et sans préjugé, comme au premier jour de notre rencontre »

La première fois que je suis allée chez toi, tu étais cachée. La scène était horrible : chaises et meubles renversés, assiettes et verres cassés, la nourriture et la bière de la veille jonchaient le sol. Tu étais accroupie dans le garde-robe. Je me suis approchée et j'ai vu ton œil déjà bleu, mais surtout cette détresse qui m'a touchée droit au cœur. [...] Je retiens de toi qu'il faut donner l'espoir à chaque femme victime de violence conjugale à toutes les fois que nous intervenons. Que notre action doit être aussi juste, complète et sans préjugé, comme au premier jour de notre rencontre. Il n'y a personne qui demande à vivre de la violence et qui mérite d'en vivre. J'aime croire que je peux faire la différence. (Sergente Annette Charbonneau, T198)

Évidemment, même si la sergente utilise le « tu » dans son témoignage, le contexte nous apprend qu'elle rend un hommage posthume à une victime décédée et que son message se veut plus un appel aux intervenants d'intervenir à chaque fois comme si c'était

la première fois. Parce que même des intervenants connaissant la problématique peuvent finir par s'user et être blasés d'intervenir à plusieurs reprises sans résultats apparents. Les victimes, pour de multiples raisons (espoir, besoins financiers, peur, etc.), peuvent retourner dans les bras de leur bourreau. Ce qui, pour la population générale, est incompréhensible est en conséquence aussi difficile à vivre, bien que compris, pour les intervenants, car ils peuvent finir par croire leurs efforts vains.

3.2.4. Agresseur

Le dernier type d'auditoire imaginé est le plus surprenant, car il s'agit de l'agresseur de la victime. Et cela a inévitablement influencé la forme qu'a prise le message. Un message adressé à un agresseur n'aura pas le même ton que celui adressé à une victime ou une intervenante. De même, si l'on imagine une victime, on essaie de lui donner espoir, si l'on veut toucher la population en général, on décrira la violence conjugale ou ses impacts afin qu'elle comprenne mieux la problématique. Lorsqu'adressé à l'agresseur, le message prend la forme de question : « Pourquoi es-tu si méchant? » (Une femme sur ses gardes, T2) ou de reproches : « Aïe, j'ai mal. Une phrase que tu n'entends pas. Tu es sourd, je le répète, tu recommences, j'ai encore mal... Cela ne finira donc jamais. » (Un mal intérieur, T3) et « Toi, homme méchant, sans cœur et arrogant. Toi, qui n'apprécie pas ce qu'une femme peut t'apporter. Tu mérites de vivre seul avec le reflet que tu miroites » (Une femme sur ses gardes, T2).

Que peut-on dire à celui qui nous a tant blessée? On tente de comprendre en posant des questions, cherchant la source du mal. L'on se dit qu'il soit y avoir une explication, que l'on ne peut avoir subi cela sans raison. Il doit y en avoir une. Évidemment, les personnes ayant parlé à leur agresseur en ligne l'ont peut-être fait pour des raisons de style seulement. Elles ne croyaient pas nécessairement que leur agresseur lirait leurs remontrances. Toutefois, leur message montre bien l'impuissance que vivent les victimes

de n'être pas écoutées. En s'adressant à leur bourreau, elles leur montrent tout de même qu'elles lui tendent la main. Poser une question, c'est tout de même attendre une réponse.

Bien que les témoignages impliquant l'agresseur de façon directe aient été intéressants à analyser, ils représentent une infime partie des témoignages. En général, les témoins ont favorisé un auditoire plus susceptible de les lire, tel que les victimes et les intervenantes.

Donc, dans cette première partie de chapitre, nous avons vu que les personnes ayant déposé un témoignage avaient un auditoire qu'elles s'imaginaient et pour lequel elles écrivaient. Nous avons également établi que cet auditoire avait pu être identifié selon qu'il était imaginé en tant que victime, en tant que membre de la population, en tant qu'intervenante ou ressource d'aide ou en tant qu'agresseur. Dans la partie suivante, nous nous intéresserons à la façon dont elles se sont exprimées, décortiquant les stratégies discernables dans les écrits laissés sur le site.

3.3. Les stratégies

Les stratégies désignent les catégories dont le contenu illustre les moyens utilisés afin de communiquer avec l'auditoire imaginé que nous avons vu au point 3.1. Nous verrons au point 3.3 que les personnes qui ont délivré un témoignage sur le site Internet avaient un objectif ou un but à atteindre en tête lorsque l'action de communiquer a été complétée. Dans le point 3.2, nous examinerons les stratégies utilisées pour ce faire. Donc, nous avons un auditoire imaginé et nous avons maintenant ce qui lui a été livré comme message. Évidemment, l'espace de la fiche de témoignage étant restreint, la personne ayant témoigné a choisi les éléments qu'elle trouve les plus significatifs afin d'atteindre l'objectif qu'elle visait en écrivant sur le site. Et comme elle raconte son histoire à quelqu'un d'autre, elle choisira les éléments qui, selon elle, auront le plus grand impact sur cet auditoire imaginé. Elle pourra donc choisir de nommer les impacts de la violence

au lieu des événements qui les ont causés pour sensibiliser la population générale, décrire la violence conjugale pour qu'une victime sache la reconnaître ou exprimer de la reconnaissance si elle croit qu'elle sera lue par des intervenants ou des ressources.

Car il va sans dire que toutes les personnes ont livré leur témoignage de façon particulière. C'est donc cette façon de faire qui sera analysée dans le prochain point. Ainsi, parmi les stratégies utilisées, il y a la description (qui inclut la définition et la narration), la qualification, la prise de position et le positionnement identitaire. Voyons d'abord la première stratégie qu'est la description.

3.3.1. La description

La première stratégie utilisée par les témoins est la description. Elle se définit par l'énonciation d'un ou de plusieurs événements, par l'exposé des conséquences subies ou par une mise en contexte qui dépeignent la perception qu'a un individu d'une situation, d'une chose ou de quelqu'un. La description est utile pour donner des informations, pour dresser un portrait de la situation ou même pour narrer des événements. De manière plus ciblée, la description s'est déclinée en différents types : la définition, la narration et la mise en contexte.

3.3.1.1. La définition

La définition est la première forme de description. Elle consiste à expliquer un concept à autrui, que ce soit en utilisant des métaphores ou en caractérisant les éléments particuliers du concept. En toute logique, le thème principal des témoignages étant la violence conjugale, les personnes désirant aider l'auditoire à mieux la comprendre en ont d'abord, comme Sabrina, donné une définition : « La violence conjugale, c'est comme un étau qui se resserre autour de soi » (T7). L'utilisation de cette analogie est évidemment très intéressante, car elle permet à l'auditoire de se faire une image de ce que les victimes peuvent ressentir. Un étau étant un dispositif mécanique dont la fonction est d'enserrer

pour mieux maintenir une pièce en place, l'on peut imaginer qu'avoir un étau autour de soi, qui se resserre de surcroît, doit être une expérience négative et même suffocante.

Cette image n'est pas la seule utilisée, car S.Z. a renchéri :

La violence est un monstre qui a hanté ma vie pendant sept ans. Un monstre qui change de forme, qui se déguise et qui ne cesse de se transformer d'une manière que j'étais incapable de voir ou de distinguer [...] (T43)

Évidemment, le terme « monstre » est en soi très parlant, car en le définissant ainsi, on lui accole les mêmes caractéristiques : « effrayant », « laid », « qui suscite l'horreur par sa cruauté, sa perversité, par quelque vice énorme » (Larousse, 2015). Elle en rajoute, car ce monstre prenait différentes formes ce qui le rendait pratiquement invisible. Il s'agit de montrer à l'auditoire le caractère paradoxal de ce problème. Bien qu'il soit ardu de subir la violence conjugale, cette violence est tissée dans une relation qui souvent n'est pas que violence. Par ailleurs, la violence conjugale peut, de fait, être subtile et difficile à voir parmi un ensemble d'éléments qui apparaissent normaux. Or, vu par une personne qui ne voit que l'épisode violent, il peut être difficile de comprendre pourquoi les victimes endurent leur sort et ne quittent pas au premier évènement. En outre, la réalité est pleine de nuances. Et c'est une réalité qui échappe à plusieurs, parfois même aux proches des victimes, qui insisteront pour une action qui apparaît disproportionnée à la victime, ce qui renforcera l'incompréhension et diminuera le désir d'aider, puisque la victime ne semble pas vouloir prendre action pour faire cesser la violence. En ce sens, cet extrait veut expliquer que la violence conjugale, vue par la victime, n'est pas simple à déceler, même si elle s'avère pénible à vivre.

Cette invisibilité de la violence conjugale est aussi relevée par les intervenantes : « La violence ne se voit pas toujours, mais elle fait toujours mal, comme le dit si bien la publicité. C'est tellement vrai! » (Gina, T23). Cette référence à une ancienne publicité du RMFVVC vise à mettre en lumière le fait que même si elle n'est pas toujours apparente,

la violence conjugale est douloureuse (voir Figure 3 — Publicité du RMFVVC). Implicitement, cette douleur peut dépasser le cadre physique et être psychologique. D'ailleurs, différentes conséquences psychologiques seront explicitées plus loin dans ce chapitre. En outre, cette publicité sociale avait comme objectif de redéfinir, en quelque sorte, ce qu'était la violence conjugale dans la sphère publique afin que soient considérés les types de violence qui ne laissaient pas de marques physiques : la violence psychologique et verbale, la violence sexuelle et le contrôle économique.

Il semble que cette sensibilisation demeure inachevée. Car tant que la violence n'est pas physique, elle n'est pas considérée comme une violence, mais bien comme un problème de couple :

[...] je ne savais pas que ce je vivais était de la violence conjugale, puisqu'il ne m'avait pas encore touchée. J'ai passé pratiquement un an à me dire qu'on avait un problème de communication. Jusqu'au jour où la violence a été physique. (Kate, T53)

Cet extrait renforce l'idée même que la violence conjugale est nécessairement physique, ce qui empêche les victimes de voir les signes précurseurs lorsqu'ils sont d'un autre ordre. Il est alors difficile de dénoncer quelque chose que l'on ne peut identifier.

Le caractère insidieux de la violence conjugale a été évoqué par d'autres femmes comme dans l'extrait suivant : « La violence, c'est sournois, et c'est un cercle tellement vicieux! » (A258). Cette notion de cercle n'est pas sans rappeler la théorie du « Cycle de la violence » (Walker, 1979, RMFVVC, 2006.) qui a eu d'autres échos dans les données : « Je travaille sur le cycle de la violence. La maudite roue qui tourne tout le temps. La tension, l'explosion, la rémission. » (Lysa, T30). Selon cette théorie, la violence conjugale n'est pas linéaire, mais bien circulaire. Elle débute avec une phase où la tension s'accumule, une seconde phase où la crise éclate et l'agression survient, se poursuit dans une phase où l'agresseur justifie ses actions et reporte le blâme sur la victime et se conclue dans une phase où il demande pardon et redevient un conjoint aimant.

La théorie de Walker (1979) a été traduite et adaptée par le RMFVVC dans les années 90 et beaucoup utilisée au Québec pour expliquer la violence conjugale, en particulier dans le cadre d'interventions auprès des victimes dans les maisons d'hébergement. Cette conceptualisation aidait les femmes à identifier qu'elles vivaient bel et bien de la violence conjugale tout en les amenant à comprendre la responsabilité de l'agresseur dans ce qu'elles considéraient probablement à ce moment comme un simple problème de communication dans le couple.

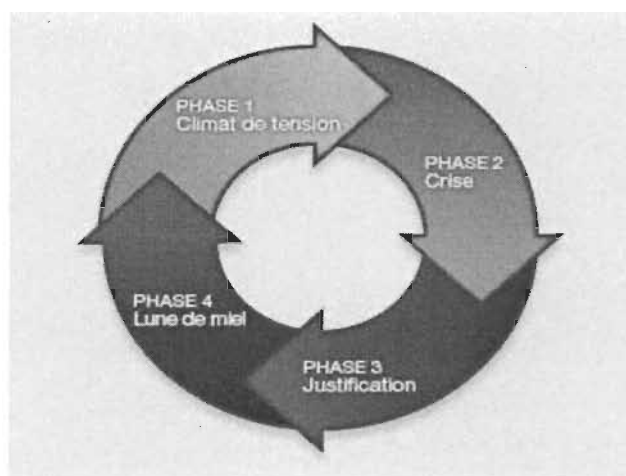


Figure 4 — Le cycle de la violence conjugale (Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale, 2006)

Enfin, en plus de chercher à définir la violence conjugale, certains témoignages l'ont plutôt dépeint à l'aide d'exemples. Les différents types de violence habituellement considérés dans le milieu de l'intervention (Gouvernement du Québec, ----) : physique, psychologique, verbale, sexuelle et économique se sont retrouvés dans les données.

Il y a d'abord la violence physique, la plus évidente : « se faire frapper » (A263), « J'ai vécu avec un gars et il y avait de la violence conjugale [...] physique (il m'a bousculée) » (A8), « Il m'attrape par les cheveux et me pousse par terre » (J'ai vaincu le

boss, T37), « Puis, la violence physique s'est installée. » (Petite, T130), « celui-ci en a profité pour la frapper, la trainer dehors par les cheveux. » (Intervenante à la Maison Hina, T67), « son conjoint la forçait à s'asséner elle-même des coups » (A218), « il était en train d'étrangler ma fille qui avait 8 ans » (Sylvie, T126). Ces exemples, en montrant de façon concrète ce que pouvait représenter la violence physique, ont certainement contribué à favoriser l'empathie chez les lecteurs. Si l'on juxtapose « J'ai vécu de la violence physique » à « Il m'a frappée avec tout ce qui lui tombait sous la main », l'on comprend que l'énonciation de faits précis et vécus est de nature à éveiller chez l'autre un certain malaise, voire une certaine compassion.

Il y a ensuite la violence verbale : « J'ai surpris à quelques reprises mon oncle dire des choses blessantes à ma tante. » (Carole, T34), « Il arrivait de travailler, le souper était prêt, mais si cela n'était pas à son goût, il foutait l'assiette par terre et il disait "si tu ne sais pas cuisiner, cuisine pas!" » (Une femme qui pleurait dans le noir et en silence, T27). Ce type de violence est souvent assimilé ou confondu avec la violence psychologique. La violence verbale est une forme de violence psychologique, car le but du message est alors de diminuer l'autre, de le faire sentir inadéquat, de remettre en question ses valeurs, ses opinions et même sa valeur en tant que personne. Toutefois, la violence psychologique n'a pas à être verbale. Une attitude froide, de la manipulation de l'entourage pour isoler la personne, des gestes de menaces ou de simples soupirs d'agacement peuvent avoir un impact considérable sur la victime.

D'ailleurs, la violence psychologique est mentionnée comme la pire des violences à vivre. « Un coup de poing fait mal, mais les paroles restent longtemps dans la tête et nous font perdre confiance en nous. » (Anonyme, T66) « [...] avec les années j'ai vite compris que ses gros mots remplis de cruauté et de méchanceté sont devenus pire qu'une "volée" » (D'une « poquée » qui espère finir ses jours dans une vie meilleure, T70), « [...] il m'empêchait de communiquer avec ma famille [...] il brisait des choses, m'humiliait, m'ignorait pendant des jours [...] » (Anonyme, T123), « Il m'espionnait et

me menaçait » (Sandra, T182), « il m'ignorait » (A8), « Il m'a coupé graduellement de mon réseau social. Je ne pouvais plus parler à mes amies, je devais demander la permission pour parler à ma mère. » (Petite, 26 ans), « Il m'a fait voir sa pelle dans son auto. J'ai demandé si c'était pour moi, il riait. » (Témiscamienne reprenant un jour à la fois sa liberté, T180). Toute la violence d'une menace, mais sans avoir à la formuler directement, voilà l'effet terriblement efficace des tactiques de violence psychologique.

La violence sexuelle, taboue, est mentionnée avec pudeur dans les témoignages : « il y avait de la violence conjugale : [...] sexuelle (relations non protégées) » (A8). « Une relation sexuelle par jour minimum et rien de sain. » (Sandra, T182). Un témoignage résume particulièrement bien le problème de la violence sexuelle, celui de Judith, intervenante :

La violence sexuelle touche les femmes dans leur intégrité et leur intimité. C'est difficile d'en parler, c'est la dernière chose qui nous est confiée et il faut un très bon lien de confiance. Pourtant, la violence sexuelle est présente la majorité du temps : Plusieurs femmes nous racontent se faire réveiller en pleine nuit par leur conjoint en train de les agresser sexuellement. Rien ne l'arrête, ni les pleurs, ni les supplications ou les vomissements, et elles se font ensuite reprocher ensuite d'être anormales, frigides et bien chanceuses d'avoir un gars comme lui, prêt à endurer tout ça. (T267)

Enfin, la violence économique est particulièrement insidieuse, car elle maintient les femmes dans la violence, craintives qu'elles sont de ne pas pouvoir subvenir à leurs besoins et à ceux de leurs enfants. Comme le mentionne une femme : « Présentement, j'ai pu le larguer là parce que j'ai finalement eu ma pension de vieillesse. » (D'une « poquée » qui espère finir ses jours dans une vie meilleure, T71). Mais la violence économique ne freine pas seulement les femmes dans leurs élans d'émancipation. Elle peut se révéler sous

la forme d'une relation toxique, alors qu'[un] « conjoint oblige sa conjointe à contribuer à la moitié des dépenses familiales et qu'elle gagne seulement 25 % du revenu familial » (T249). Elle peut même se perpétuer après la séparation, alors que certaines femmes « vont jusqu'à remettre à l'ex-conjoint la pension alimentaire perçue automatiquement, dans l'espoir d'avoir enfin la paix. » (Judith, T268).

3.3.1.2. La narration

Une des façons de décrire des événements, des souvenirs ou des personnes est la narration. Par narration, nous entendons le fait de présenter un récit continu qui nous amène d'une situation initiale à une situation finale par le biais de « péripéties ». Le plus souvent, la victime a fait la narration à la première personne du singulier :

C'est dans des états émotionnels très intenses que je me réfugie une première fois à la Gitée. C'était en janvier 2000, j'ai 36 ans, mariée et j'ai trois enfants. Victime de violence conjugale, j'ai connu la descente aux enfers : peur, divorce, humiliation, intimidation, perte de la garde de mes enfants, pauvreté, dépression, tentatives de suicide, ados difficiles... (Karmen, T219)

Tandis que les proches et les intervenantes utilisent les première, deuxième ou troisième personnes du singulier :

Ses larmes coulent sans cesse, elle dit qu'elle ne comprend pas ce qui lui arrive ni pourquoi elle en est là. Elle n'a plus d'espoir, d'envie, d'estime, de bien-être et s'inquiète de son avenir et celui de ses enfants. Elle se sent coupable, mais ne sait pas pourquoi, ni coupable de quoi. (Janie et Marylène, T221)

La narration a servi à exposer les expériences de victimisation, à fournir une marche à suivre ou à mettre l'accent sur les impacts laissés par la violence conjugale. Un point intéressant du schéma narratif est l'élément déclencheur ou le point de bascule, c'est-à-dire l'événement qui a poussé la victime à demander de l'aide ou à passer aux actes afin de se libérer de sa situation néfaste.

Il semble en effet que les personnes qui se sont sorties de la situation de violence conjugale ont souvent eu envie de partager l'élément qui leur a permis de se mobiliser et d'agir. Les enfants ont souvent été identifiés comme un vecteur important de la décision de quitter la relation ou de prendre des mesures. « De voir mon fils pleurer puis tourner en rond sur lui-même et se taper les oreilles avec ses mains en même temps, aura été pour moi le déclic qui m'a fait réaliser que c'était assez » relate Survivante (T6) à propos des impacts de la violence conjugale sur son fils. La détresse d'une mère (T21) déclarera : « [...] pour moi c'est inacceptable de vivre une vie comme ça et surtout de faire vivre cette situation à un ou plusieurs enfants. C'est grâce à ce petit ange que j'ai eu le courage de me sortir de ça. ». La violence est toujours inacceptable, mais SURTOUT quand elle implique des enfants. Les enfants peuvent contribuer à faire réaliser la gravité de la violence, comme le décrit bien Karine :

Ce qui m'a décidée [d'aller] rester à La Gîtée, ce n'est pas quand mon copain m'a rentré dedans avec l'auto alors que j'étais piétonne. C'est lorsque j'ai accompagné mon fils au chemin pour qu'il prenne l'autobus et qu'il m'a dit que mon copain lui faisait peur et qu'il avait peur le soir en revenant de l'école que je ne sois plus là, que je sois morte. (T47)

Alors que se faire frapper est tout de même un incident grave portant atteinte à son intégrité physique et à sa sécurité, c'est l'inquiétude de son fils qui fait réaliser à Karine que la situation nécessite un hébergement en ressource d'aide aux victimes de violence conjugale.

Évidemment, outre les enfants, l'épisode de victimisation de trop « Je suis partie après le deuxième viol. Après le premier je l'avais avertie que je le quitterais » (A122), la « peur de mourir » (Petite, T130) ou même le moment où l'on préfère « qu'il me tue que de continuer avec lui » (Sandra, T182) est le type de raison qui a motivé les victimes à se mettre en action.

Mais comment s’y prendre? Plusieurs témoignages ont fait état des démarches à suivre afin de se libérer tel que « cach [er] de l’argent afin de pouvoir quitter rapidement si la situation le nécessitait » et « mentionn [er] à un intervenant de proximité que s’il voyait son nom sur l’afficheur du cellulaire, de venir chez elle. » (Audrey, T22). Sandra (T182) raconte pour sa part la planification de son évasion : « il était dans la douche, j’ai laissé fonctionner l’aspirateur, caché ses clés et suis partie ». La description de leur scénario de départ démontre une certaine fierté d’y être parvenue, mais aussi le désir de fournir une certaine « marche à suivre » afin d’aider les autres victimes à s’en sortir.

Enfin, la narration a servi à faire la nomenclature des différents impacts de la violence conjugale. Les conséquences décrites sont majoritairement de nature psychologique et perdurent dans le temps. Les témoignages mentionnent l’« anxiété », les « angoisses », la « déprime », les « difficultés à dormir », l’« épuisement », les « pleurs inexpliqués », la « culpabilité de ne pas être une si bonne conjointe » (Une psychologue, T50). Une autre mentionne : « Résultats dévastateurs pour moi et mes enfants : stress, isolement, échec scolaire, estime de soi, suicide et des délits mineurs. » (Martine, T69).

Au niveau des intervenantes, elles sont plusieurs à mentionner « de craindre pour la vie de femmes et d’enfants », parce qu’à l’extérieur de la maison d’hébergement, celles-ci « sont livrées à elles-mêmes; dans leur main, leur cellulaire comme seule “arme” pour se protéger. » (Danièle, T45). Il semble donc que la violence conjugale ait un effet pervers sur un plus grand nombre de personnes que seulement sur les victimes.

3.3.1.3. La mise en contexte

La personne qui décrit utilise parfois la mise en contexte afin d'assurer une cohérence dans le témoignage. Ainsi, l'on comprendra mieux le départ, la prise de conscience ou la dénonciation.

Moi, ça a commencé quand j'étais enceinte de trois mois, et ça s'est poursuivi pendant 13 ans, jusqu'au jour où j'ai décidé que c'était fini. Il se levait enragé le matin et se couchait enragé le soir. Il était aussi violent avec mes deux filles. Fallait que mes filles passent à quatre pattes en avant de la télé, sinon, elles mangeaient de méchantes claques. Un moment donné, il était en train d'étrangler ma fille qui avait 8 ans. Une autre fois, où je voulais appeler les policiers, il a arraché le téléphone du mur et voulait m'assommer avec. 3 semaines après avoir accouché de ma deuxième fille, il m'avait frappé pas à peu près. J'avais tellement peur que je n'avais pas porté plainte. Il me brisait moralement à tous les jours par ses insultes. Le jour où je suis partie, il venait de me dire « je vais te passer au travers de la vitre ». Je l'ai regardé dans les yeux et je lui ai dit « tu passeras personne au travers de la fenêtre à soir » et j'ai dit à mes filles « On s'en va ». On est parties et moi et mes filles on a enfin été heureuses. (Sylvie, T126)

Par une mise en contexte, on facilite également l'empathie, car le cadre évoqué peut sembler familier au lecteur. La narration des épisodes de violence permet à ce dernier d'imaginer la scène et ainsi de se sentir concerné par le problème énoncé. Par exemple, une femme enceinte ou un homme ayant des enfants peut être horrifié à la simple pensée que quelqu'un puisse violenter une femme qui attend un enfant. Par ailleurs, dans l'extrait précédent, nous comprenons rapidement que les options sont réduites pour Sylvie, car une tentative d'appeler les policiers s'est transformée en épisode de violence. Alors que tout le récit transpire la violence et le malaise, Sylvie prend toutefois la peine de nous rassurer :

son histoire se termine bien. Ainsi, une victime lisant ce témoignage peut garder espoir : le bonheur après la violence existe bien. Sylvie est là pour en témoigner.

Et elle n'est pas seule. Plusieurs témoignages ont pris la forme d'un parallèle avant – après qui semble vouloir être une incarnation de l'adage « Après la pluie vient le beau temps ». Toutefois, dans notre cas de figure, le beau temps n'apparaîtra pas de lui-même, mais nécessitera une action de la part de la victime.

Je ne pensais pas que je pourrais m'en sortir un jour, car quand j'étais avec mon chum j'étais très isolée, je ne pouvais pas parler avec du monde. Je commence à reprendre un peu plus de confiance et d'estime de moi-même et à redevenir la femme que j'étais avant de le rencontrer. (Lysa, T30)

Au début j'ai cru que c'était moi le problème, puis je me suis ressaisie et réalisé que c'était un homme très instable psychologiquement. Je l'ai quitté dernièrement. Maintenant je suis bien. (Sophie, T134)

De voir mon fils pleurer puis tourner en rond sur lui-même et se taper les oreilles avec ses mains en même temps, aura été pour moi le déclic qui m'a fait réaliser que c'était assez. Ça m'a permis de nous choisir une vie meilleure... sans tension, ni violence. (Survivante, T6)

Bien que plusieurs messages soient ainsi des odes à la libération et à l'autonomisation de la victime (nous y reviendrons plus tard), les témoignages ne sont pas tous le fait de personnes libérées de l'emprise de la violence conjugale. Les descriptions peuvent alors prendre un ton plus dramatique.

À quel prix? Je vis les conséquences de la violence conjugale post-séparation, les conséquences économiques, l'aliénation parentale non-reconnue et de la médiation en sens unique depuis 2006. Résultats dévastateurs pour moi et mes enfants : stress, isolement, échec scolaire, estime de soi, suicide et des délits mineurs. Tous les moyens ont été pris pour nous

atteindre : intimidation, menaces, non-respect des lois et des jugements. Même les policiers et les intervenants sont impuissants devant ce contexte de violence. Encore aujourd'hui, ni mes fils ni moi ne vivons en PAIX! (Martine, T69)

Non seulement voit-on ici un cas où la situation n'est pas résolue, mais elle met en lumière un élément à ne pas négliger dans un contexte de violence conjugale : la violence post-séparation. Bien souvent, le premier conseil donné à une victime est de partir et de quitter son conjoint, comme si l'éloigner allait régler le problème. Or, en particulier si la victime a déjà essayé cette tactique, le départ est loin d'être la panacée dans de nombreux cas. Malheureusement, la séparation peut augmenter la violence et même le risque de mourir pour les victimes de violence conjugale (Beaupré, 2015, Wilson, Daly & Wright, 1993). Ce témoignage se veut donc une réponse à l'éternelle question posée en jugement : Mais pourquoi ne part-elle pas?

Imaginer l'horreur en la sachant vécue par un autre humain donne une dimension particulière à la sensibilisation. Il ne s'agit pas ici de fiction de publicité-choc, mais bien de témoignages réels. La violence conjugale devient plus concrète lorsqu'elle est décrite avec des faits vécus. C'est probablement la raison pour laquelle la description occupe une grande place dans les témoignages.

Parmi les récits, ceux émanant d'enfants victimes sont susceptibles de toucher particulièrement l'auditoire. L'impuissance vécue par le fait de voir ses parents se déchirer alors qu'ils devraient s'unir pour le protéger et de n'avoir que peu de pouvoir pour se sortir de la situation (un enfant ne peut quitter aisément le nid familial sans aide) contribue à augmenter le caractère touchant de ces témoignages. Ils sont non seulement désemparés, mais se sentent également considérés comme des victimes secondaires, et parfois, ils ne sentent même pas considérés comme des victimes comme l'affirme une jeune adulte : « J'étais l'enfant, celui qu'on oublie souvent lorsqu'il y a de la violence conjugale. ». Car même si la violence ne lui était pas adressée, elle « ne réussit pas à oublier les images

d'horreur » et elle a « de la difficulté à faire confiance aux hommes » (A128). Somme toute, l'impuissance vécue durant son enfance la poursuit toujours.

De plus, l'enfant se retrouve souvent avec un parent (souvent la mère) désespéré et aussi démuni qu'eux, comme en fait foi le témoignage suivant :

Mon père arrive à la maison « ben soûl ». Moi j'ai six ans, ma sœur neuf ans. Ma mère est en panique; elle sait que ça va brasser... elle le sent... elle le voit... Elle a peur et nous aussi. En vitesse, elle se sauve avec nous. Où va-t-on maman? Au « stand » de taxi répond-t-elle. Vite, dépêchez — vous! Enfin en sécurité, le taxi roule « Ou allez-vous madame? », demande le chauffeur. « Je ne sais pas », dit-elle en pleurant. « Continuez à rouler, on attend que la tempête se calme... » (Un enfant victime, T12)

Dans cet extrait, la mère de famille s'en remet au chauffeur de taxi pour les emmener loin de « la tempête ». Elle ne sait pas quoi faire et ne peut qu'attendre l'accalmie. Elle pleure et au final, elle ne fait qu'éviter l'épisode de violence pour cette fois.

Les témoignages d'enfants illustrent par ailleurs l'empreinte intergénérationnelle que peut prendre la violence conjugale. La peur de se métamorphoser en agresseur a été exprimée par plusieurs d'entre eux.

Toutefois, depuis quelque temps, je ne vais pas très bien. Aussitôt que je suis nerveux ou en colère, j'ai peur. Chaque fois que je vis une déception ou que quelque chose ne tourne pas rond dans ma vie, j'ai peur. Je suis de plus en plus distant avec mes amis et ma famille. Je m'isole dans ma chambre pendant plusieurs heures en attendant que ça passe. En fait, ce qui me hante depuis un certain temps, c'est la peur, la peur de moi, la peur de devenir comme mon père. Je n'ose pas en parler à ma mère, de crainte qu'elle ait peur de moi, elle aussi. (Simon, 16 ans, T76)

Par contre, à l'inverse, l'expérience vécue a été sublimée par certains qui l'utilisent afin de ne pas reproduire ce qu'ils ont vécu dans leur enfance :

Zéro tolérance pour la violence physique. C'est LA règle chez nous. Un seul coup de poing a immédiatement brisé à jamais la relation de mes parents. L'homme #2 n'a jamais enfreint LA règle. Il n'avait pas besoin de contacts physiques pour instaurer un climat de peur. Les insultes, les menaces, les mensonges et le matériel brisé suffisaient amplement. Nous étions toutes prisonnières de LA règle. C'est si facile de banaliser la violence lorsqu'elle ne laisse pas de traces sur les corps. Je rêvais en vain du jour où #2 allait enfreindre LA règle; du jour où il serait également banni de nos vies. (Une fille avec des nouvelles règles, T169)

C'est seulement à la signature que l'on comprend que cette jeune femme ne suivra pas la règle de non-tolérance à la violence physique de sa mère. Elle réalise toutefois, à l'instar de plusieurs autres personnes ayant témoigné, que la violence conjugale n'est pas que physique. En outre, ce témoignage illustre également que les enfants ne sont pas que témoins, mais bien des victimes collatérales de la violence conjugale, en particulier dans l'extrait : « Nous étions toutes prisonnières ».

Autres témoins, indirects la plupart du temps, les intervenantes estiment souvent être les témoins « privilégiés » de ce que vivent les victimes de violence conjugale. Elles prennent donc la peine de rapporter les histoires qui les ont marquées. Elles ne peuvent rester insensibles à toute cette misère, mais elles relatent également le côté positif de travailler avec les victimes : les voir s'épanouir enfin et goûter à la vie : « Choyée par la vie de pouvoir être spectatrice de ce magnifique partenariat, je demeure dans mon siège, captivée par ces histoires. » (Isabelle, T251).

Maintenant que nous avons vu comment la définition, la narration et la mise en contexte ont constitué la base de la description, c'est-à-dire la première stratégie, nous nous pencherons sur la deuxième, soit la qualification.

3.3.2. La qualification

La seconde stratégie observée dans le corpus est la qualification. Ici, l'on entend par la qualification le fait de poser un jugement, qu'il soit positif ou négatif, sur un élément, une situation ou une personne. Lorsque les témoins décrivaient, nous pouvions imaginer ce qu'ils racontaient. Quand les témoins qualifient, il y a une charge émotive qui met l'accent sur un contenu particulier. Le tout est jaugé, de façon à faire ressortir les éléments positifs, d'une part, et l'on parlera alors de reconnaissance. D'autre part, l'on pourra mettre en lumière le caractère péjoratif d'un élément, et l'on parlera alors de blâme.

3.3.2.1. La reconnaissance

La qualification de nature positive, la reconnaissance, est surtout axée sur les personnes ou leurs actions, en particulier sur les victimes et les intervenantes. Mais il y a une occurrence bien particulière de reconnaissance envers un agresseur :

J'ai eu la malchance ou la chance, tout dépend de quel côté on se met, de rencontrer un homme violent, contrôlant et manipulateur. [...] grâce à lui, il m'est arrivé la plus belle chose de ma vie. J'ai eu une petite fille extraordinaire. Grâce à lui j'ai appris ce qu'était la violence conjugale. Grâce à lui, j'ai appris que même si on n'est pas attaquée physiquement, c'est tout aussi blessant. Grâce à lui, j'ai aussi appris à demander de l'aide. Et surtout, j'ai appris que peu importe la situation, il y a de l'aide. Et grâce à cette aide précieuse, aujourd'hui, je souris! Merci à tous ceux qui ont été là pour moi. (Kate, T53)

Il est plutôt rare que l'on remercie la source de nos malheurs. Mais dans ce cas-ci, la victime a choisi de voir également les points positifs de la situation. C'est une

occurrence que nous avons pu observer dans le cadre de notre stage de recherche antérieur. Une femme ayant été victime d'une tentative de meurtre avait réalisé que cette relation extrêmement toxique lui avait appris à s'affirmer auprès de sa famille et à prendre confiance en elle-même, ce qu'elle n'avait jamais pu faire autrement.

Outre cet élément, la plupart des contenus de reconnaissance ont été adressés aux ressources et aux intervenantes. Il semble que le site a représenté une occasion pour les femmes de remercier les personnes qui les avaient soutenues dans leur périple : « J'ai eu beaucoup d'aide de chaque intervenante. Une chance que j'ai eu leur aide. Elles m'ont sauvé la vie. Merci à l'équipe formidable de l'Auberge » mentionne Émilie (T20). Une autre rapporte le soutien à l'externe : « Aujourd'hui, grâce à la ressource et mon suivi à l'externe, je reprends le contrôle de ma vie, je sors tranquillement, mais surement de l'isolement, et j'en sors grandie, mes enfants aussi Merci. » (A59). Et la reconnaissance ne vient pas toujours de la part des victimes. Les proches peuvent aussi recevoir des services, comme cette mère : « Je suis privilégiée d'avoir été en contact avec une intervenante en maison d'hébergement puisque j'ai pu en parler, me faire aider et rassurer. » (Une maman inquiète, T43).

Enfin, en ce qui a trait à la reconnaissance, il faut mentionner que les victimes ont été maintes fois mentionnées par leur entourage, mais également par des intervenantes. Mélissa se dit « Impressionnée devant autant de force. Ces femmes que je rencontre chaque jour sont des survivantes. » (T16). Mélanie leur trouve « une résilience incroyable » et « de grand courage. » (T14). Joannie reconnaît leur apport à sa propre évolution : « Sans elles, nous ne serions pas ce que nous sommes comme professionnelles. » (T88). Mais accompagner les victimes vient avec une lourde responsabilité. Les récits peuvent parfois peser lourd dans le bagage des intervenantes.

Mais elles n'en sont que plus déterminées à faire leur travail, qui leur apparaît encore plus justifié et nécessaire, comme le résume si bien Julie S. :

Leurs histoires m'habitent. Moins qu'au début, mais encore souvent. Il est des jours où elles m'écrasent et m'empêchent de respirer. Le plus souvent, elles nourrissent ma colère. Elles me font continuer, m'obligent à bien aimer ce que j'ai. Leurs histoires, c'est notre histoire. (T56)

Les intervenantes sont pleinement conscientes de la charge émotive qui accompagne leur travail. Parfois même, leur entourage trouve « que c'est un milieu trop négatif et qu'il doit être difficile d'y travailler » (Marie-Andrée, T91). Mais elles tiennent avec passion « un rôle magnifique : celui de leur permettre de reprendre le contrôle de leur vie » (Joannie, T88).

De part et d'autre, les victimes comme les intervenantes reconnaissent la part d'autrui dans leur propre cheminement : l'écoute, le soutien et les outils donnés aux premières, la satisfaction d'aider, la fierté de les voir s'épanouir et la conviction d'être utiles aux secondes. Maintenant que nous avons vu la qualification positive en tant que stratégie de communication, nous passerons maintenant à son pendant négatif, le blâme.

3.3.2.2. Blâme

La qualification, soit l'action de jauger, n'allait pas toujours dans le sens positif. Parfois, les témoins ont utilisé le blâme afin de faire comprendre leur désarroi. Comme « Une femme sur ses gardes », qui s'adresse à son agresseur : « Toi, homme méchant, sans cœur et arrogant. Toi, qui n'apprécie pas ce qu'une femme peut t'apporter. Tu mérites de vivre seul avec le reflet que tu miroites. » (T2). Elle expose clairement son opinion de cette personne et dicte même un châtiment souhaité. Une autre considère les agresseurs de « voleurs de vie » (A58). Petite fait également des reproches à son ex-conjoint : « Il était policier. Il était censé me protéger. » (T130).

Les blâmes ont surtout visé la population en général, pour leur manque de connaissances ou d'empathie : « Mais comment peut-on juger?!? C'est là qu'on se rend compte qu'il y a une injustice dans la vie. Nous sommes victimes et ce sont nous qui avons les critiques et les regards de jugements!!! » (A265). Aussi, l'incrédulité est très difficile à vivre pour une autre : « Le plus triste pour moi, c'est de penser que ma famille ne croit pas ce que j'ai vécu avec lui » (Une femme qui ne vivra pu jamais, jamais, jamais dans une relation comme ça, T74). Une intervenante mentionne le manque de protection des victimes en dehors des murs de la ressource d'hébergement : « Dehors, elles sont livrées à elles-mêmes; dans leur main, leur cellulaire comme seule "arme" pour se protéger. » (T45).

Autant la reconnaissance était une façon de transmettre des remerciements qui n'avaient pu être formulés autrement, le blâme a représenté pour les victimes un moyen d'exprimer des sentiments négatifs avec autrui sans avoir à en subir les conséquences. Cela a permis d'extérioriser une certaine frustration par rapport à leur situation. En tant que stratégie de communication, le blâme avait pour fonction d'informer et d'influencer autrui sur une personne ou une situation.

Alors que nous avons décrit la qualification, nous passerons maintenant à la troisième stratégie utilisée par les témoins : l'appel à la mobilisation.

3.3.3. L'appel à la mobilisation

La stratégie de communication suivante est l'appel à la mobilisation, qui consiste à convaincre autrui, de manière générale ou particulière. Ainsi, l'on tentera de redonner confiance aux victimes ou l'on prendra position contre la violence conjugale et l'on invitera la population à se positionner de même.

Ces appels à la mobilisation ont été faits afin que la violence conjugale ne soit plus acceptée ni tolérée, par la société, mais également par les victimes elles-mêmes. Dans ces types d'énonciations, les témoins émettent des souhaits, comme Véronik qui « souhaite que toutes les femmes victimes de violence conjugale se manifestent » (T28) ou Cricri qui interpelle d'abord par une question : « Comment arrêter la roue qui tourne? Faut en parler, encore et encore » (T116). Et inscrire un témoignage sur le site est une façon de prendre la parole. Prendre la parole pour soi, mais également pour les autres. Les intervenantes, premiers témoins des effets de la violence conjugale sur les femmes ont été nombreuses à interpeler autrui sur l'importance de prévenir ce fléau. Certaines en rappelant l'universalité de la problématique, telle Julie, intervenante en maison d'hébergement : « Ces femmes-là, elles sont toutes les femmes qui aiment, espèrent et rêvent. Alors forcément, je suis elles, et toi aussi, et quand elles ont mal, on recule toutes et tous ensemble. » (T56). Un rappel que la violence conjugale a un impact sur toute la société.

Nous avons relevé quatre types d'appels à la mobilisation dans le corpus : le renforcement positif aux victimes, l'exemplification, la prise de position et les injonctions. Nous les détaillerons dans la prochaine partie de ce chapitre.

3.3.3.1. Renforcement positif aux victimes

Le premier type d'appel à la mobilisation s'adresse aux victimes. Il s'agit de renforcement positif, d'énoncés visant à les aider à reprendre confiance en leur capacité d'agir. Plusieurs témoignages s'adressaient aux victimes de violence conjugale afin de les encourager dans leurs démarches de reprise de pouvoir. Gisèle transmet un message très personnel à ce niveau :

Toi, oui toi, la belle femme qui lit ce message. Tu peux t'en sortir, le parcours n'est pas facile, mais il est merveilleux, crois-moi. Moi, je l'ai vécu il y a longtemps, je ne dis pas que je n'ai pas de cicatrices

morales, mais j'ai retrouvé mes ami(e) s, ma famille, mon sourire, ma confiance en moi et la force de le crier. [...] Je suis là, voici mon cri du cœur, sois heureuse, ça te revient. Je t'aime, bisous. (T129)

Il y a dans ce message, d'abord un appel très personnalisé, suivi d'encouragements et même de l'exemplification que nous verrons au prochain point. Ce message vise à convaincre les victimes qu'elles peuvent se sortir de la situation et qu'elles peuvent avoir une vie meilleure. Karolane abonde dans le même sens : « Vous pouvez vous en sortir mesdames » (T129). Quant à Espoir, elle souhaite : « Respect à toutes les femmes » (T175) afin que celles qui ne croient plus en mériter se souviennent qu'elles y ont droit. Claudine renchérit : « vous êtes belles, riches de cœur et courageuses » (T156). Et pour une autre femme, le courage est aussi une notion importante. Elle tient à le rappeler aux victimes qui peut-être liront son message : « nous l'avons tous à l'intérieur de nous, ce courage » (A166).

Le renforcement positif est une façon de démontrer à l'autre qu'il peut avoir confiance en lui, puisqu'une autre personne le fait. Alors que les victimes sont souvent démolies psychologiquement, ces énoncés reconnaissent ce fait et mise sur le renforcement positif afin de leur redonner confiance en elles et leurs capacités. Parfois, il faut aller plus loin et s'utiliser soi-même comme exemple. C'est ce que nous verrons au prochain point.

3.3.3.2. Exemplification

L'exemplification est un autre type d'appel à la mobilisation. Il consiste à utiliser sa propre expérience afin de redonner espoir aux victimes. Une façon de dire : « J'ai réussi, alors vous pouvez vous en sortir également ». Il va sans dire que « Beaucoup d'espoir peut renaître [quand] tu rencontres une femme qui est la preuve vivante qu'elle s'en est sortie. » (Chantal, T200). Apparemment, les victimes qui s'en sont sorties ont compris l'impact

qu'elles pouvaient avoir sur les autres victimes. Évidemment, elles ne minimisent pas l'effort requis, mais elles misent sur le but atteint afin d'inspirer les autres à faire de même :

Je regarde derrière moi les étapes parcourues. Je suis fière. Ça n'a pas toujours été facile. Ma détermination à vouloir m'en sortir a porté fruit. Le doute! Ouffff!!! Comme une épée au-dessus de ma tête, toujours présente. Il m'a accompagnée tout au long de mon parcours. Je doutais de moi, de mes choix. Tout me faisait peur. À qui faire confiance? Je n'avais même plus confiance en moi. Je voulais changer ma vie. Ce changement se devait de commencer par moi. Il faut être prête. Il faut accepter de se faire aider, de tomber et de se relever. Tout autour de nous, nous avons la chance d'avoir des femmes merveilleuses pour nous aider, nous écouter. Remerciements sincères à ces femmes dévouées provenant des maisons d'aide. Laissez-vous aimer! Plongez! Toute femme a droit au bonheur. Notre parcours a peut-être été sombre, mais le soleil nous attend et il peut être très proche. (Sylvie, T93)

Si Sylvie témoigne de sa fierté et de son cheminement à elle. NG relate le chemin parcouru en famille, avec ses enfants :

Ce jour, là j'ai pris la plus belle et la plus merveilleuse décision de ma vie! Sept ans et demi plus tard j'ai pu vous dire que moi et les enfants avons fait beaucoup de chemin, on a rit, on a pleuré, mais surtout on a grandi dans tout ça, et je suis fière de nous! (T157)

« La plus belle et la plus merveilleuse décision de ma vie! » est étonnamment puissant comme énoncé, car il relègue au second plan toutes les autres décisions qu'elle a pu prendre dans sa vie. Il s'avère que même si cette décision est éminemment difficile à prendre, elle mène souvent à une vie meilleure qui vaut tous les efforts requis pour l'atteindre.

L'exemplification a aussi été utilisée afin de donner une « recette » aux victimes afin qu'elle puisse savoir comment quitter leur conjoint en minimisant les risques. Geny

raconte son départ : « J'ai fait mes boîtes en cachette, séparé toutes les photos de famille en parts égales, les recettes familiales, les vêtements de ma fille, les assiettes, etc. Je les cachais sous les escaliers » (T35). Ainsi, elle a pu faire ses boîtes sans être dans le tourment de la séparation. Considérant que les risques létaux augmentent drastiquement en période de séparation, même les ressources donnent des directives aux femmes qui l'envisagent afin qu'elles puissent le faire de façon sécuritaire. Sandra avait aussi tout planifié lors du départ ultime : « Tout était planifié : il était dans la douche, j'ai laissé fonctionner l'aspirateur, caché ses clés et suis partie. » (T182). Elle a pu se laisser une marge de manœuvre afin d'être hors de portée lorsqu'il réaliserait qu'elle est partie. Parfois, les marches à suivre ont été plus générales : « Suite aux informations reçues, la femme décide de dénoncer et de demander un accompagnement et de l'hébergement. » (Directrice de l'organisme ICI, T244).

L'exemplification avait habituellement deux fonctions : la première, de donner confiance aux victimes qu'une sortie de piste était réalisable et bénéfique et la seconde, de les instruire sur différentes façons de procéder afin de passer à l'acte. Étant donné que les principaux émetteurs de message étaient des victimes et des intervenantes, le besoin de donner espoir aux victimes qui liraient les messages a contribué à faire de l'exemplification une stratégie de communication très populaire dans le corpus.

3.3.3.3. Prise de position/Injonction

La prise de position/injonction est le troisième type d'appel à la mobilisation. Alors que le site répertorie les témoignages de victimes de violence conjugale et d'intervenantes, les prises de position ont donc été nombreuses et claires : « Mon nom est Julie et je suis contre toute forme de violence » (T243). Les personnes ayant laissé un témoignage sont directement concernées, comprennent ou vivent les impacts de la violence et elles mettent donc de l'avant l'importance de la prévenir. Là-dessus, les témoignages sont clairs : « Il

faut mettre fin à la violence faite aux femmes » écrit Cléo (T4). Mélissa « milite, afin que la violence conjugale cesse » (T16).

D'autres prises de position mettent en lumière les lacunes du système ou de la société : « Il ne faut surtout pas fermer les yeux et faire comme si tout ça ne nous regardait pas. Il faut arrêter de cautionner la violence. Il nous faut la démystifier et agir pour que ça change. » (Intervenante sociale, T253). Les injonctions ont également nombreuses, qu'elles s'adressent aux victimes : « S'il vous plaît ne restez pas avec un homme (ou une femme) violent(e) pour vos enfants, mais PARTEZ pour EUX! PARTEZ pour VOUS! PARTEZ! » (Élodie, T158) ou « Demandez de l'aide, parlez-en. Appelez la CAVAC. Mais n'endurez pas ça. L'amour n'est pas violence. » (MF, T127) ou à la population en général : « Aidons-les à franchir le premier pas vers un changement!!! » (Intervenante sociale, T253), « Ensemble, disons non à la violence. » (Gina, T23).

Il y a évidemment les injonctions implicites, une façon de dire que l'on pourrait faire mieux, en particulier quand des femmes meurent aux mains de leur conjoint, comme le relate Jo-Anne : « Chaque jour où des femmes sont tuées par des conjoints avides d'un pouvoir démesuré, c'est mon cœur qui se brise à l'idée que quelqu'un, quelque part, aurait peut-être pu contribuer à leur sauver la vie. » (T31). Cette prise de position indirecte mise sur l'effet négatif que risque de provoquer la mention qu'une personne pourrait mourir de notre manque d'action.

Les prises de position/injonctions ont souvent été le fait d'intervenantes de ressources d'aide aux victimes de violence conjugale. Leur passion du métier et le fait qu'elles mesurent régulièrement les impacts de celle-ci sur les femmes et les enfants contribue probablement à nourrir leur désir qu'enfin, la population soit plus sensibilisée et active dans la prévention et dans le traitement de la violence conjugale. Également, nombre victimes, de par leur cheminement, sont devenues des « porte-paroles » du mouvement contre la violence conjugale. Le site leur proposait en effet une occasion de

s'exprimer sur le sujet, il n'est pas anodin qu'elles aient utilisé la plateforme pour mobiliser autrui à agir contre la violence conjugale.

Maintenant que nous avons vu la stratégie de la prise de position, nous irons à un niveau plus personnel et nous verrons comment les témoins ont utilisé le positionnement identitaire comme stratégie de communication.

3.3.4. Positionnement identitaire

Le positionnement identitaire est la dernière stratégie recensée dans le corpus et elle englobe les éléments qui visent à dévoiler une partie de son identité sociale (âge, sexe, profession, statut de victime) afin d'appuyer les propos de son témoignage. Présente en particulier dans l'identification, elle ajoute un complément d'information qui contextualise le témoignage ou met l'accent sur un élément particulier.

Bien que plusieurs éléments du positionnement identitaire se soient retrouvés dans la signature choisie par les témoins, ils pouvaient également se retrouver dans toute autre partie du témoignage. Nous verrons dans les prochains points les éléments de positionnement identitaire suivants : l'âge, le sexe, le statut, la profession et la signature.

3.3.4.1. L'âge

L'âge est une première composante du positionnement identitaire. Bien qu'il est compréhensible à certains égards (par exemple : « D'un fils, 9 ans » [T1]) afin d'augmenter l'empathie ou pour contextualiser le témoignage, nous avons trouvé particulier que des gens de tous les âges aient tenu à mentionner leur âge dans leur témoignage. Évidemment, si l'on met en corrélation le degré d'intimité recherché par la plupart des témoins avec le fait de divulguer son âge, il faut dire que le fait d'inscrire son âge n'est pas particulièrement compromettant. L'âge peut également être utilisé afin de montrer l'étendue de son expérience de vie personnelle ou professionnelle, comme

l'ont fait Francine, 50 ans (T213) ou Chantal, 50 ans, 30 ans de vie à La Gîtée (T209), qui ajoute même ses années d'expérience à titre d'intervenante.

3.3.4.2. Le sexe

Le sexe a évidemment été mentionné à plusieurs reprises. Parfois, la personne incluait clairement cette mention dans son pseudonyme : « Une femme sur ses gardes » (T2), « Une fille avec des nouvelles règles » (T169). Parfois, la mention n'est pas explicite, mais peut être déduite à la lumière des informations fournies : le prénom (« Christian » [T192]) ou le pseudonyme au masculin (« Le Bleuet, intervenant » [T99]). La très grande majorité des témoins ont été des témoins. Nous avons recensé 5 témoignages écrits par des personnes de sexe masculin et 5 autres qui ne laissent aucun indice quant au sexe de la personne.

Évidemment, les statistiques sur la violence conjugale font état d'un taux de victimisation majoritairement féminin (78,5 %¹³). Et comme la publicisation du site s'est beaucoup faite par le biais des maisons d'hébergement, il est normal que la majorité des répondants aient été de sexe féminin. Le fait que certains hommes aient témoigné met toutefois en lumière le fait que la violence conjugale, même perpétrée à l'encontre d'une femme, peut avoir un impact sur les hommes, entre autres sur les fils de celles-ci. Et même si l'on est tenté de penser que les garçons ont peur de devenir agresseurs et les filles victimes, une femme se permet de faire ce préjugé : « Je suis une femme et j'ai toujours peur de perdre le contrôle parce que j'ai été élevée comme ça! » (A132)

L'aspect le plus notable de ce positionnement identitaire est qu'il est parfois appuyé par des affirmations d'une grande force : « Mon âme de femme a mal devant tant

¹³ Source : Ministère de la Sécurité publique (2016)

d'injustice, devant tant d'abus de pouvoir et de blessures vives. » (Mélissa, T16). Ainsi, ce n'est pas qu'en tant qu'humain qu'elle compatit à l'« injustice » et les « blessures », mais bien dans son « âme de femme ». Bien que le terme serve parfois à simplement décrire la victime par rapport à son sexe et son âge (femme désigne une personne adulte), il est aussi utilisé afin de créer un sentiment de communion. Cloclo, qui est intervenante est même « fière de pouvoir me réaliser en tant que femme », car depuis 15 ans, elle « travaille pour faire avancer la cause des femmes » (T103). Ce positionnement identitaire peut donc être vu comme une façon de se situer dans un cadre féministe.

3.3.4.3. Le statut

Le statut de la personne témoignant sur le site est un autre élément du positionnement identitaire. Le fait de s'identifier en fonction de son statut de victime, de proche ou d'intervenant permet d'augmenter la crédibilité du témoignage. Car la personne qui s'exprime le fait à propos de sa propre expérience. Ainsi, la victime qui décrit les sévices vécus ou son expérience le fait avec sincérité et aspire à toucher l'auditoire. L'intervenante, en tant que témoin « privilégié », peut choisir, dans ses multiples expériences, celle qui a le plus de chances d'inspirer ou d'instruire l'auditoire.

Mais pour que l'auditoire reconnaisse le statut de celle qui témoigne, il faut qu'il soit capable de l'identifier. Les témoins ont donc pris soin dans plusieurs cas de se définir dans le témoignage, afin d'ajouter des éléments qui nous aident à comprendre leur situation.

Par exemple, Cléo mentionne qu'elle a « vécu beaucoup de violence conjugale avec trois fréquentations différentes ». Elle parle donc en connaissance de cause. Elle a vécu *beaucoup* de violence conjugale avec *trois* personnes différentes. Et malgré cette expérience, elle prend la peine de spécifier par la suite qu'elle a réussi à s'en sortir, sans doute afin d'encourager les victimes lisant son témoignage.

Certaines victimes ont été très explicites dans la divulgation de leur statut de victime, comme Julie (T51) : « Au fil des semaines, j'ai dû faire face à la terrible réalité; j'étais victime de violence conjugale... », « Une enfant victime » (T12), « Luna 21 ans, Jonquière, Victime toute son enfance de violence conjugale » (T29) ou une personne désirant rester anonyme (T125) : « [V] ictime de violence conjugale pendant 15 ans ». Une autre personne s'est identifiée en tant que « Survivante » (T6). Non seulement ce terme sous-entend la victimisation, mais également le fait qu'elle ait « survécu » à la violence conjugale. Le terme a par ailleurs aussi été utilisé par des intervenantes pour désigner les victimes, dès leur entrée dans la ressource : « Ces femmes que je rencontre chaque jour sont des survivantes. » (Mélissa, T16). Elles semblent donc considérer que la violence conjugale est en soi assez dangereuse pour qu'une victime en vie soit une survivante.

Les enfants victimes ont par ailleurs porté une attention particulière afin de se positionner en tant que victime comme le spécifie Luna qui se définit en tant que « Victime toute son enfance de violence conjugale » (T29). S. narre plutôt ses souvenirs afin de se situer en tant qu'enfant témoin de violence conjugale : « J'ai 10 ou 11 ans, je me souviens très bien. Mon père frappe et pousse ma mère. Je ne pleure plus et je les hais tous les deux. Lui pour être un monstre, elle pour être une victime. » (T52). Même si elle ne se caractérise pas comme une victime, elle relate les impacts et témoigne de la violence subie par sa mère.

La mention à l'effet que le témoignant est une intervenante est très fréquente : 41 % des témoignages ont été faits par des personnes s'identifiant comme telles. Ce positionnement permet de mettre en exergue la quantité d'histoires, ou leur gravité, que le témoignant aurait pu relater. C'est ce que sous-entend Marie-Pier : « En tant qu'intervenante en violence conjugale, on entend tous les jours des histoires qui nous glacent le sang » (T75). Elle ajoute même qu'elle a choisi celle qui l'a particulièrement

marquée. Les personnes qui travaillent en maison d'hébergement se perçoivent comme aguerries : « Comme intervenantes en maison d'hébergement, des histoires d'horreur, nous en entendons de toutes les sortes, tous les jours. » comme le mentionne Judith (T266). Elle renchérit même : « Quand nous pensons que plus rien ne pourrait nous surprendre, une femme nous confie une partie de son histoire ». Ainsi, même celles qui recueillent le plus d'histoires de violence conjugale peuvent s'avérer surprises ou démunies par son ampleur ou ses impacts.

Comme les autres témoins, les intervenantes ont choisi de relater ce qu'elles croyaient le plus utile pour l'auditoire qu'elles avaient imaginé. Plusieurs ont tenu à mentionner leur attachement à leur rôle, comme Isabelle, qui se considère : « Choyée par la vie de pouvoir être spectatrice [...] je demeure dans mon siège, captivée par ces histoires » (T251) ou Joannie qui affirme détenir « un rôle magnifique » (T88). Ce rôle leur amène toutefois des hauts et des bas :

Ce qui me peine le plus dans mon travail auprès des femmes victimes de violence conjugale, c'est de constater les conséquences néfastes sur elles. [...] Cependant, voir cette même femme se rebâtir et retrouver une joie de vivre me procure une grande satisfaction. (Lise, T234)

Ainsi, bien que leur rôle soit parfois difficile à assumer, elles en retirent tout de même du positif : « Tu vas travailler un matin et tu repars le soir avec un sentiment d'injustice et de colère d'avoir entendu autant d'horreurs, mais aussi avec un sentiment de fierté et beaucoup d'admiration de voir des femmes s'en sortir » (Émilie Aubertin, T40). Mais elles ne nient certainement pas que ce travail représente « un défi de tous les jours » (Rachel, T223).

Certaines en profitent pour faire connaître leur travail ou leur profession : « Être intervenantes en maison d'hébergement implique de soutenir et accompagner ces femmes et mères pour les aider à retrouver leur dignité. » (Judith, T268). Et elles sont parfois

touchées par les situations qu'elles côtoient : « Cette situation m'a vraiment marqué. J'en ai même pleuré chez moi, le soir. Deux ans et demi plus tard, je suis toujours intervenante jeunesse et je suis encore émotive en écrivant ces mots. » (Julie Richard Nadeau, T274). Même armée d'une expérience de 30 ans, Jo-Anne se sent quotidiennement « bousculée dans tout [s] on être par ces histoires de mépris, d'insultes, de coups et, trop souvent, d'intentions meurtrières. » (T31).

3.3.4.4. La profession

De nombreuses personnes ont mentionné leur profession dans leur pseudonyme : policière, infirmière, intervenante, travailleuse sociale, éducatrice spécialisée et même psychologue. Ainsi, lorsque la psychologue décrit le « cycle de la violence », elle le fait à la lumière de son expertise :

Plusieurs des femmes que j'ai rencontrées s'étaient toutefois fixé une limite à ne pas dépasser. Elles se disaient qu'elles trouveraient le courage de dire « non » si un de leurs enfants devenait la victime de leur bourreau de conjoint. Elles restent ainsi toujours cohérentes en aimant l'autre (en l'occurrence, dans cette situation, leurs enfants) plus qu'elles-mêmes. (Psychologue, T216)

Cela n'est pas anodin. La réflexion d'une psychologue, cette spécialiste des émotions, des motivations et des comportements humains, est plus susceptible d'être acceptée par l'auditoire en tant que proposition valide que si elle était faite par un quidam. Cela sous-entend également qu'elle ne parle pas que d'un cas, elle mentionne bien « Plusieurs des femmes ». Cela permet d'asseoir son autorité en la matière, car son expérience ne relève pas d'un seul cas et il ne relève pas non plus du niveau personnel, mais bien du niveau professionnel. L'intervenante qui décrit un événement le fait avec son expérience auprès des victimes, car de l'aveu même d'une intervenante, c'est l'expérience terrain qui permet de comprendre finement les rouages de ce fléau :

La première fois que j'ai été confrontée à la violence conjugale, j'ai compris, plus que dans mes cours,

combien cela peut détruire l'estime et la confiance de celle qui la subit, en plus des ravages que cette violence sème autour de cette personne : jugement, incompréhension, peur d'écouter, peur d'aider, impuissance... Incompréhension! (Sylvie, infirmière)

Le fait que des professionnels aient tenu à ce que l'on connaisse leur origine professionnelle dans le cadre d'une plateforme en ligne nous indique qu'ils souhaitent distinguer leurs témoignages de ceux des victimes. Il peut s'agir d'une façon d'augmenter la crédibilité de leur témoignage ou même celle du site, car leur apport renforce le fait que la violence conjugale est toujours un problème social qu'il faut continuer d'agir afin de la réduire.

3.3.4.5. La signature

Bien que nombre de témoignages ont été déposés de façon anonyme, la signature est un dernier élément de positionnement identitaire qui consistait à se nommer ou à se décrire d'une certaine façon afin de clore le témoignage. De façon plus spécifique, la puissance des mots utilisés dans les pseudonymes nous a frappée. Nous croyons même que l'analyse des pseudonymes aurait pu faire l'objet de ce mémoire, tellement les données associées à ce thème étaient riches. Nous avons cependant préféré garder une vue d'ensemble, alors notre analyse quant à l'utilisation des pseudonymes se limitera à ce qui est pertinent à cette stratégie, soit le positionnement identitaire.

Le pseudonyme

Il va sans dire que le pseudonyme représentait une belle occasion de se créer une identité sociale assez explicite tout en gardant le contrôle de l'information communiquée. Les pseudonymes ont souvent inclus d'autres éléments du positionnement identitaire, comme le sexe, l'âge ou la profession. Mais ils ont également fait étalage d'une identité renouvelée, d'une redéfinition de soi, tantôt tragique, tantôt émancipatrice, mais toujours révélatrice de l'état d'esprit de la personne qui témoignait.

Ainsi, « Signée mère courage » (T39), outre le fait qu'elle mentionne clôturer le témoignage (Signé vient habituellement à la fin d'une missive), nous indique que la personne s'identifie comme mère et comme personne courageuse. Par ailleurs, le dictionnaire en ligne Reverso stipule qu'une « Mère courage » peut être définie comme une « femme déterminée qui se bat pour une cause très difficile ». Il est intéressant de constater que l'usagère a ici choisi d'annexer une identité sociale visible, c'est-à-dire son statut de mère à une identité « définie » par elle-même. Le concept de mère n'est pas quelque chose que l'on choisit de s'attribuer. On est une mère ou on ne l'est pas. On peut choisir de divulguer ce fait lorsque l'on se crée une identité en ligne, tout comme on peut le taire.

Ainsi, bien que les victimes se soient parfois désignées elles-mêmes (« D'une mère victime », (T100), plusieurs ont redéfini leur rôle de victime en lui accolant un concept suggérant qu'elle était libérée de ce statut : « Une femme libérée » (T18), en voie de l'être : « Maman bientôt libre » (T55) ou en action pour ce faire : « Shana qui réapprend à vivre » (T94). La redéfinition de l'identité sociale en ligne s'est faite de différentes façons et selon ce que chacune a bien voulu dévoiler de cette identité. Cette possibilité de redéfinition a été pour certaines une façon de réaliser le chemin parcouru : « Mimie 32 ans, aux Îles-de-la-Madeleine, qui maintenant regarde paisiblement l'horizon » (T97) ou de constater sa chance : « Une femme qui a eu la chance de se sortir des griffes d'un manipulateur violent verbal » (T155).

Malheureusement, les victimes n'étaient pas toutes émancipées, et certaines ont fait part de ce fait dans la définition de leur pseudonyme, comme celle qui signe « Âme en peine » (T117) en relatant l'impossibilité de discuter avec son conjoint, car « La porte est fermée ». Comme elle doute toujours d'elle-même, conséquence du fait qu'elle vit « dans la violence verbale depuis plusieurs années », le pseudonyme reflète le manque d'espoir de la personne qui témoigne. Il réfère aussi à la personne qu'en tant qu'âme,

élément qu'a choisi la témoignante pour se définir. Cette liberté de se définir donne une latitude à celle qui s'exprime. Elle n'a pas à faire face à l'interlocuteur, elle ne sera pas remise en question. Elle peut aussi choisir d'assumer un état qui serait peut-être jugé dans le quotidien. Quiconque se décrirait comme « Une âme en peine » devrait le faire dans un contexte particulier, à défaut de quoi elle créerait certainement un malaise.

L'espace fourni sur VLVC permet d'actualiser une identité qui serait trop lourde à porter en public même si cette identité a été déterminée par la personne elle-même. Le fait de ne pouvoir qu'imaginer l'auditoire et de savoir qu'aucun commentaire ne peut être ajouté à son témoignage permet ainsi d'exprimer des états qui, s'ils étaient commentés ou reçus en personne, risqueraient d'attirer une réaction non souhaitée. C'est pourquoi, selon nous, les pseudonymes ont été autant évocateurs et de formes diversifiées.

Les autres types de signatures

Il convient de mentionner que lors du dépôt du témoignage, la fiche proposée sur le site incluait une portion « Signature » qui permettait de s'identifier à sa guise. Les personnes qui ont témoigné ont par ailleurs utilisé différents types d'identification que l'on trouvera au tableau 2 :

Tableau 2 — Fréquence des différents types d'identification		
Type d'identification	Nb de cas	Pourcentage
Prénom	107	39,6 %
Pseudonyme seulement	87	32,2 %
Anonyme	48	17,8 %
Prénom + nom	21	7,8 %
Initiale(s)	5	1,9 %
Non déterminé ¹⁴	1	0,4 %
Pseudonyme + Prénom	1	0,4 %

¹⁴ Dans ce seul cas, nous n'avons pas pu déterminer si Luna était un prénom ou un pseudonyme, étant donné la rareté de ce prénom (T29).

Nous pouvons constater, à la lumière de ces données, que l'anonymat, même partiel, a revêtu une importance particulière pour les témoins. À peine 7,8 % de ceux-ci ont utilisé leur nom complet pour témoigner. Il est d'autant plus intéressant de noter que les neuf victimes qui l'ont fait ont signalé une situation passée et non actuelle. Il semble donc que l'anonymat représentait un enjeu pour les victimes actuelles qui ont déposé un témoignage. Celles-ci ont préféré l'anonymat (du moins dans une certaine mesure) et l'on peut aisément penser que cela était requis pour des raisons évidentes de sécurité.

Dans le tableau 3, nous avons détaillé l'identification en fonction du statut du témoin. Outre les victimes décrivant une situation passée, les personnes ayant utilisé leurs prénom et nom sont des intervenantes et un adolescent de 13 ans. Nous remarquons également que l'anonymat complet n'a été le choix d'aucune intervenante, celles-ci ayant choisi de divulguer leur prénom dans une grande proportion et opté pour un pseudonyme dans environ le tiers des cas.

Tableau 3 — Fréquence du statut selon les différents types d'identification

Identification/Statut	Victime	Proche	Enfant victime	Intervenante	Enfant victime + intervenante	Victime + intervenante	Autre	N.D.
Prénom	40	3	2	56	1	1	1	3
Pseudonyme	39	5	3	37	1	1		1
Anonyme	32	2	5			1		8
Prénom + Nom	9		1	11				
Initiale	4				1			
Pseudo + Prénom	1							
N.D.			1					

Les données recueillies suggèrent que l'anonymat permis sur le Web est un facteur de sécurité pour les personnes stigmatisées ou considérées comme vulnérables. Les personnes inconfortables au fait de divulguer leur identité n'ont pas hésité à se soustraire à la mention signature en y apposant la mention Anonyme. La plupart des intervenantes, quant à elles, n'ont pas ressenti le besoin d'utiliser cette mention, mais elles ont parfois préféré un pseudonyme ou la seule mention du prénom au lieu de divulguer leur nom au complet. Il s'agit alors de négociation entre ce qui est attendu, soit une signature, qui désigne habituellement le prénom et le nom, et ce que la personne souhaite dévoiler de son identité. Cette négociation apparaît comme une appropriation du dispositif par l'utilisateur. Ne se laissant pas imposer toutes les modalités du site, il choisit délibérément d'utiliser la case en mentionnant qu'il ne souhaite pas faire connaître sa « signature » en y inscrivant « Anonyme » ou en redéfinissant son identité en fonction de ce qu'il veut dévoiler.

Pour conclure cette partie, spécifions que le positionnement identitaire, en tant que stratégie de communication, sert à démontrer une certaine authenticité, à se redéfinir ou à établir la crédibilité de son témoignage. Différents éléments, tels que l'âge, le sexe, le statut, la profession ou la signature ont ainsi permis aux témoins d'appuyer le reste de leur témoignage par des éléments de leur identité qui le complétaient ou le contextualisaient. Ce positionnement est tributaire de ce que le témoin souhaite divulguer de son identité. Ainsi, il peut s'en créer une nouvelle, modifier son identité sociale pour l'enrichir ou même refuser de se positionner en ne dévoilant rien de son identité.

Maintenant que nous avons vu les stratégies utilisées par les témoins afin de transmettre leur message, soient la description, la qualification, l'appel à la mobilisation et le positionnement identitaire, nous pourrions poursuivre dans la prochaine section notre analyse portant sur les conséquences qu'ils ont espéré avoir sur leur auditoire en les utilisant.

3.4. Les conséquences anticipées

Les conséquences anticipées forment le nœud de cette recherche, car toutes les catégories pouvaient être intégrées dans une seule qui, au final, illustre la raison pour laquelle les personnes ont déposé un témoignage sur le site. Le concept central de la recherche, c'est « éduquer autrui afin de prévenir la violence conjugale ». Donc, ce qui ressort des témoignages, c'est la constante suivante, c'est-à-dire que les énoncés qui sont mis sur le site visent à éduquer une autre personne. Mais de façon plus précise, pour quelles raisons souhaite-t-on éduquer autrui de la sorte? Est-ce que les personnes ont des anticipations particulières à cet égard? En étudiant le contenu et la forme, on peut en déduire jusqu'à un certain point que les personnes avaient espoir d'atteindre quelqu'un d'une manière particulière.

En effet, au fur et à mesure que progressait notre analyse, il nous semblait que les témoignages avaient un but ou un objectif, qui se lisait à travers le scope de l'auditoire imaginé, bien entendu, mais également par la forme rhétorique du message et de son contenu. En corrélant à qui le message s'adressait, la façon dont le message était livré et la teneur du message, nous avons pu interpréter ce que les témoins avaient comme « objectif » en déposant leur message sur le site.

Les façons dont ils espéraient atteindre l'auditoire qu'ils avaient imaginé ont été catégorisées en tant que conséquences anticipées. On pourrait décrire les conséquences anticipées comme des objectifs, mais étant donné l'absence de rétroaction, il leur aurait été difficile d'en évaluer l'atteinte. Pour cette raison, le terme « Conséquences anticipées » nous apparaissait plus ciblé au niveau conceptuel. Les conséquences anticipées répertoriées sont les suivantes : augmenter les connaissances, prévenir la violence conjugale, soutenir les démarches et se libérer d'un fardeau émotif.

3.4.1. Augmenter les connaissances

Une des principales conséquences anticipées est évidemment d'augmenter les connaissances d'autrui, fut-il une victime ou le citoyen moyen. Il semble que l'expérience des témoins les amène à croire que la population manque d'informations afin de comprendre la violence conjugale. La violence conjugale représente ainsi : « Une réalité difficile à comprendre pour monsieur et madame tout le monde. » (T84). Cette incompréhension est aussi associée à une certaine indifférence qui frustre les intervenantes : « Comment, en 2013, les gens peuvent-ils rester indifférents devant toute cette violence vécue par les femmes [?] » (T143), mais également les victimes : « toute la famille savait, mais personne ne disait rien. » (T185). Les événements ont parfois été minimisés par la famille et parfois même par certains intervenants : « Un vécu de violence qui passe trop souvent sous silence, qui est minimisé par l'entourage ou parfois même par les autorités compétentes. » (T232). Il s'agit donc de situations qui vont à l'encontre du

« droit aux femmes victimes de violence conjugale d'être entendues dans leur vécu, mais surtout, d'être défendues, encouragées et supportées dans leurs démarches. » (Intervenante à la Maison Hina, T232). Or, pour ce faire, il faut que l'on éduque la société à ce que vivent les victimes et aux nombreuses façons de les soutenir.

Une première façon de le faire serait de les croire lorsqu'elles osent parler. Car les victimes relatent le malheur de ne pas être crue : « Le plus triste pour moi, c'est de penser que ma famille ne croit pas ce que j'ai vécu avec lui. » (T74) et le sentiment d'injustice qui en découle :

Les gens croyaient qu'il était fin, généreux, aimable, amoureux et ce même après leur avoir dit ce qu'il m'avait fait vivre. C'était moi la méchante dans tout ça. Pauvre lui, je le mettais à la rue et je ne lui laissais pas de chance. Mais comment peut-on juger?!? C'est là qu'on se rend compte qu'il y a une injustice dans la vie. Nous sommes victimes et ce sont nous qui avons les critiques et les regards de jugements!!! (A265)

Et cette situation n'est pas sans laisser des traces. Car les victimes font face au jugement de leur entourage (qui leur reproche de ne pas quitter leur domicile sur-le-champ), à leur incapacité à recevoir les confidences et à leur crainte du danger que peut représenter le conjoint. Sylvie, qui est infirmière et qui est confrontée à ces situations dans le cadre de son travail parle même de « ravages » : « jugement, incompréhension, peur d'écouter, peur d'aider, impuissance... Incompréhension! Comme si c'était facile de faire le deuil de l'amoureux des premiers jours. Jugement! Comme si espérer était illusoire. (T199)

C'est que de nombreux préjugés subsistent encore dans la société par rapport à ce sujet et le plus tenace semble le plus menaçant : « Parfois, les gens disent "je ne l'ai pas vécu, mais je sais ce que c'est". Non! Ils ne peuvent le savoir sans l'avoir vécu. » L'ignorance de sa propre ignorance est nocive, car elle empêche la réflexion, la remise en question et l'intérêt à acquérir une information adéquate.

Ainsi, déposer un témoignage sur le site a représenté pour les victimes et celles qui les soutiennent au quotidien une façon de dire au public qui croit savoir ce qu'il devrait plutôt savoir. Il semble que l'incompréhension de l'entourage, de la société en général ou même du gouvernement est perçue comme un obstacle majeur par les personnes ayant émis un témoignage. En conséquence, elles ont pris le temps d'expliquer certains éléments dans le cadre de leur contribution au site.

Parmi ces éléments, il y a évidemment le désir de détruire certains mythes. Et ces énoncés dévoilent que les victimes de violence conjugale souffrent non seulement de la situation, mais également de la perception qu'ont les autres de leur statut de victime. Les intervenantes ont aussi à composer avec le sentiment d'injustice et le manque d'empathie que vivent les victimes de violence conjugale :

Je suis confrontée aux regards des gens qui la dévisagent. Je lis le dégoût sur leur visage. Ils la fixent sans arrêt ni aucun remords, comme si c'était de sa faute, qu'elle le méritait. Je me sens heurtée. J'ai le goût de leur crier que ça existe des femmes victimes de violence conjugale au Québec! Mélissa (T24)

Il est évidemment facile de penser que la violence envers les femmes est le problème d'une autre époque ou le fait de pays où les droits des femmes sont brimés de façon plus marquée qu'au Québec. Cela est d'autant plus problématique quand la violence ne laisse pas de marque :

Je constate à quel point la violence faite aux femmes est présente, mais que si elle n'est pas d'ordre physique, les femmes n'y mettent pas ce mot. Les jeunes femmes que je vois dans mon travail, vivent pour plusieurs du contrôle financier, de l'isolement, du dénigrement, mais comme elles n'ont pas toujours de coups physiques, elles ont l'impression de ne pas être victimes de violence. (T252)

D'aucuns estiment que l'envergure du problème est difficile à estimer, mais qu'elle est grandement sous-estimée comme le mentionne une intervenante : « Jamais, au grand

jamais, avant de travailler dans une maison d'hébergement pour femmes victimes de violence conjugale, je n'aurais pu deviner ni même imaginer l'ampleur de la problématique » (T226).

Parmi les autres mythes à défaire, il y a le fait que la violence conjugale fait partie d'une relation qui n'est pas nécessairement toute négative. Ce n'est pas un inconnu qui agresse, mais bien l'amoureux. Comme le mentionne une victime, qui est partie après avoir subi un deuxième viol : « Je l'aimais tellement.... C'est tellement paradoxal... » (T122). Il n'est donc pas facile de cesser d'aimer une personne même si celle-ci nous fait du mal. C'est parfois même impossible relate Josianne qui, en dépit des accès de violence de son père et de son frère, les aimait malgré tout (T164).

Évidemment, « La violence commence tranquillement, sournoisement » (T157) et il est facile de la confondre avec autre chose, comme le mentionne Nathalie :

Ça n'a l'air de rien, une colère disproportionnée. Tout redevient « comme avant ». Puis, ça recommence et, peu à peu, tu reconnais les signes chez lui qui annoncent ces tempêtes qui fracassent ton amour. Alors, tu fais tout pour qu'il reste « calme », tu t'épuises à être « parfaite » pour que ça continue à ressembler « au début ». Les rêves éveillés sont parfois des cauchemars déguisés. (T240)

Comment faire alors pour reconnaître la violence conjugale quand ses premières manifestations ressemblent à ce qui peut se passer dans tout couple normal. C'est ainsi que les victimes elles-mêmes ont du mal à admettre le problème : « Je n'ai jamais pensé que je vivais de la violence conjugale! Avec le recul, c'est une évidence. » (T166). Cela peut sembler incongru pour le commun des mortels, mais la violence conjugale peut prendre différentes formes, elle est enchevêtrée dans une relation qui a ses bons côtés et elle n'est pas toujours visible de l'extérieur. Pourtant, elle est assurément plus fréquente que l'on pense.

Ces mythes ont pour effet d'engendrer un autre préjugé dans l'entourage ou dans la population en général : pourquoi les victimes restent-elles avec leur agresseur? C'est une réponse qu'ont bien voulu donner les victimes : « J'avais tellement honte » (T47), « Elle s'en voulait d'avoir choisi cet homme pour être le père de ses enfants... Il lui avait pourtant juré qu'il prendrait soin d'elle et de leur future famille au pied de l'autel, le jour de leur mariage. » (T49), « Elle se sent coupable, mais ne sait pas pourquoi, ni coupable de quoi. Toutes ces années à vivre dans un climat de violence conjugale, à penser que c'est elle le problème. » (T221). Parfois, « [l]a peur de la solitude est parfois plus difficile à gérer que celle d'être blessé physiquement ou psychologiquement... » (T140)

Mais ce qui empêche les victimes de partir, c'est surtout la peur. Et la seule chose qui est plus forte que la peur de l'agresseur, c'est la peur de la mort des enfants. Ainsi, Denise prend le risque de défier son mari quand sa fille est gravement malade et qu'il refuse de la faire soigner. Elle se retrouve ainsi en maison d'hébergement, mais ne songe même pas à porter plainte (T213). Caroline, elle était pratiquement « paralysée par la peur », ce qui la laissait sans estime de soi et sans énergie (T163). Sylvie avait tellement peur, qu'elle n'a même pas porté plainte (T126). Porter plainte est par ailleurs une action attendue de la part de la victime qui laisse la population ou l'entourage perplexe lorsqu'elle n'est pas engagée. Si la victime ne porte pas plainte, c'est que la situation n'était si grave.

Outre la peur, les victimes ont mentionné ne pas porter plainte parce qu'elles perçoivent que le système est inefficace. Une victime mentionne le fait que son conjoint ait été arrêté à plusieurs reprises suite à des appels d'urgence faits par les voisins, mais qu'il était relâché systématiquement après un jour ou deux (T190). Une autre affirme même se battre « contre le système toute seule » (T207), ce qui peut représenter un lourd fardeau pour une victime qui est souvent déjà au bout de ses ressources personnelles. Pour une intervenante, le système semble même absent : « Dehors [de la ressource d'hébergement], elles sont livrées à elles-mêmes; dans leur main, leur cellulaire comme

seule “arme” pour se protéger » (T45). Martine mentionne en outre que « Même les policiers et les intervenants sont impuissants devant ce contexte de violence. » (T69).

Un autre élément important mis en lumière parmi les connaissances à transmettre dans le cadre de leur témoignage est un autre préjugé tenace voulant que le départ soit la solution la plus évidente. Malheureusement, le départ n’est pas toujours la solution. Cela a même parfois l’effet inverse, comme le mentionne une victime : « Quand je l’ai quitté, il m’a harcelé encore plus. » (T180). Une victime expose les conséquences de son départ : « J’ai payé le gros prix pour une telle décision, car j’ai tout perdu, mes enfants inclus ! » (T148). Une autre ajoute : « Après la séparation, harcèlement, menace, chantage, dénigrement... La peur, l’anxiété, l’épuisement moral. C’est très difficile à vivre. » (T166). Cela aide à comprendre pourquoi les victimes hésitent à rompre les liens avec leur agresseur ou les retissent dans certains cas.

Les témoins ont tenu à donner de nombreuses informations. Mais comme la plupart étaient des victimes ou des intervenantes et pas nécessairement des spécialistes, les informations données étaient surtout à propos leur expérience. À travers les mythes débusqués et les récits de victimisation, motivées par les commentaires de leur entourage ou les regards réprobateurs, les personnes ayant témoigné ont voulu porter notre regard sur leur vérité. Ils ont voulu contribuer à édifier la compréhension de l’auditoire qu’ils ont imaginé. Évidemment, ce n’est pas la seule visée des témoignages. Nous verrons la seconde conséquence anticipée dans le prochain point.

3.4.2. Prévenir

Une seconde conséquence anticipée s’est rapidement dégagée du corpus. Il s’agit de prévenir la violence conjugale. La prévention passe évidemment par l’augmentation des connaissances, mais elle passe aussi par une prise de position militante visant à

convaincre l'auditoire d'agir afin que la violence soit évitée, terminée et soulagée pour tous.

Dans les extraits, la prise de position est claire et le geste à poser en réponse au témoignage, évident. Les extraits, contrairement à ceux recensés au point précédent, ne visent pas à faire réfléchir ou à renseigner, mais poussent plutôt à l'action.

Comme Mélissa, intervenante : « C'est pour toutes ces femmes que je milite, afin que la violence conjugale cesse, afin qu'elles découvrent ce droit à la liberté qu'on leur vole. Afin qu'elles s'épanouissent, qu'elles s'aiment et qu'elles vivent. » (T16), dont la prise de position va même plus loin en souhaitant l'épanouissement des femmes. Une travailleuse sociale enjoint tout le monde à dénoncer : « Dans le cadre de cette campagne, unissons-nous pour dénoncer toutes formes de violence. Chaque femme a droit au respect, à la dignité et à l'égalité. Parlons-en afin d'abolir les préjugés et favoriser la dénonciation. Tolérance zéro. Soyons solidaires! » (T258). Mais cette mise en commun ne devrait pas s'arrêter aux paroles : il est aussi « essentiel de pouvoir intervenir de façon concertée en violence conjugale » (T220), ce qui implique un pas de plus.

Cette intervenante n'est pas seule à solliciter la solidarité du lecteur. Gina croit que « Cette violence ne devrait même pas exister » et formule une demande : « Ensemble, disons non à la violence. » (T23). Une autre intervenante mentionne qu'« il est important d'agir afin d'aider!! » (T67) enjoignant ainsi les témoins à se manifester. Pour la plupart des intervenants, aider passe d'abord par une prise de parole : « Il faut la dénoncer. » (T124), « Comment arrêter la roue qui tourne? Faut en parler, encore et encore! Dénoncez! » (T116). Il semble que les témoins voient VLVC comme une ouverture sur un dialogue qu'il faut continuer afin de faire connaître la violence conjugale, mais surtout, la faire diminuer à défaut de la faire disparaître.

Les intervenantes ont par ailleurs mentionné être motivées à défendre cette cause en grande partie grâce aux personnes qui en souffrent et inspirée à continuer par les victimes qui s'en sortent. Isabelle nous fournit un extrait qui résume bien les émotions et les motivations des intervenants en violence conjugale :

En plus d'une décennie de travail en maison d'hébergement, j'ai côtoyé plusieurs centaines de femmes et d'enfants éprouvés par la violence conjugale, mais oh combien combatifs, créatifs et résilients. Leurs récits, parfois difficiles à entendre, à la limite du supportable, sont toutefois teintés de courage et de détermination, ce qui insuffle à notre travail auprès d'eux la motivation nécessaire afin de bâtir une société plus égalitaire! Ce genre de mission n'est pas banale, elle nous conduit trop souvent à la frontière de l'humainement inacceptable, et nous entraîne parfois dans un sentiment d'impuissance, d'injustice et de désillusion. Fort heureusement, à travers la solidarité, les valeurs féministes et la force de survie incroyable des femmes et des enfants que nous côtoyons, nous trouvons, nous aussi, la force de continuer à lutter avec vigueur et passion contre ce fléau social qu'est la violence conjugale et ce, jour après jour, année après année, décennie après décennie... (T95)

Les prises de position militantes n'ont pas été que le fait d'intervenantes. Les victimes, leur entourage (dont les enfants), sont d'avis qu'« Il faut mettre fin à la violence faite aux femmes. » (T4), qu'ils sont « contre la violence », car « Personne ne mérite la violence, peu importe la forme! » (T248). La différence de ton entre les victimes et les intervenantes est intéressante. Les premières ont pris position pour elles-mêmes ou donné une opinion sur le fait de prendre position, par exemple : « Il faut mettre fin à la violence » alors que les secondes ont eu une approche plus directive avec des verbes tels qu'« Unissons-nous » ou « Dénoncez! ». Quand les victimes ont utilisé l'impératif, elles s'adressaient aux autres victimes afin de les conseiller, comme nous le verrons dans le point 3.4.3.

Bref, les témoignantes ont convié les lecteurs du site à participer à la mise en place d'un environnement soutenant pour les victimes. Elles ont invité les gens à agir, se sont positionnées sur les enjeux de la violence conjugale et fait part de leur optimisme par rapport à l'avenir : « Je suis pleine d'espoir qu'en travaillant fort et en s'unissant, nous pourrions briser les barrières et avoir ainsi un futur meilleur. » (T91).

3.4.3. Soutenir

La troisième conséquence anticipée par les témoignantes est de soutenir les victimes. Cela est évidemment en lien avec la prévention vue au point précédent, mais avec la nuance suivante : la prévention visait à créer un environnement favorable pour aider les victimes alors que le soutien vise à outiller directement la personne à qui l'on s'adresse. Les encouragements, les conseils et parfois même des consignes se sont dévoilés sur le site, comme autant de mains tendues.

Les victimes qui se sont sorties de cette situation ont témoigné de leur cheminement avec beaucoup d'empathie envers celles qui s'y trouvent encore. Gisèle apostrophe la victime qui lira son message avec ces paroles réconfortantes : « Tu peux t'en sortir, le parcours n'est pas facile, mais il est merveilleux, crois-moi. » (T129). Karolane, elle, parle aux victimes globalement : « Vous pouvez vous en sortir mesdames. » (T139). En instillant l'espoir qu'une vie meilleure est possible, les témoignantes espèrent que les victimes agiront afin de s'en sortir. Consciente de l'état d'esprit dans lequel elles se trouvent, une ancienne victime spécifie : « Même si le pas à franchir vous semble inaccessible, ce n'est pas le cas. » (T184). En ramenant l'effort à des proportions réalistes, elles contrecarrent l'effet délétère des émotions négatives dans lesquelles pataugent les victimes.

Elles orientent aussi celles-ci vers le chemin à suivre : « Allez vers ces anges qui ne demandent qu'à vous aider » (T201). L'on comprend que cette femme parle des

intervenantes des ressources d'hébergement. Ces dernières ont fait l'objet de nombreuses appréciations de la part des victimes : « [N]ous avons la chance d'avoir des femmes merveilleuses pour nous aider, nous écouter. Remerciements sincères à ces femmes dévouées provenant des maisons d'aide. » (T93). Les victimes autant que les intervenantes ont tenu à donner des conseils aux victimes, dont le plus fréquent était de demander de l'aide : « Je ne pense pas qu'on puisse s'en sortir sans aide. Ne restez pas seule. Demandez du soutien et de l'aide. » (T257) intime Gabrielle. Sylvie prend toutefois la peine de préciser qu'« [i]l faut être prête. Il faut accepter de se faire aider, de tomber et de se relever. » (T93).

Pour donner envie aux victimes de se mettre en action, les témoignantes ont mis de l'avant les bénéfices de leur démarche. NG n'hésite pas à dire : « Ce jour, là j'ai pris la plus belle et la plus merveilleuse décision de ma vie! » (T157). Les témoignantes ne nient pas les difficultés d'un tel parcours. Comme le relate cet extrait : « Ce n'est pas toujours facile de s'en sortir, mais ça en vaut tellement la peine. » (T260). Jeannine parle même de sa séparation comme d'une « résurrection » pour elle et ses filles (T162). MF voit plutôt son cheminement comme « un bout difficile », mais qu'elle définit tout de même comme « le tunnel jusqu'à la liberté » (T127).

De façon plus concrète, les bénéfices ressentis par les victimes suite à leur reprise de pouvoir sont nombreux : « je remercie la vie à tous les jours d'être vivante et d'être heureuse. [...] respirer librement tous les jours est un pur bonheur » (T125), « je suis en relation avec un homme merveilleux avec qui j'ai eu deux beaux enfants, j'ai un emploi passionnant et la vie est tellement belle sans violence. » (T142). Leur nouvelle vie leur apparaît bien meilleure et elles sont fières de leur cheminement.

Un dernier élément qui nous apparaît intéressant dans le cadre de cette conséquence anticipée est que le soutien n'est pas offert qu'aux victimes. Il semble que le soutien à l'entourage est aussi une façon de soutenir les victimes. C'est pourquoi nous

avons trouvé des suggestions sur la façon d’agir avec la victime afin d’être un atout dans sa démarche. Tout d’abord, il faut être capable de recevoir les confidences : « Il ne faut pas fermer les yeux face à la violence, écouter et respecter est un minimum, peut-être assez pour leur donner des ailes!!! » (T199). Il faut aussi la rassurer : « Je ne l’ai jamais lâchée, j’ai toujours cru en elle. Faites de même. » (T86). Il faut en somme tout simplement être là au besoin et les aider dans leurs démarches : « Aidons-les à franchir le premier pas vers un changement!!! » (T253).

Les personnes qui ont témoigné ont voulu « tendre une main » aux victimes et à l’entourage qui voudraient agir. Elles ont donc encouragé les victimes, les ont conseillées en fonction de leur vécu et elles ont donné des conseils à l’entourage afin de le rendre plus aidant. Maintenant que nous avons vu la conséquence anticipée qui est de « Soutenir », nous nous dirigeons vers la dernière, qui est « Se libérer ».

3.4.4. Se libérer

Bien que le site ait été élaboré de façon à s’exprimer pour autrui, il ne faut pas négliger l’aspect introspectif que peut avoir le fait de s’exprimer publiquement. Parce que déposer un témoignage est une décision prise en toute conscience, que le site a été délibérément choisi pour ce faire, l’on pourrait croire qu’il s’agit là d’un geste éminemment extroverti. Pourtant, les témoignages recèlent de douloureux souvenirs, des remerciements sentis, des encouragements sincères et des plaidoyers vibrants qui nous ont fait réfléchir sur la portée symbolique que pouvait prendre le fait de se livrer sur ce site. Car les mots ont été choisis, l’auditoire imaginé et le geste de déposer le témoignage, complété.

Il y a dans les témoignages des secrets enfouis, des réflexions, des prises de position. Il y a aussi des révélations : « Parler, c’est réaliser » (Témiscamienne reprenant un jour à la fois sa liberté, T180). Cet extrait est peut-être le plus parlant de toute cette

recherche. Parler, c'est réaliser. Nommer les choses, c'est aussi les définir. Choisir les termes utilisés, c'est déterminer la teneur de son expérience, c'est dessiner la réflexion que l'on se fait sur la situation que l'on a vécue.

Avant l'avènement de l'écriture, la seule façon de partager une expérience vécue était de la raconter à quelqu'un d'autre. Cela favorisait une certaine intériorité. L'écriture, de par sa nature réflexive, permet aussi d'extérioriser un vécu qui aurait pu rester enfoui et inconnu de tous. Et en l'écrivant, l'on doit faire l'effort de choisir les mots qui s'aligneront au bout de nos doigts. C'est ainsi que nous définissons les événements qui nous sont arrivés et que nous nous redéfinissons par rapport à eux. C'est ce qu'ont fait les victimes lorsqu'elles ont décrit les épisodes de victimisation et qu'elles ont tenu à mentionner par la suite, le dénouement heureux de leurs histoires. C'est que le statut de victime ne les définissait plus, il fallait qu'elles expriment cet état de fait, et c'est pourquoi une des conséquences anticipées est de se libérer, tout simplement.

En écrivant leur histoire sur le site, c'est un pan de leur histoire qu'elles dévoilent, qu'elles réexaminent et qu'elles analysent. Chaque fois, elles se repositionnent, en tant que victimes, en tant qu'ex-victimes, en tant que personnes ayant repris le pouvoir sur leur vie. Elles prennent la mesure de leurs blessures en les mettant à nu, mais aussi le chemin parcouru. Elles se redéfinissent comme survivantes et tendent la main à autrui afin que personne ne vive ce qu'elles ont vécu. Mais elles réalisent ainsi qu'« aider les autres, c'est encore la meilleure façon de s'aider soi-même... » (T200).

Elles se sont autant aidées qu'elles ont aidé les autres. En livrant leur message, elles se sont donné le droit de faire ce qu'elle voulait de leur expérience, elles ont pu la transformer pour mieux l'accepter, la travestir pour ne plus en souffrir. Elles ont pu se confier à autrui sans le regard inquisiteur d'un interlocuteur en face d'elles. Elles ont évité les jugements, les questions, les conseils non sollicités et l'ostracisation.

La grande proportion de témoignages anonymes faits par des victimes nous donne à voir sur le besoin de s'exprimer tout en gardant une certaine intimité. Nous constatons en définitive que l'anonymat est surtout le fait des victimes et que l'utilisation du nom complet est beaucoup moins fréquente que les autres types d'identification.

Également, nous pouvons constater que l'utilisation des pseudonymes a été privilégiée par un nombre important de témoins (32 %). Le pseudonyme semble permettre un certain degré d'anonymat en même temps qu'une affirmation de son statut. Car les pseudonymes sont loquaces. Les « femmes » s'affichent, qu'elles soient « libérée » (T18), « heureuse maintenant » (T63), « enfin libre » (T81), ou « remplie d'espoir » (T30). Ces femmes s'identifient souvent en action, elles sont des femmes « qui sait qu'elle s'en sortira » (T78), « qui recherche le bonheur » (T5), « qui pleurerait dans le noir et le silence » (T27), « qui ne vivra pu jamais, jamais, jamais dans une relation comme ça » (T72), « qui espère finir ses jours dans une vie meilleure (T70) ou « qui a eu la chance de se sortir des griffes d'un manipulateur violent verbal » (T155). Le pseudonyme est donc un prolongement du témoignage, car il ajoute des éléments contextuels qui résument souvent la situation actuelle. La personne témoignant se redéfinit donc une dernière fois en clôture de son témoignage.

Enfin, le bien qui est fait aux personnes ayant témoigné quand elle s'exprime sur le site peut se résumer avec ces deux extraits : « Merci d'avoir pris le temps de me lire. » (Lucie Garceau, T138) et « Voici mon histoire, une façon de me libérer j'imagine! » (A132). D'abord, elles apprécient de se savoir lues et reconnaissent le temps pris par le lecteur pour s'imprégner de leur histoire. Ensuite, elles « offrent » leur vécu en assumant la fonction libératrice d'une confession. Dès lors, elles sont « libérées » de leur secret et peuvent tenter d'écrire la suite de leur vie, sans que celle-ci ne soit définie que par leur statut de victime de violence conjugale.

Les conséquences anticipées par les témoins sont des plus logiques. En déposant un témoignage, il y a une adhésion aux prémisses du site selon lequel que la violence conjugale doit être exposée dans l'espace public. En choisissant d'écrire leur histoire, elles espèrent augmenter les connaissances de la population par rapport à ce fléau social qu'est la violence conjugale, prévenir celle-ci, soutenir les personnes qui en sont affectées ou se libérer par l'écrit.

Dans ce chapitre, nous avons donc expliqué le besoin de remanier nos objectifs de départ. Ensuite, nous avons décrit les résultats de notre analyse. D'abord, les témoins avaient en tête un auditoire. Elles ont utilisé différentes stratégies afin de s'adresser à cet auditoire qu'elles avaient imaginé. Enfin, c'est avec une visée particulière qu'elles ont utilisé ces stratégies. Elles ont espéré des conséquences découlant de leur témoignage. Nous discuterons de ces résultats dans le prochain chapitre afin de les mettre en lien avec des éléments du cadre théorique, après avoir proposé une schématisation du processus étudié.

Chapitre IV : Discussion

Le précédent chapitre, riche des résultats obtenus dans le cadre de cette recherche, se doit d'être accompagné d'une réflexion plus large. C'est pourquoi, dans cette partie, nous ferons des liens entre ces résultats et notre cadre théorique. Nous discuterons également des implications pratiques de nos résultats de recherche.

4.1. Le processus

Dans le chapitre précédent, nous avons défini les éléments constitutifs du phénomène que nous avons étudié lors de cette recherche. D'abord, nous avions un acte de témoigner en ligne, qui impliquait de s'imaginer un auditoire, qui se réalisait avec des stratégies et qui finalement était porteur d'un objectif à atteindre. Maintenant que nous avons défini tous ces éléments, nous nous concentrerons sur le processus qui en découle.

Toutefois, nous aimerions préciser qu'en fonction des données et du temps qui nous était imparti, il serait présomptueux pour nous de présenter un modèle grandement figolé. Nous avons pu dégager des constituants, mais les relations établies gagneraient à être explorées plus en profondeur. Les premiers ont été explicités dans le chapitre précédent, nous nous contenterons donc de les résumer et de tenter une définition dans le cadre de cette discussion. Les relations seront quant à elles esquissées, car notre rigueur nous oblige à une interprétation prudente de celles-ci.

Par ailleurs, nous n'avons pu déterminer l'ordre du processus. Est-ce que les témoins ont commencé par s'imaginer un auditoire, est-ce qu'elles ont spontanément utilisé une stratégie ou ont-elles d'abord pensé à l'effet qu'elles désiraient produire? Nous sommes d'avis que les éléments sont enchevêtrés les uns dans les autres et que même les témoins auraient du mal à identifier le chemin du processus.

Tout d'abord, nous notons les facteurs extérieurs et antérieurs au fait de laisser un message sur un site de témoignage tel que VLVC que sont les « connaissances, pratiques antérieures d'usage et contexte personnel ». Ainsi, il faut qu'une personne sache comment et ait intégré dans ses usages le fait d'utiliser un ordinateur et une connexion Internet afin de communiquer, ce qui a été facilité par l'appropriation antérieure d'autres technologies. Cette personne vit dans un environnement social qui l'a mise en contact avec la violence conjugale et a des caractéristiques personnelles qui font qu'elle possède un vécu à transmettre.

Nous croyons que la découverte du site VLVC a actualisé une préoccupation latente et poussé les témoins à passer à l'action. Nous pensons peu probable que les personnes soient allées en ligne et aient cherché dans un moteur de recherche « comment m'exprimer en ligne ». Nous évaluons que les personnes ont pris connaissance de l'existence du site – le dispositif technique, par leur contact avec le réseau des maisons d'hébergement ou par le biais des médias qui ont fait connaître l'initiative.

La personne a par la suite actualisé cette intention de communiquer, qui s'est muée en action (soit l'élaboration et le dépôt du témoignage). Dans l'action d'élaborer et de transmettre le message se retrouvent différentes composantes. La personne s'est imaginé un auditoire et ce sont les caractéristiques qu'elle a attribuées à son auditoire qui ont influencé la forme de son message. Elle a aussi désiré avoir un effet sur cet auditoire, elle en a anticipé les conséquences et construit son message avec différentes stratégies de communication. Même si l'ordre n'est pas clair, la relation elle l'est.

Évidemment, nous avons en filigrane le contrôle du degré d'intimité, quant à ce qui est dévoilé, mais aussi avec ce que la personne assume ou réorganise au niveau de son identité sociale. Ainsi, dans un spectre allant d'Anonyme au dévoilement du nom complet, se trouve une multitude de façon de se nommer et de se définir dans le cadre d'un témoignage en ligne.

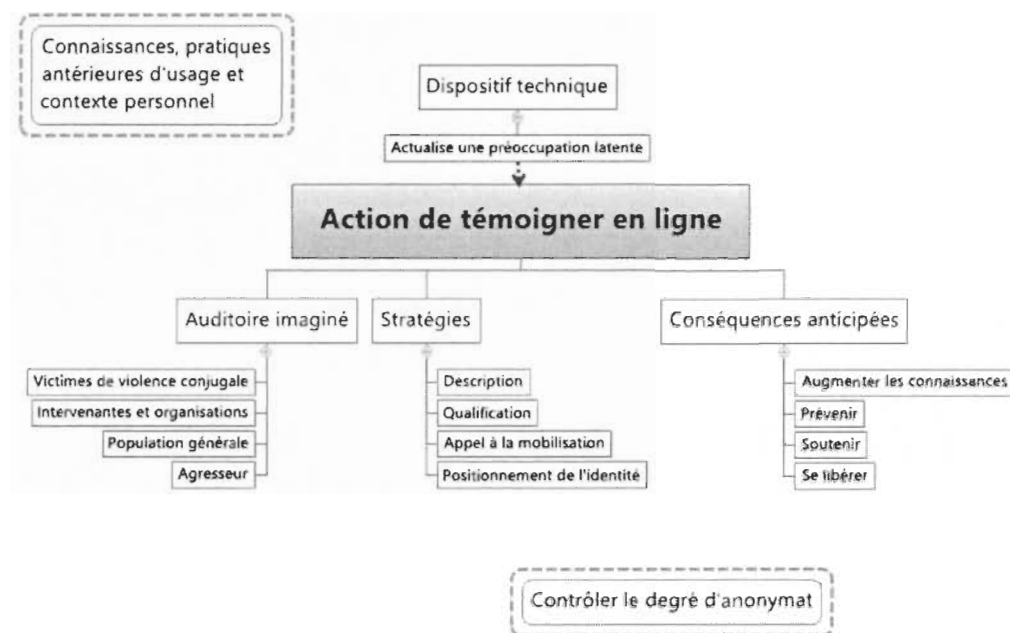


Figure 5 — Schéma du processus

Maintenant que nous avons révélé le processus du témoignage en ligne, nous verrons dans la prochaine partie de quelle façon ces résultats, maintenant schématisés, se sont insérés dans un cadre théorique plus large.

4.2. Un cadre théorique renouvelé

Dans cette partie, nous prendrons nos résultats et nous les situerons dans un cadre théorique plus ciblé du point de vue conceptuel que dans le premier chapitre. Nous aurons l'occasion d'explicitier en quoi nous évaluons qu'Internet puisse être un outil d'émancipation, pourquoi nous réaffirmons la nature sociale de la communication, en quoi nos résultats consolident les analyses sur l'identité en ligne et comment l'utilisateur se permet de déroger aux usages prescrits par les concepteurs de sites Internet.

4.2.1. Internet en tant qu'outil d'émancipation

Internet est une technologie ayant suscité énormément d'espoir quant à ses capacités communicationnelles (George, 2001). Il apparaissait comme un outil de communication accessible et ayant le potentiel de démocratiser l'espace public (George, 2001; Flichy, 2001). Bien que l'espace public ne se limite pas aux médias, ces derniers constituent tout de même « le lieu privilégié incarnant l'espace public » (Gingras, 1995). Or, à l'instar de plusieurs autres technologies, l'évolution d'Internet a obligé les auteurs utopistes à relativiser leurs espérances (Flichy, 2001; George, 2001). Il n'en demeure pas moins que c'est la première fois dans l'histoire de l'humanité qu'un grand nombre de personnes a la possibilité de s'adresser aux masses (Remmers de Vries & Valadez, 2008).

Un grand nombre de personnes, mais pas tous. George (2001) rajoute que cet « accès à l'espace public » ne se traduit pas nécessairement par un « droit à communiquer ». En dépit du fait qu'Internet soit un « espace d'expression relativement ouvert » (George, 2001), il nécessite, pour y accéder, des ressources matérielles précises (soit un dispositif technique tel qu'un ordinateur ou un téléphone portable et une connexion au réseau) et des connaissances de base pour s'y retrouver. L'accès aux TIC, bien qu'il se soit démocratisé dans les dernières années au Québec grâce une initiative gouvernementale¹⁵, déplace plus qu'il n'efface la « fracture numérique ». Cette fracture, d'abord vue sous l'angle de l'accès (par exemple, les pays développés sont plus connectés que les pays les plus pauvres), implique également des inégalités au niveau de l'usage (Rodriguez, 2008; Brotcorne & Valenduc, 2009).

Ces inégalités se traduisent par un accès plus difficile à de l'information de qualité en ligne et par un confinement au statut de récepteur pour certains (Rodriguez, 2008).

¹⁵ En 2000, le gouvernement québécois lançait le programme « Brancher les familles sur internet », afin d'aider 600 000 familles par le biais d'une subvention de 500 \$ afin d'acheter un ordinateur, assortie d'une aide allant jusqu'à 200 \$ par année pendant deux ans afin de défrayer les coûts d'une connexion internet.

Toutefois, Internet s'avère plus être un instrument qui reproduit et perpétue des inégalités sociales qui existent déjà dans la société en ce qui a trait au genre, à l'éducation et au revenu (Di Maggio, Hargittai, Neuman & Robinson, 2001; Denouël et Granjon, 2011).

De ce fait, nous constatons que très peu de victimes « actuelles » ont témoigné sur le site. Évidemment, cela peut être dû au fait que ces victimes ne connaissent pas encore les ressources ni même qu'elles ont un problème relié à la violence conjugale. Mais nous pouvons mentionner que celles qui ont eu accès au site et qui ont choisi de déposer un témoignage semblent démontrer la nature « émancipatoire » d'Internet. Internet, en permettant de s'exprimer sans contrainte géographique (on peut aller sur Internet de presque n'importe où, du moins au Québec) ou de temps (on pouvait déposer le témoignage au temps qui nous convenait, même en pleine nuit), facilite un certain type de communication, comme celui relevé sur notre site. Aussi, en brouillant les indices sociaux – autres que ceux qu'ont bien voulu montrer les témoins, ils contribuent à un équilibre des chances de s'exprimer (Lévy, 2004).

En outre, Internet semble transcender les contraintes liées au fait de dévoiler, telles que le fait de blâmer la victime, ce que certains auteurs nomment le *victim-shaming* (Montalbano-Phelps, 2003; Berns, 2004). Pour certaines, le processus d'écriture, qui les oblige à organiser leurs pensées, leurs émotions et même leur identité, paraît aussi important que le fait d'être publiée (Chandler, 1995, cité dans Chandler, 1997). Nos résultats en ce qui a trait au positionnement identitaire et particulièrement dans le cas des pseudonymes sont sans équivoque. Quand une femme signe : « Maman bientôt libre » (T55), l'on devine l'engagement de celle-ci à se sortir de sa situation et la raison qui lui donnera le courage de le faire, c'est-à-dire son statut de mère, ou dit autrement, ses enfants, tout simplement.

La « prise de parole » par l'écrit est très fascinante. Il semble plus facile d'articuler une expérience difficile par l'écrit. Comme si le silence devait être combattu par le silence.

En font foi les témoignages vidéos où la personne dénonce par feuillet interposé, imposant à l'auditoire la lecture de son histoire au lieu de la lui raconter.



Figure 6 — Témoignage vidéo sur la violence conjugale¹⁶

Les personnes semblent donc accorder une certaine importance à la formulation écrite de leur histoire. De plus, elles utilisent un média de masse afin d'atteindre le plus

¹⁶ Source : <https://www.youtube.com/watch?v=c6lXkSMcDKA&feature=youtu.be>

grand nombre possible. Nous pouvons donc en conclure qu'une fois la fracture numérique est surpassée, Internet peut s'avérer être un médium intéressant pour les personnes marginalisées qui désirent s'exprimer ou attirer l'attention de l'auditoire sur le problème qui les accable ou les accablait.

D'un côté plus macrosystémique, nous notons que le site représente une façon pour le RMFVVC de prendre place dans le cyberspace et de contribuer à amener la violence conjugale dans l'espace public. En mettant dans l'espace public la violence conjugale, le RMFVVC adopte une posture que l'on pourrait qualifier de victimaire. Pour Crettiez (2008), assumer une « posture victimaire » permet de faire reconnaître des violences méconnues. Ainsi, le fait de se poser en victime permet de prendre un espace public qui serait nié autrement. Aussi, comme le jeu politique fait en sorte qu'il faille faire exister un concept médiatiquement pour qu'il s'en préoccupe, les « victimes » n'ont d'autre choix que de se faire entendre.

De ce fait, l'initiative a été mentionnée dans plusieurs médias de masse, ce qui a donné une certaine visibilité à la problématique. Ce qui recoupe l'analyse de Dacheux et Rouquette (2012), qui eux estiment qu'une information sur les réseaux sociaux n'a de résonnance que si elle est reprise dans les médias traditionnels. Toutefois, à l'instar de Cardon, D. (2009), nous croyons tout de même que ces nouvelles « formes d'expression » [...] contribuent à diversifier les formes de parole.

4.2.2. L'identité en ligne

Le modèle expressiviste part du principe que les « dispositifs expressifs numériques » permettent à l'individu de larguer une identité sociale contraignante afin de se construire, sur les sites d'expression – tels que celui que nous avons étudié – une nouvelle identité (Bourdaloie, 2013). Cette possible construction d'une nouvelle identité démontre l'utilité d'Internet comme espace qui aide l'individu à se redéfinir. La narration

de leur expérience a permis à plusieurs témoins de prendre la mesure du chemin parcouru. De victimes qu'elles étaient, elles ont pu se redéfinir en tant que survivantes. De personnes isolées qu'elles étaient, elles se sont extraites de ce rôle pour analyser le besoin qu'elles auraient eu en tant que réceptrice du message qu'elles ont livré et se sont appliquées à tendre la main aux autres victimes.

Ainsi, la communication est, par définition, nécessairement sociale (Katambwe, 2008). Bien qu'elle puisse être compartimentée en fonction de ses publics (communication publique, communication interpersonnelle, communication interculturelle, etc.), ce qui est ressorti de cette étude, c'est que l'action de communiquer implique nécessairement une prise en compte d'autrui. Même si cet autrui est soi-même. Parce que l'on peut être soi-même son propre public. Lorsque l'on rédige un journal intime, par exemple, on le fait en sachant qu'aucun public ne s'y attardera. Peut-être même que nous ne relirons jamais ces mots. Quel intérêt y a-t-il alors à communiquer?

L'extériorisation de nos pensées, de nos réflexions, de nos représentations mentales nous permet de nommer des concepts et de les recadrer afin d'exister en dehors d'eux. Un peu comme la visite au prêtre d'antan nous permettait de nous « libérer » de nos péchés par leur seule expression et de nous permettre de redevenir « bon ». Un peu comme une discussion avec un ami nous libère, même s'il ne souffle mot de la rencontre. « Parler, c'est réaliser.... » (Témiscamiennne reprenant un jour à la fois sa liberté, 246). Extériorisée, cette expression de soi nous permet une réflexivité sur notre vécu : « Aujourd'hui, je réalise tout le chemin parcouru... » (T189).

Il semble que les usagers du site développent une forme de sociabilité où l'on s'identifie suffisamment à l'Autre pour lui tendre une perche même s'il est inconnu. D'ailleurs, même si elles ne peuvent être sûres qu'elles seront lues, elles tiennent tout de même à livrer leur témoignage. Ce qui démontre des sociabilités où le résultat de la communication est hypothétique, mais considéré comme assez important pour mettre des

énergies à déposer un témoignage sur le site. Elles ne peuvent savoir si le message sera lu sur le site, mais elles se soucient suffisamment des victimes pour vouloir influencer leurs destinées en y contribuant de cette façon.

Ce qui est d'autant plus intéressant, c'est l'attrait pour cette expression même si cet autrui n'existera peut-être pas. Les personnes qui ont livré leur témoignage sur le site sont bien conscientes qu'ils ne seront peut-être pas lus. « Voici mon histoire, une façon de me libérer j'imagine! » (A132). C'est donc un paradoxe intéressant, car même si l'on souhaite influencer autrui, on le fait sans attentes particulières et l'on n'ouvre pas de débat. La discussion n'est pas possible.

4.2.3. Le détournement des usages

La mise en ligne du site par le RMFVVC avait des objectifs dont les moyens se reflètent dans l'architecture technique même du site. Les fonctionnalités qui sont offertes aux usagers, autant que celles qui ne le sont pas, régissent le niveau de « liberté relative » de celui-ci (Le Grignou, 2003). Et en ce sens, l'utilisateur se conforme à une série de normes implicites lors du dépôt de son témoignage (Proulx, 2012). Par exemple, les victimes et les intervenantes sont invitées à laisser leur témoignage (figure 7 — flèche bleue). On suggère une certaine direction aux témoignages, en mettant en exergue « Leur réalité dépasse parfois la fiction », priant indirectement les témoins de choisir les éléments qui risquent d'étonner, qui sortent de l'ordinaire, qui « dépasse [...] la fiction » (figure 7 — flèche rouge).



Figure 7 — Page d'accueil de VLVC

Par ailleurs, la fiche de témoignage invite à partager « votre histoire » suggérant au témoignante une approche narrative et des guillemets illustrent le fait que le témoignage est considéré comme une citation. Elle stipule également que la longueur maximale du témoignage est de 600 mots et une signature est aussi suggérée.

Figure 8 — Fiche de témoignage VLVC

Ainsi, le format de site « cadre » les messages que l'on peut laisser. Mais certaines usagères ont « contourné » les normes implicites du site afin de satisfaire leurs « besoins » en matière d'expression. Par exemple, afin de contourner la règle des 600 mots maximum, une témoignante a ajouté à sa signature 1/3, 2/3 et 3/3 afin que l'on sache que ses témoignages étaient en fait un tiers de témoignage et qu'il fallait rassembler les trois parties afin de constituer l'entièreté de son histoire. Visiblement, 600 mots n'étaient pas assez pour son histoire qu'elle n'a pas su ou voulu condenser afin de respecter le format préconisé.

Les usagères ont trouvé des façons créatives d'utiliser cet espace et d'ainsi détourner et dépasser les usages prévus par l'organisme. Elles en ont fait leur instrument. On ne s'est pas seulement adressé à la victime ou au citoyen lambda. On est allés jusqu'à s'adresser à l'agresseur pour lui faire prendre conscience des impacts de ses agissements. On a dépassé la norme narrative pour donner des conseils aux victimes, remercier des intervenants ou commémorer des personnes mortes de violence conjugale. Tous les détournements d'usages observés sur le site renforcent l'idée que l'utilisateur n'est pas qu'un réceptacle, mais qu'il peut s'impliquer dans la construction de l'objet technique qu'est un site Internet, en « bricolant » afin de contourner les injonctions du site (Proulx, 1994). D'ailleurs, l'apport même des témoignantes a amené le RMFVVC à modifier sa plateforme afin d'y inclure d'autres formats de témoignages (vidéos, dessins, poèmes, etc.).

4.3. Implications pratiques

Les résultats obtenus dans le cadre de cette recherche et les réflexions qui en découlent soulèvent des questions qu'il convient de préciser dans cette partie.

4.3.1.L'utilité des RSN pour sensibiliser (et leurs limites)

Internet est une plateforme extraordinaire qui permet aux victimes de mettre en lumière des problèmes qui n'intéressent pas les médias traditionnels (presse écrite, radio, télévision). La force du nombre oblige par contre les autres médias à s'intéresser aux phénomènes émergeant des réseaux sociaux. Rappelons les jeunes femmes autochtones qui réclamaient une enquête sur la disparition de 10 000 de leurs consœurs par le biais du mot-clic *#amInext* ou la prise de parole de victimes d'agressions sexuelles (*#beenrapedneverreported*) sur Twitter. Par leur grand nombre, elles finissent par amener le sujet sur la place publique et elles contribuent ainsi à une plus grande sensibilisation de la population.

Cela rend bien compte d'une particularité du Web social décrite par Millerand, Proulx et Rueff (2010) à l'effet qu'un grand nombre de contributions minimales, une fois agrégées, forment une force qui oblige les modèles d'affaires, dans ce cas-ci les médias traditionnels comme la presse et la télévision, à s'adapter et à tenir compte de leur présence. Cela implique donc qu'il est possible de contourner les « *gate keepers* » des médias traditionnels ou de les appâter en créant un « *buzz* », à la condition d'avoir une campagne efficace.

C'est un atout pour les organismes communautaires, à condition qu'ils aient la créativité et les ressources nécessaires pour assurer une certaine présence dans le « cyberspace ». Le ICE Bucket Challenge¹⁷ est un bel exemple de réussite de campagne sociale sur les réseaux sociaux qui a fait connaître la sclérose latérale amyotrophique (SLA), mais surtout, permis d'amasser plus de 100 millions de dollars en quelques mois, alors que pour la même période de l'année précédente, la collecte avait été de 2,8

¹⁷ Le *Ice Bucket Challenge* consistait à se faire verser un seau d'eau glacée sur la tête et à défier des amis de faire de même dans une vidéo postée sur les réseaux sociaux.

millions¹⁸ de dollars. Grâce à l'appui de célébrités (Bill Gates, Oprah Winfrey, Justin Timberlake et des dizaines d'autres), le phénomène a rapidement été viral et peu de personnes ont vécu l'été 2014 sans en entendre parler.

Évidemment, nous ne pouvons nier les bienfaits pour la fondation et par extension, les gens atteints de cette maladie, du succès de la campagne. Mais nous croyons que ce genre d'initiatives peut avoir des effets délétères qui passeront sous silence, mais qui risquent d'avoir un effet durable. D'abord, elles consacrent une vision de désengagement de l'État afin de faire place au mécénat, dans la recherche et dans les organismes communautaires. Cette logique bénéficie surtout aux structures ayant les moyens d'élaborer des campagnes de financement et laisse les autres se débrouiller avec des moyens réduits. Les organismes passent ainsi de plus en plus de temps à chercher les fonds pour se maintenir à flot et à rendre des comptes aux bailleurs de fonds, ce qui réduit le temps, l'énergie et les ressources nécessaires pour l'aide directe aux personnes qui ont besoin de leurs services.

Par ailleurs, les meilleures campagnes ne bénéficient pas toujours aux causes les plus urgentes, graves ou prépondérantes. D'ailleurs, même l'ALS est considérée comme une maladie peu commune et dont la recherche est déjà bien financée. Enfin, certains considèrent que cela encourage l'engagement paresseux ou *slacktivism* (Christensen, 2011) où l'effort d'encourager une cause est minime, mais donne tout de même bonne conscience.

Par contre, en raison leur facilité d'accès et d'utilisation, les réseaux sociaux et même le Web d'une manière générale concourent à créer des campagnes qui ne sont pas

¹⁸ Diamond, D. (2014, 29 août). The ALS Ice Bucket Challenge Has Raised \$100 Million -- And Counting. *Forbes*. Repéré à : <http://www.forbes.com/sites/scottmendelson/2016/12/16/box-office-matt-damons-the-great-wall-snags-not-so-great-24-1m-china-debut/#a620f203615b>

sécuritaires ou qui risquent de nuire à la cause. Quiconque peut s'improviser expert sur le Web. Or, dans le cas de la violence conjugale, cela peut avoir des conséquences néfastes. Les conseils donnés par une néophyte peuvent être contreproductifs. Le soin que prennent les organisations sérieuses à faciliter une sortie rapide du site et à donner des instructions afin d'effacer les traces techniques du passage sur le site n'est pas à la portée de tous, soumettant ainsi les victimes à un risque supplémentaire. C'est ainsi que des personnes bien intentionnées peuvent concevoir des campagnes qui risquent de nuire (ex. le blackdot, où l'on suggère aux victimes de violence conjugale de dessiner un point noir sur leur paume afin de signaler discrètement leur besoin d'aide. Or, tous les intervenants ne connaissent pas cette signification, les victimes risquent alors de ne pas recevoir l'aide espérée).

Même sur le site VLVC, certains témoignages peuvent nuire en décourageant les victimes plutôt que leur faire sentir qu'elles ne sont pas seules. Aussi, le fait qu'il n'y ait pas d'interactions a pu décevoir certaines personnes qui auraient préféré cette façon de communiquer à une rencontre en personne ou à un coup de téléphone. Même les émissions de télévision font dorénavant une place aux médias sociaux et encouragent la participation des auditeurs. Les gens s'attendent désormais à ce qu'on les inclue dans la « conversation ». Et lorsqu'ils ont accès à une plateforme qui leur permette de s'exprimer, ceux-ci détournent parfois les usages prévus, comme vu au point 4.2.3.

4.3.2. Augmenter et adapter la présence en ligne des groupes d'entraide

D'une manière plus générale, nous croyons que les différents groupes travaillant en violence conjugale gagneraient à se regrouper afin de ne pas diluer leur présence en ligne. Étant donné que les moteurs de recherche répertorient les sites en fonction de leur affluence et non de leur pertinence, un grand nombre de sites peu fréquentés risquent de se « perdre » dans la très grande toile qu'est le Web. Si l'accessibilité à des services est une priorité pour les ressources, il faudrait voir à ce que l'optimisation des sites sur les

moteurs de recherche fasse partie de leur stratégie Web. Et qu'une stratégie Web fasse partie de leur plan de communication.

Il est important pour les groupes de rester à l'affût. Internet crée d'autres types de victimisation (ex. harcèlement criminel) et les structures actuelles peuvent rendre difficile leur prise en charge. L'anonymat, outil bénéfique à la divulgation, sert aussi à masquer l'identité de malfaiteurs et compliquent l'application des lois. Internet reste aussi un dispositif très utilisé que l'on gagne à connaître. Toutefois, il évolue très vite et il peut s'avérer difficile à suivre.

Dans le présent chapitre, nous avons présenté le processus communicationnel élaboré à partir de nos résultats. Par la suite, nous avons situé ceux-ci dans un cadre théorique remis en perspective. Cette réflexion s'est poursuivie par une mise en lumière des implications pratiques de nos résultats. Nous poursuivrons donc vers la conclusion de ce mémoire, où nous pourrons récapituler les principales découvertes de ce projet de recherche, nommer quelques limites de celle-ci et enfin, approfondir de nouvelles pistes d'examen.

Conclusion

Ce projet de maîtrise nous a permis d'explorer le contenu expérientiel d'une catégorie d'usagers bien particulière d'Internet, soit les victimes de violence conjugale, par le biais de leurs témoignages. Nous avons découvert qu'elles s'imaginaient un auditoire et que ce dernier pouvait différer d'un témoignage à un autre. Ainsi, quatre types d'auditoires ont été identifiés : les victimes (ou une victime), la population en général, les intervenantes et les ressources (ou une intervenante ou une ressource) et même l'agresseur.

Nous avons également constaté que le processus de mise à l'écrit permettait aux personnes ayant témoigné une réflexivité qui pouvait s'avérer bénéfique dans la reconstruction de leur identité sociale. Cela s'est avéré dans l'utilisation de pseudonymes très élaborés et significatifs ou dans l'évolution même du témoignage du début à la fin.

Nous avons nommé les différentes stratégies utilisées par les témoins : la description, la qualification, l'appel à la mobilisation et le positionnement identitaire. Ces stratégies ont été choisies afin de parvenir à une conséquence qu'elles ont anticipée et souhaitée chez leur auditoire. Ces conséquences anticipées ont été répertoriées comme suit : augmenter les connaissances, prévenir la violence conjugale, soutenir les victimes, mais également toutes les personnes susceptibles de les aider ou tout simplement, se libérer d'un fardeau émotif par l'expression de son expérience.

Le but ultime de leur contribution était d'éduquer la personne qui lirait leur message, le tout afin de prévenir la violence conjugale. Leur geste s'inscrit donc dans une logique militante, car il a pour but de mettre la violence conjugale dans l'espace public. Mais il représente en tous les cas une façon d'entrer en relation avec autrui, ce qui rappelle la nature éminemment sociale de la communication.

Nous nous pencherons à présent sur les limites de la recherche. Tout d'abord, notons que nous avons supposé que chaque témoignage avait été déposé par une personne différente, ce qui n'a peut-être pas été le cas. Bien que nous ayons éliminé les doublons (c'est-à-dire les témoignages complètement identiques), nous n'avons pas tenté de recouper les signatures. Aussi, les statistiques descriptives ont été faites à partir des éléments fournis dans le témoignage, qui peuvent avoir été faux ou mal compris de notre part. Cela pourrait affecter quelque peu la fiabilité de ces données. Comme elles constituent une très petite partie de l'analyse, nous considérons cet impact comme minime.

Par la suite, nous nous devons d'admettre que le corpus était fortement teinté par la présence des ressources d'hébergement. Une grande proportion d'intervenantes ont utilisé le site et le fait que le site ait été d'abord publicisé via les groupes a probablement eu pour effet d'attirer surtout des victimes ayant reçu des services des ressources en violence conjugale. Par extension, le corpus ne saurait représenter toutes les expériences vécues ni toutes les victimes. Le portrait dressé ici reste donc limité et ponctuel.

Par ailleurs, il aurait été intéressant de discuter avec des personnes ayant témoigné afin d'approfondir notre compréhension du processus communicationnel impliqué dans le fait de déposer un témoignage. Cependant, les contraintes de temps nous ont empêchée d'aller dans cette direction.

Certains choix faits dans le cadre de cette recherche ont fermé la porte à des avenues intéressantes. Celles-ci, bien que pertinentes, ne relevaient pas de notre objectif ou s'avéraient chronophages, ce qui les éliminait d'office. Elles restent toutefois des voies qu'il serait intéressant d'investiguer dans des phases ultérieures de recherche.

La première voie est celle d'analyser les pseudonymes. La puissance des pseudonymes nous a fascinée tout au long de ce projet. Relevant en partie de l'anonymat, le pseudonyme fait pourtant place à l'intimité de l'utilisateur à la lumière de ce qui y est dit.

La portée du pseudonyme, symbole identitaire significatif pour l'utilisateur d'Internet, nous semble intéressante de par sa nature plurisémiotique (Martin, 2006). Cette possibilité de s'auto-identifier semblait être, pour l'utilisateur, autant un exercice de réflexion sur son identité que sur le parcours fait ou à venir. C'est pourquoi nous estimons que l'étude de ces pseudonymes dans une optique de compréhension du processus nominatif ou de sa portée identitaire serait d'intérêt pour la recherche en communication.

La seconde voie est évidemment d'approfondir la compréhension du processus communicationnel qui est sous-tendu dans le fait de participer à une discussion en ligne de ce type. Comme nous n'avons pu qu'établir certaines relations dans notre processus, nous croyons qu'il serait intéressant de valider ces prétentions en interrogeant les personnes ayant déposé un témoignage. L'ordre et l'importance des différents éléments gagneraient à être validés et détaillés. Nous avons atteint le maximum de profondeur, étant donné le temps et les données dont nous disposions. Mais nous sommes tout de même restées sur notre faim à cet égard. Il pourrait également s'avérer intéressant de confronter ce modèle à un espace d'expression différent, par exemple un forum de discussion ou un espace d'échange synchrone.

Références¹⁹

- Bandeira de Mello, R., & Garreau, L. (2011). L'utilisation d'Atlas.ti pour améliorer les recherches dans le cadre de la Méthode de la Théorisation Enracinée (MTE) : panacée ou mirage? *Recherches qualitatives*, 30(2), 175-202.
- Bardini, T. (1996). Changement et réseaux socio-techniques : de l'inscription à l'affordance. *Réseaux*, 14(76), 125-155.
- Barnett, O. W., & LaViolette, A. D. (2000). *It could happen to anyone: Why battered women stay*. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Beaupré, P. (2015). La violence entre partenaires intimes. Dans Statistique Canada (Éd.), *La violence familiale au Canada : un profil statistique 2013*. Ottawa, ON : Centre canadien de la statistique juridique.
- Berns, N. (2004). *Framing the victim: Domestic violence, media, and social problems* [Version Google Play]. New York, NY : Transaction Publishers.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic Interactionism; perspective and method*, Englewood Cliffs, NJ: Prentice Hall.
- Blumer, H. (1954). What is wrong with social theory? *American sociological review*, 19(1), 3-10.
- Bourdeloie, H. (2013). Les dispositifs expressifs numériques et la question des rapports sociaux de genre et de classe. Dans A. Kiyindou, C. Le Moëne & B. Vacher (Éds.), *Communication et débat public : les réseaux numériques au service de la démocratie*, (pp. 67-74). Paris, France : L'Harmattan.
- Brotcorne, P., & Valenduc, G. (2009). Les compétences numériques et les inégalités dans les usages d'Internet. *Les cahiers du numérique*, 5(1), 45-68.
- Bryant, A., & Charmaz, K. (Éds). (2007). *The Sage handbook of grounded theory*. Los Angeles, CA : Sage.

¹⁹ Nous avons suivi les recommandations de Provost et al pour les normes de l'APA pour la présentation d'un travail de recherche, tel que préconisé dans le département de Lettres et communication sociale.

- Burczycka, M., & Conroy, S. (2017). *La violence familiale au Canada : un profil statistique, 2015*. Ottawa, ON : Centre canadien de la statistique juridique.
- Campbell, J., Jones, A. S., Dienemann, J., Kub, J., Schollenberger, J., O'Campo, P., & Wynne, C. (2002). Intimate partner violence and physical health consequences. *Archives of internal medicine*, 162(10), 1157-1163.
- Carbonneau, J. (2005). *Violence conjugale : des spécialistes se prononcent*. Montréal, QC : Éditions du Remue-ménage.
- Cardon, D. (2008). Le design de la visibilité : Un essai de cartographie du web 2.0. *Réseaux*, 6(152), 93-137. <http://dx.doi.org/10.3917/res.152.0093>
- Cardon, D. (2009). Vertus démocratiques de l'Internet. *La vie des idées*. Repéré à : <http://www.laviedesidees.fr/Vertus-democratiques-de-l-Internet.html>
- Cardon, D., & Delaunay-Teterel, H. (2006). La production de soi comme technique relationnelle. *Réseaux*, 138(4), 15-71.
- Centre facilitant la recherche et l'innovation dans les organisations, à l'aide des technologies de l'information et de la communication (CEFRIO). (2014). NETendances 2014 : Équipement et branchement Internet des foyers québécois. Repéré à <http://www.cefrio.qc.ca/netendances/equipement-branchement-foyers-quebecois/>
- Chambat, P. (1994). Usages des technologies de l'information et de la communication (TIC) : évolution des problématiques. *Technologies de l'information et société*, 6(3), 249-270.
- Chandler, D. (1997). *Writing oneself in cyberspace*. Repéré à <http://www.aber.ac.uk/media/Documents/short/homepgid.html>
- Charest, F., & Bédard, F. (2013). *Les racines communicationnelles du Web et des médias sociaux*. Québec, QC : Presses de l'Université du Québec.
- Chayko, M. (2012). *Connecting: How we form social bonds and communities in the Internet age*. Albany, NY : Suny Press.
- Christensen, H. S. (2011). Political activities on the Internet: Slacktivism or political participation by other means? *First Monday*, 16(2). Repéré à <http://firstmonday.org/ojs/index.php/fm/article/view/3336/2767> & gt;

- Corbin, J., & Strauss, A. (Éds.). (2014). *Basics of qualitative research: Techniques and procedures for developing grounded theory* [Version Google Play]. Thousand Oaks, CA : Sage.
- Corbin, J., & Strauss, A. (1990). Grounded Theory Research: Procedures, canons and evaluative criteria. *Qualitative Sociology*, 13(1), 3-21.
- Crettez, X. (2008). *Les formes de la violence*. Paris, France : La Découverte.
- Dacheux, E., & Rouquette, S. (2012, mai-juin). Internet est-il un espace public?. *Texte révisé de la communication « Interroger les postulats théoriques et épistémologiques des recherches en SIC portant sur l'espace public et Internet »*, Colloque de la Société française des sciences de l'information et de la communication, Rennes, France. Repéré à https://hal.archives-ouvertes.fr/sic_00848835/document
- Diamond, D. (2014, 29 août). The ALS Ice Bucket Challenge Has Raised \$100 Million - And Counting. *Forbes*. Repéré à : <https://www.forbes.com/sites/dandiamond/2014/08/29/the-als-ice-bucket-challenge-has-raised-100m-but-its-finally-cooling-off/>
- Di Maggio, P., Hargittai, E., Neuman, W. R., & Robinson, J. P. (2001). Social Implication of the Internet. *Annual Review of Sociology*, 27, 307-336.
- Damant, D., Paquette, J., & Bélanger, J. (2001). Recension critique des écrits sur l'empowerment ou quand l'expérience de femmes victimes de violence conjugale fertilise des constructions conceptuelles. *Recherches féministes*, 14(2), 133-154.
- Denouël, J. (2011). Identité. *Communications*, 88(1), 75-82.
- Denouël, J., & Granjon, F. (2011). *Communiquer à l'ère numérique : Regards croisés sur la sociologie des usages*. Paris, France : Presses des MINES.
- Flichy, P. (2001). *L'imaginaire d'Internet*. Paris, France : La Découverte.
- Fourboul, C. V. (2012). Ce que « analyse de données qualitatives » veut dire. *Revue internationale de Psychosociologie*, 18(44), 71-88.
- Fugate, M., Landis, L., Riordan, K., Naureckas, S., & Engel, B. (2005). Barriers to domestic violence help seeking: implications for intervention. *Violence against women*, 11(3), 290-310.

- Gauthier, G. (2003). Critique du constructivisme en communication. *Questions de communication*, 3, 185-198.
- George, E. (2001). Relecture du concept d'espace public à l'heure de l'Internet. Dans D. Bougnoux & Y. Jeanneret (Éds.) *Émergences et continuité dans les recherches en information et communication, Actes du XIIe Congrès national des sciences de l'information et de la communication* (pp.23-31), Paris, France : Société française des sciences de l'information et de la communication (SFSIC).
- Giles, D. (2006). Constructing identities in cyberspace: The case of eating disorders. *British Journal of Social Psychology*, 45(3), 463-477.
- Gingras, A.-M. (1995). Les médias comme espace public : enquête auprès de journalistes québécois. *Communication*, 16(2), 15-36.
- Glaser, B. G., & Strauss, A. L. (1967). *The discovery of grounded theory: strategies for qualitative research*. Chicago, IL : Aldine.
- Gouvernement du Québec. (n.d.). *Violence conjugale*. Secrétariat à la condition féminine. Repéré à www.violenceconjugale.gouv.qc.ca
- Gouvernement du Québec. (1995). *Politique d'intervention en matière de violence conjugale : prévenir, dépister, contrer la violence conjugale*. Comité interministériel de coordination en matière de violence conjugale et familiale. Repéré à http://www.scf.gouv.qc.ca/fileadmin/publications/Violence/Prevenir_depister_contrer_Politique_VC.pdf
- Granjon, F. (2009). Inégalités numériques et reconnaissance sociale. *Les Cahiers du numérique*, 5(1), 19-44.
- Guillemette, F. (2006). L'approche de la *Grounded Theory*; pour innover? *Recherches qualitatives*, 26(1), 32-50.
- Guillemette, F., & Luckerhoff, J. (2013). *Méthodologie de la théorisation enracinée*. Notes sur la Méthodologie de la théorisation enracinée, Atelier sur la MTE, Document inédit, Université du Québec à Trois-Rivières, QC.
- Hoddenbagh, J., Zhang, T., & McDonald, S. (2014). *Estimation de l'incidence économique des crimes violents au Canada en 2009*. Ottawa, ON : Division de la recherche et de la statistique, Ministère de la justice Canada. Repéré à http://www.justice.gc.ca/fra/pr-rp/jp-cj/victim/rr14_01/rr14_01.pdf

- Hurley, A. L., Sullivan, P., & McCarthy, J. (2007). The construction of self in online support groups for victims of domestic violence. *British Journal of Social Psychology*, 46(4), 859-874. <http://dx.doi.org/10.1348/014466606X171521>
- Ibrahim, D., & Burczycka, M. (2016). La violence familiale au Canada : un profil statistique, 2014. *Juristat* 36(1). Ottawa, ON : Centre canadien de la statistique juridique. Repéré à : <http://www.statcan.gc.ca/pub/85-002-x/2016001/article/14303-fra.htm>
- Jauréguiberry, F. (2003). Internet comme espace inédit de construction de soi. *Internet, nouvel espace citoyen?* L'Harmattan. Repéré à <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00688049/document>
- Jauréguiberry, F., & Proulx S. (2011). *Usages et enjeux des technologies de communication*. Toulouse, France : Erès.
- Jouët, J. (2003). Technologies de communication et genre. *Réseaux*, 4, 53-86.
- Katambwe, J. M. (2008, Mai). La nouvelle communication sociale. Table ronde « Émergence et évolution du concept de communication publique ». Communication présentée au 76e congrès de l'ACFAS, Québec, Canada. Repéré à https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/docs/GSC1707/F637804884_La_nouvelle_communication_sociale.pdf
- Kawaura, Y., Miura, A., Yamashita, K., & Kawakami, Y. (2010). From online diary to Weblog: Self-expression on the Internet. Dans A. Blachnio, A. Przepiorka & Rowinski, T. (Éds.), *Internet in psychological research* (pp. 39 –58). Varsovie, Pologne : Cardinal Stefan Wyszyński University Press.
- Kelle, U. (2007). The development of categories: different approaches in grounded theory. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 191-213). London, UK : Sage.
- Laughrea, K., Bélanger, C., & Wright, J. (1996). Existe-t-il un consensus social pour définir et comprendre la problématique de la violence conjugale? *Santé mentale au Québec*, 21(2), 93-116.
- Le Bars, M., Lasserre, E., & Le Goaziou, M. F. (2015). Quand les femmes victimes de violences conjugales se mettent à parler... Enquête qualitative par entretiens auprès de 11 femmes victimes de violences conjugales, dans le Rhône. *Éthique & Santé*, 12(4), 244-249.

- Le Grignou, B. (2003). *Du côté du public : usages et réceptions de la télévision*. Paris, France : Economica.
- Lemieux, D. (1994). La violence conjugale. Dans F. Dumont, S. Langlois & Y. Martin (Éds), *Traité des problèmes sociaux* (pp. 337-361). Québec, QC : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Lempert, L. B. (1994). A narrative analysis of abuse. Connecting the Personal, the Rhetorical, and the Structural. *Journal of Contemporary Ethnography*, 22(4), 411-441.
- Lempert, L. B. (2007). Asking questions of the data: memo writing in the grounded theory tradition. Dans A. Bryant, & K. Charmaz (Éds), *The Sage handbook of grounded theory* (pp. 245-64). London, UK : Sage.
- Lévy P., (2004). *L'intelligence collective. Pour une anthropologie du cyberspace*, Paris, France : La Découverte.
- Licklider, J. C., & Taylor, R. W. (1968). The computer as a communication device. *Science and technology*, 76(2), 1-3.
- Luckerhoff, J., & Guillemette, F. (Éds). (2012). *Méthodologie de la théorisation enracinée, Fondements, procédures et usages*, Québec, QC : Presses de l'Université du Québec.
- Mallein, P., & Toussaint, Y. (1994). L'intégration sociale des TIC : une sociologie des usages, *Technologie de l'information et société*, 6(4) : 315-335.
- Martin, M. (2006). *Le pseudonyme sur Internet : une nomination située au carrefour de l'anonymat et de la sphère privée*. Paris, France : L'Harmattan.
- MacLuhan, M. (1971). *Pour comprendre les médias : les prolongements technologiques de l'homme*. Montréal, QC : HMH.
- Millerand, F. (1998). Usages des NTIC : les approches de la diffusion, de l'innovation et de l'appropriation (1re partie). *Composite*, 2(1), 1-19.
- Millerand, F., Proulx, S., & Rueff, J. (Éds.). (2010). *Web social : mutation de la communication*. Québec, QC : Presses de l'Université du Québec.
- Ministère de la Justice. (n.d.). *Droits des victimes au Canada*. Repéré à : <http://www.justice.gc.ca/fra/jp-cj/victimes-victims/fiches-factsheets/victime-victim.html>

- Ministère de la Justice. (n.d.). *Les lois sur la violence familiale*. Repéré à : <http://www.justice.gc.ca/fra/jp-cj/vf-fv/lois-laws.html>
- Ministère de la Sécurité publique. (2016). *Statistiques 2014 sur les infractions contre la personne commises dans un contexte conjugal au Québec*. Québec : Gouvernement du Québec. Repéré à : <http://www.securitepublique.gouv.qc.ca/police/publications-et-statistiques/violence-conjugale/2014/18902.html>
- Mitchell, C., & Anglin, D. (2009). *Intimate Partner Violence : A Health-Based Perspective*. New York, NY : Oxford University Press.
- Montgomery, P., & Bailey, P. H. (2007). Field notes and theoretical memos in grounded theory. *Western Journal of Nursing Research*, 29(1), 65-79.
- Montalbano-Phelps, L. L. (2003). Discourse of survival: Building families free of unhealthy relationships. *Journal of Family Communication*, 3(3), 149-177.
- Morse, J. M. (1995). The significance of saturation. *Qualitative health research*, 5(2), 147-149.
- Nabi, R. L., & Horner, J. R. (2001). Victims with voices: How abused women conceptualize the problem of spousal abuse and implications for intervention and prevention. *Journal of Family Violence*, 16(3), 237-253.
- Organisation mondiale de la santé (2016, Novembre). *La violence à l'encontre des femmes. Aide-mémoire*. Repéré à : <http://www.who.int/mediacentre/factsheets/fs239/fr/>.
- Organisation des Nations Unies (1993, 20 décembre). *Déclaration sur l'élimination de la violence à l'égard des femmes*. Résolution adoptée par l'assemblée générale. Repéré à : <https://documents-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/N94/095/06/PDF/N9409506.pdf?OpenElement>
- Peraya, D. (1998). Théories de la communication et technologies de l'information et de la communication : un apport réciproque. *Revue européenne des sciences sociales*, 36(3), 171-188.
- Price, J.M.C. (2010). Coding: Selective Coding. Dans E. Wiebe, G. Durepos & A. J. MillsJ. *Encyclopedia of Case Study Research*. Los Angeles, CA : Sage.

- Pronovost, G. (1994). Médias, éléments pour l'étude de la formation des usages sociaux. *Technologies de l'information et société*, 6(4), 377-400.
- Proulx, S. (1994). Une lecture de l'œuvre de Michel de Certeau : l'invention du quotidien, paradigme de l'activité des usagers. *Communication*, 15(2), 171-197.
- Proulx, S. (2004). *La révolution Internet en question*. Québec, QC : Édition Amérique.
- Proulx, S. (2012). Enjeux éthiques et politiques. *Médias sociaux : enjeux pour la communication*, 9, 1-45.
- Regroupement provincial des maisons d'hébergement et de transition pour femmes victimes de violence conjugale. (2006). *La violence conjugale... C'est quoi au juste?* Montréal, QC : Édition Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale.
- Remmers de Vries, S., & Valadez, A. A. (2008). Let our voices be heard: qualitative analysis of an Internet discussion board. *Journal of Creativity in Mental Health*, 3(4), 383-400.
- Riessman, C. K. (1990). *Divorce talk: Women and men make sense of personal relationships*. New Brunswick, NJ : Rutgers University Press.
- Rinfret-Raynor, M., & Cantin, S. (1994). *Violence conjugale : recherches sur la violence faite aux femmes en milieu conjugal*. Boucherville, QC : Gaétan Morin.
- Rodriguez, S. (2008). Le rapprochement des peuples à l'ère du virtuel; la connectivité, le fossé et la génération de l'information *Actes des travaux du groupe de travail GT13 — Sociologie de la communication*, 13e congrès de l'Association internationale des sociologues de langue française, Istanbul : 7-11 juillet. Repéré à : <http://w3.aislf.univ-tlse2.fr/gtsc/activites.htm>
- Rueff, J. (2012). Quelques éléments d'épistémologie concernant les recherches qualitatives et critiques en communication. *Revue internationale de communication sociale et publique*, (7), 23-40.
- Sinha, M. (2013). *Mesure de la violence faite aux femmes : tendances statistiques*. Ottawa, ON : Statistique Canada.
- Stern, P. N. (1980). Grounded theory methodology: Its uses and processes. *Image*, 12(1), 20-23.

- Turkle, S. (2011). *Alone together: Why we expect more from technology and less from each other*. New York, NY : Basic books.
- Turkle, S. (1995). *Life on the screen: Identity in the age of the Internet*. New York, NY : Simon and Schuster.
- Walker, L.E. (1979). *The Battered Woman*. New York, NY : Harper & Row.
- Walther, J. B. (2007). Selective self-presentation in computer-mediated communication: Hyperpersonal dimensions of technology, language, and cognition. *Computers in Human Behavior*, 23(5), 2538-2557.
- Wilson, M., Daly, M., & Wright, C. (1993). Uxoricide in Canada: Demographic risk patterns. *Canadian J. Criminology*, 35, 263-291.

Annexe 1 — Communiqué de presse de la campagne

Montréal, le 27 novembre 2013 – Le Regroupement des maisons pour femmes victimes de violence conjugale (le RMFVVC) et ses 45 maisons membres lancent aujourd’hui le site web *Vivre la violence conjugale*, sur lequel se retrouve un contenu inédit : des centaines de témoignages de femmes victimes de violence conjugale. « En incitant les femmes victimes de violence conjugale à prendre la parole, le Regroupement poursuit un double objectif : donner accès à la population à cette réalité méconnue et par le fait même permettre à d’autres femmes de voir qu’elles ne sont pas seules à subir la violence de leur conjoint », explique Nathalie Villeneuve, présidente du Regroupement

Pour créer le site *Vivre la violence conjugale*, les intervenantes des maisons d’hébergement pour femmes victimes de violence conjugale ont invité les femmes qu’elles soutiennent à témoigner de ce qu’elles vivent et ressentent au quotidien ou des raisons les ayant poussées à demander de l’aide. Quelques enfants ont également voulu participer. Ces histoires, qui dépassent parfois la fiction, des intervenantes en maisons, des policières, des travailleuses sociales, etc. les entendent au quotidien. Certaines ont tenu à partager ce qui se passe habituellement derrière des portes closes.

La parole des femmes victimes de violence conjugale permettra à la population de mieux saisir ce que vivent ces femmes victimes et de constater les traces que laisse la violence. « Face à cette réalité déchirante, le Regroupement espère que plus de personnes se mobiliseront pour aider les femmes à y échapper », souligne Nathalie Villeneuve.

En rendant public le site, le Regroupement veut aussi donner un espace aux femmes victimes de violence conjugale où elles pourront s’exprimer en toute confidentialité. « Ces femmes sont souvent très isolées. Constater que d’autres vivent la même chose qu’elles pourra les aider à demander de l’aide », ajoute madame Villeneuve.

L’initiative de *Vivre la violence conjugale* s’inscrit dans la campagne des 12 jours d’action pour l’élimination de la violence envers les femmes. Cette campagne nationale, qui se déroule du 25 novembre au 6 décembre, regroupe des organismes féministes à travers la province qui ont à cœur la sécurité et la santé physique et mentale des femmes.

De par sa mission d’éducation, de sensibilisation et d’action, le Regroupement contribue à faire évoluer les lois et les politiques afin de rendre plus adéquates les mesures de protection pour les femmes et enfants victimes de violence conjugale.

Site web de la campagne : www.vivrelaviolenceconjugale.ca

Annexe 2 — Exemples de témoignages extraits du site

2

Toi, homme méchant, sans cœur et arrogant. Toi, qui n'apprécie pas ce qu'une femme peut t'apporter. Tu mérites de vivre seul avec le reflet que tu miroites. Pourquoi es-tu si méchant?

Une femme sur ses gardes

17

Je revois les yeux des enfants en état de choc; ils avaient été témoins d'une scène particulièrement violente où ils avaient eu peur de perdre leur mère. De plus, ils avaient tous été victimes de violence physique et psychologique de la part du père et du grand-père qui vivait avec eux. Alex raconte : « Papa me frappait fort, mais quand c'était grand-papa je ne savais jamais quand ça allait s'arrêter ». Bégaiements, stress, angoisse, pipi au lit, crises récurrentes ne sont que quelques-unes des conséquences observées chez ces enfants. Mais aussi, un grand besoin de raconter leur histoire, de partager leurs craintes et leurs espoirs. Après quelques jours seulement en maison d'hébergement, ces enfants ont appris à relaxer, à s'amuser, à cuisiner avec l'intervenante et à se sentir écouté et compris. Les conséquences ont fondu une à une et ils ont réappris à faire confiance à leur entourage. Je salue leur force, leur courage, leur détermination et leur capacité à rebondir.

Une intervenante en maison d'hébergement

62

Après 20 ans de vie commune, j'ai réalisé un beau jour que je n'étais pas capable de partir. La grande question : Pourquoi? Une question à laquelle on ne peut répondre, mais qui est posée en jugement. Je n'ai pas la réponse et je ne suis pas partie. Il a décidé que c'était fini sur un coup de tête un soir. Est-ce que j'aurais quitté cet enfer quotidien? Je ne le saurai jamais.

Anonyme

80

Je t'écris ces quelques mots pour te dire que je suis fière de toi, de ce que tu as accompli depuis que tu as décidé de te respecter. Cette montagne que tu traverses n'est pas sans embûches, elle t'emmène lentement vers le sommet. Tu as su bien t'entourer de gens qui connaissent le milieu de la violence. Tu prends un peu plus de place en t'affirmant et en dialoguant avec les autres. Maintenant, tout change en toi avec une rapidité surprenante et je sens que rien ne peut t'arrêter cette fois-ci.

Anonyme

173

Il commence par démontrer ses bons côtés, vous complimente, vous promet la vie que vous avez toujours voulue. Ensuite, il vous éloigne de vos amis subtilement (la sonnerie de votre téléphone le fatigue!). Il vous espionne sur Facebook, vous dit constamment qu'il va vous quitter (mais ce ne sont pas des menaces!), lève le ton sur vous pour n'importe quelle raison... peu importe ce que vous faites, vous avez tort! Ce que vous pouvez faire pour acheter la paix, c'est d'exécuter et de vous fondre dans ce personnage que vous n'êtes pas... Mais bien sûr, quoique vous fassiez, tout est de votre faute...

Anonyme

208

La première fois que j'ai été confrontée à la violence conjugale, j'ai compris, plus que dans mes cours, combien cela peut détruire l'estime et la confiance de celle qui la subit, en plus des ravages que cette violence sème autour de cette personne : jugement, incompréhension, peur d'écouter, peur d'aider, impuissance... Incompréhension! Comme si c'était facile de faire le deuil de l'amoureux des premiers jours. Jugement! Comme si espérer était illusoire. Et les enfants? Ces petites éponges qui gobent tout et à qui on ne demande pas leur avis... Il ne faut pas fermer les yeux face à la violence, écouter et respecter est un minimum, peut-être assez pour leur donner des ailes!!!

Sylvie, 45 ans, infirmière, CSSSRT-CLSC

233

21 février 2012. Voilà la date qui marque le début de ma vie. D'aussi loin que je me souviens, mon père a toujours été violent avec moi. À 23 ans, j'ai décidé de tout quitter, de fuir le domicile familial pour me réfugier dans une famille qui m'avait gentiment offert leur aide pour traverser ce moment difficile. Grâce à leur support, j'ai appris ce qu'étaient le respect, l'égalité et l'amour. Un an et demi plus tard, je réalise que j'ai parcouru un chemin considérable... Je suis maintenant intervenante en maison d'hébergement. Je me sens privilégiée de pouvoir côtoyer au quotidien des femmes qui démontrent une force exceptionnelle. Des femmes qui, sans le savoir, m'inspirent énormément. Et, à toutes celles qui souffrent en silence, rappelez-vous que vous n'êtes pas seules. Rappelez-vous qu'il existe de l'aide et surtout, de l'espoir.

Intervenante maison Hina

263

Se faire mentir, se faire voler, se faire trahir, se faire frapper, se faire démolir psychologiquement, se faire dénigrer... Tout cela m'est arrivé dans mon ancienne relation il y a 13 ans. Je croyais être à l'abri puisque j'étais intervenante en violence conjugale dans une maison d'hébergement. Mais quelle erreur de penser cela! Personne n'est à l'abri de la violence conjugale.

Anonyme

Annexe 3 — Grille d'analyse finale

Variables	
Numéro du témoignage	Tel que répertorié sur le site
Statut	Victime
	Enfant victime
	Intervenante
	Proche d'une victime
	Victime + intervenante
	Enfant victime + intervenante
	Victime + enfant victime
	Chercheuse (Moi)
	Autres chercheurs (écrits)
Temporalité de l'expérience	Victimisation actuelle
	Victimisation passée
	Non déterminé
Identification	Anonyme
	Pseudonyme
	Prénom
	Prénom + nom
	Initiale (s)
	Autre/Non déterminé
Âge	Tel qu'indiqué dans le témoignage
	Non déterminé
Géographie	Ressource/Organisation
	Ville/Agglomération
	Organisation + ville
	Région
	Organisation + région
	Autre/Non déterminé

Codes théoriques		
Catégories	Codes	Sous-codes
Conséquences anticipées	Augmenter les connaissances	
	Prévenir la VC	
	Soutenir les victimes	
	Se libérer	
Auditoire imaginé	Victime	
	Population générale	
	Intervenantes/Ressource	
	Agresseur	
Stratégies	Description	Définition
		Narration
		Mise en contexte
	Qualification	Reconnaissance
		Blâme
	Appel à la mobilisation	Renforcement envers la victime
		Exemplification
		Prise de position / Injonction
	Positionnement identitaire (éthos)	Âge
		Sexe
		Statut
		Profession
		Signature
		- Pseudonyme
		- Autre

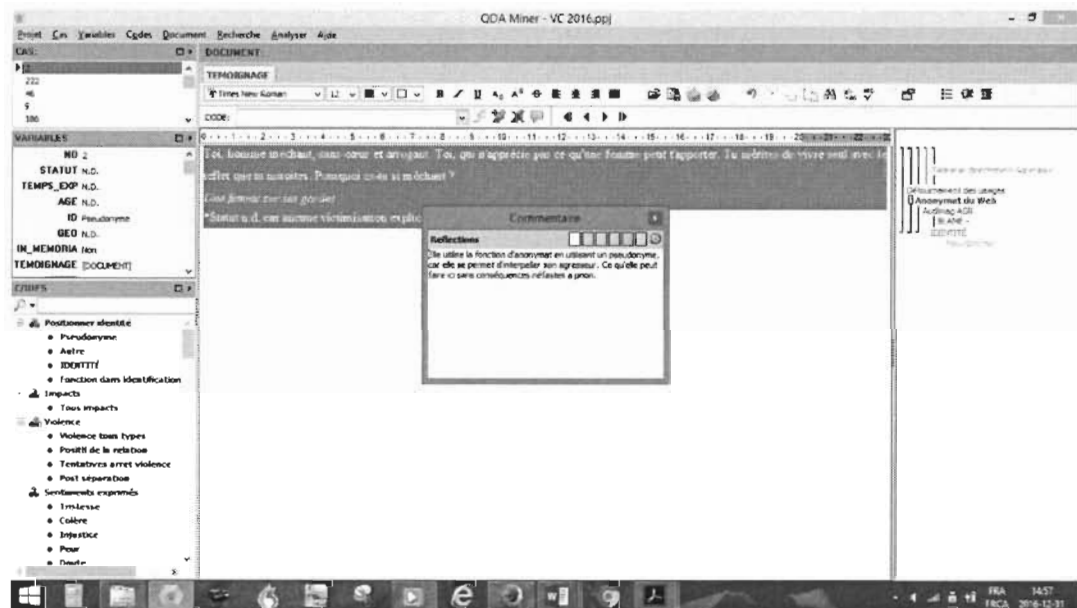
Annexe 4 — Différents types de mémos

Journal des opérations

Filtrer Note Défaire Répéter

DATE	USAGER	CATEGORIE	COMMANDE	OPTIONS
2014-11-20 06:10:12	Admin	Accès	Ouverture du projet	
2014-11-20 06:12:04	Admin	Livre de code	Ajouter code	Ajouter: Tous impacts Dans: IMPACTS
2014-11-20 07:22:01	Admin	Livre de code	Ajouter code	Ajouter: Raison départ Dans: Fin de la violence
2014-11-20 07:22:02	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Raison départ Cas: Case #49
2014-11-20 07:22:16	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Psychologiques Cas: Case #49
2014-11-20 07:23:15	Admin	Livre de code	Ajouter code	Ajouter: Honte Dans: Sentiments exprimés
2014-11-20 07:23:15	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Honte Cas: Case #49
2014-11-20 07:24:01	Admin	Livre de code	Ajouter code	Ajouter: Resp à agresseur Dans: Militantisme/prévention
2014-11-20 07:24:01	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Resp à agresseur Cas: Case #49
2014-11-20 07:38:30	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: V envers M/I Cas: Case #49
2014-11-20 07:38:39	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Reprise de pouvoir Cas: Case #49
2014-11-20 07:38:59	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Psychologiques Cas: Case #50
2014-11-20 07:39:08	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Psychologique Cas: Case #50
2014-11-20 07:39:16	Admin	Codage	Codage Manuel	Code: Psychologiques Cas: Case #50

Journal des opérations QDA Miner



Fonction commentaire dans QDA Miner

15 septembre 2015¹

Refonte des différents codes sous la catégorie Impacts afin de ne constituer qu'un seul code.

Refonte des différents codes sous la catégorie Violence. Les nouveaux codes sont : Violence tous types — Positif de la relation — Tentatives arrêt de la violence et Post-séparation.

Positionnement identitaire = ethos de la rhétorique
 → se décrire soi-même, identifier des caractéristiques
 personnelles qui rehaussent la crédibilité du
 locuteur.

ex = en tant qu'intervenante.
 en identifiant un statut dans la sg.

Q = Un enfant victime # 12

en tant que Q "Mon âme de femme a
 mal" (#16)

En tant que V qui s'en est sortie =
 "une femme libérée" # 18

Positionnement

A | Processus

→ Trouver des

1 - Facteurs ant (creez vertes)

Plateforme préside intention car nous voyons que le dec du dispositif est ce qui active l'acte. Il faut prendre soin de l'axe de la PF et c'est cette intention qui, de par l'exp personnelle et la signification des fact ant, aboutit à l'intention que nous voyons. De même que l'acte a une intention, nous voyons que l'acte a une intention. Personne ne peut être d'en train de relation avec l'acte, car il est cherché et exclut la PF. La 2^e intention pour se faire, c'est la 2^e intention avec la PF qui s'aboutit en un tout qui induit la volonté d'actualisation. C'est de l'exp sur le sujet.

Par la structure (site)

→ guide & élaboration (mais usage peut-être être détournée) → à qui → riches
→ Quel fait ? FVE + int

Slogan = "leur réalité est parfois la fiction"

i → Aide vet → SOS VC

Camp de médias

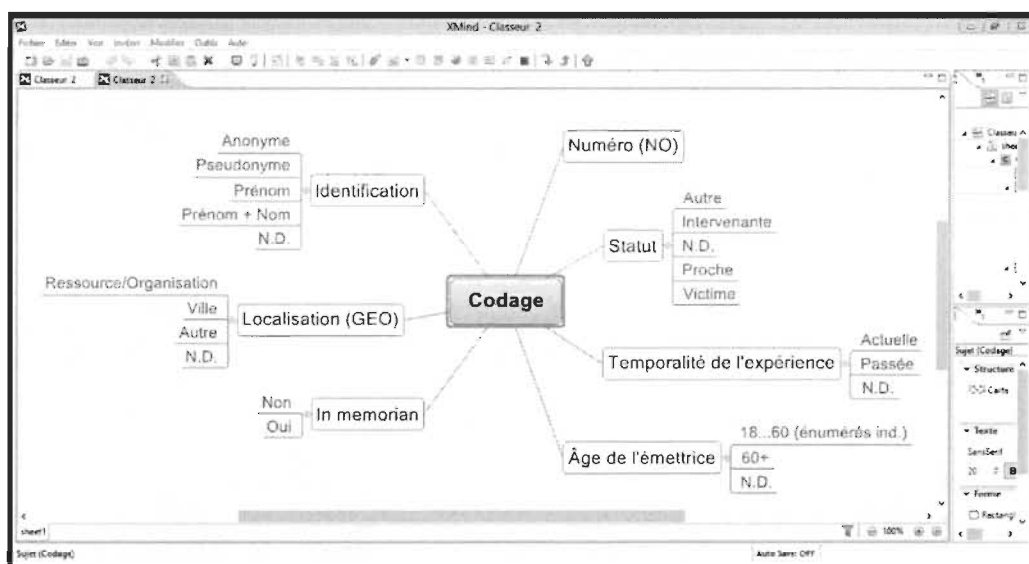
Comment aider VVC

Campagne → pop → aud. prime

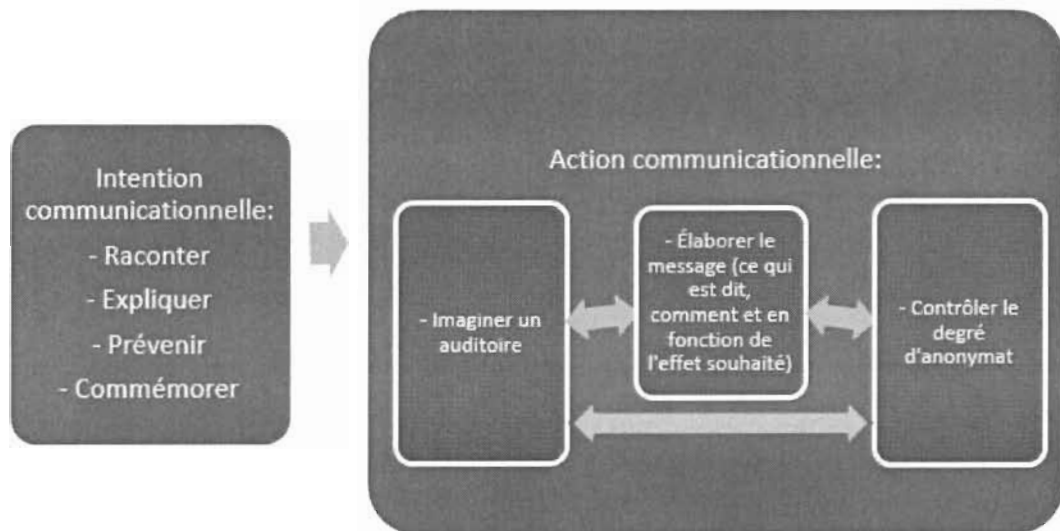
→ vict. →

Situe le camp dans un cadre + large (VVC)
jus d'action pr elim de la HF
Pres regroup

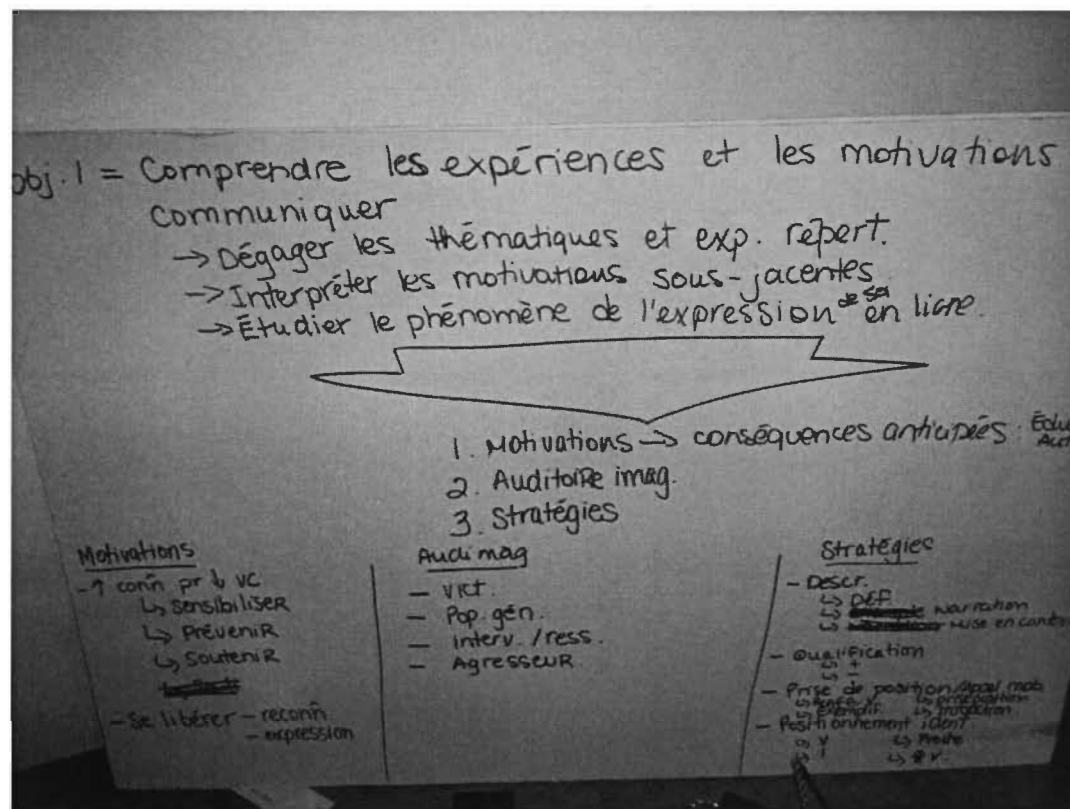
Annexe 5 — Exemples de modélisations



Première schématisation du codage



Modélisation après le premier codage



Une des dernières modélisations